

La légende du Grigne-dints

Pascal Kulcsar

Prologue :

« En ce jour du 24 août 1572 en les terres de France. Un terrible génocide fut ordonné d'une main de fer par un puissant monarque appelant à anéantir tout opposant à sa doctrine religieuse. Il gouvernait sous le nom bien connu de Charles IX. Ainsi, à l'aube de cette journée maudite, moi, Nicola Berteaux, jouvenceau, fus prisonnier de l'intérêt d'aristocrates malfaisant qui jaloussa Henri Berteaux mon père de sa réussite professionnelle et familiale tandis que les hommes d'Église haïssaient par-dessus tout sa magie guérisseuse. Les temps incertains allèrent leur donner l'occasion de régler leurs différends. Sous la coupe d'une chrétienté devenue folle, le moment propice se présenta aux commanditaires. Ils envoyèrent leurs sbires sous l'autorité de Philippe II Roi d'Espagne, fervent catholique régnant sur les Pays-Bas Espagnols et complices du Roi de France afin d'honorer le contrat qui prit une forme mortelle avec pour seul objectif, celle de décimer ma famille et moi-même. Mais ils ne se doutèrent pas un instant que par leur acte odieux, ma destinée allait changer à tout jamais. En ce jour de la Sainte-Barthélemy gravé dans l'histoire de ce pays de France, c'est dans les abîmes ensorcelés en comté de Hainaut, que vît naître de l'enfer, ma deuxième naissance en l'entité du diabolique Grigne-Dints, celui-ci arracha, emmura et emprisonna pour l'éternité mon âme innocente attendant au purgatoire. Au tréfonds de ces terres, celles-ci deviendront l'endroit le plus maudit que nul être envahi par le malin ne devra sous aucun prétexte fouler sous peine, d'y être capturé afin de devenir à tout jamais prisonnier de mon puissant pouvoir. Ainsi, ses âmes torturées et malfaisantes attendront patiemment le jour fatidique où j'emmènerai ma croisade mortelle contre la perversion humaine. »

CHAPITRE 1 — Les betteraves du diable

De nos jours, en automne, quelque part sur les terres tournaisiennes en Belgique. La fin d'après-midi étirait ses ombres sur une vallée encore gorgée des senteurs d'humus et de feuilles mortes. Un 4x4 bleu roulait à vitesse mesurée, ses pneus fredonnant allègrement sur le bitume humide. Le véhicule s'enfonçait dans le paysage vallonné, bordé d'arbres aux feuillages jaunis et brunis par la saison. Les branches dénudées tendaient leurs doigts vers le ciel gris, comme des silhouettes fatiguées par le poids de l'hiver à venir.

Plus loin, d'immenses champs de betteraves se déployaient à perte de vue. Et, au détour d'un virage, une ferme ancienne se dessina : une bâtisse blanche, aux murs écaillés, dont la toiture semblait porter le poids des siècles. Elle se dressait, solitaire et imposante, comme un témoin immuable du temps passé.

À l'intérieur du 4x4, une famille américaine occupait l'habitacle.

Au volant, James Berteaux, la quarantaine robuste, arborait un petit chapeau qui lui donnait des airs de chasseur. Sa forte carrure emplissait presque le siège conducteur. Vêtu d'un manteau épais, il semblait savourer chaque instant de ce voyage inattendu. Ses joues rebondies affichaient une sérénité tranquille et ses yeux, pleins d'admiration, se posaient sur un tracteur qui, dans le champ voisin, épandait à grandes volutes le fumier sur les labours.

À sa droite, Kelly, son épouse, d'un âge proche, affichait un tout autre visage. Ses cheveux châains mi-longs encadraient un regard sévère, où se lisait à la fois l'agacement et une certaine résignation. Plus fine de corpulence, elle avait revêtu un gilet de laine épaisse qui soulignait son allure stricte, comme si elle voulait rappeler qu'elle était là pour tenir le cap, coûte que coûte.

À l'arrière, deux enfants : Stan, treize ans, et Antoinette, onze ans.

Stan s'était affaissé dans le coin gauche de la banquette. Son corps de préadolescent, vêtu à la mode, paraissait déjà las du voyage. Renfermé sur lui-même, le visage pâle, ses yeux clairs fixaient sans conviction l'écran de sa tablette qu'il tenait entre ses mains comme un bouclier invisible. Ses cheveux châains, encore indisciplinés, tombaient sur son front.

À l'opposé, Antoinette. Sa silhouette frêle se perdait dans des vêtements trop amples, choisis dans un style volontairement masculin. Ses cheveux courts, couleur châain foncé, accentuaient ce petit air garçon manqué qui la démarquait de son frère. Ses yeux sombres, en revanche, brûlaient d'une vivacité indomptable. L'air contrarié, elle gonflait ses narines par à-coups, comme si chaque respiration traduisait une protestation intérieure.

Soudain, incapable de se contenir davantage, elle se pencha brusquement contre la vitre, y colla son nez et lança, en anglais, avec un ton théâtral et railleur :

— *Houston, we have a problem ! (Houston, on à un problème !)*

Stan, surpris, leva la tête de son écran. Son nez frémit, et il répondit dans la même langue, un sourire moqueur au coin des lèvres :

— *Strange... really strange ! (Etrange... vraiment étrange !)*

Antoinette ne se laissa pas démonter. Son visage se tordit dans une grimace exagérée, puis elle fit apparaître de sa main gauche une chaussette rose bonbon, dotée de grands yeux ronds en tissu blanc. Elle la brandit à hauteur de son visage et, prenant une voix ventriloque aux accents étranges, déclara d'un ton solennel :

— *Monsieur Chaussette says... it stinks ! (Monsieur Chaussette dit, que cela pue !)*

Stan éclata d'un rire nerveux, se pinça le nez avec exagération et, dans un geste théâtral, lâcha sa tablette pour mimer une nausée.

— Vite ! Ferme la ventilation, Tonton James ! Cria-t-il en français, presque paniqué.

James observa la scène dans le rétroviseur. Ses yeux rieurs rencontrèrent ceux des enfants. D'une voix posée, teintée d'un accent américain qui s'accrochait encore à son français, il intervint calmement :

— Allons, rien de grave, Stan. Ce n'est que le fermier, probablement le propriétaire de la grande ferme blanche où nous allons. Il épand le fumier, c'est la saison...

Antoinette, les yeux écarquillés, brandit de nouveau Monsieur Chaussette devant James comme pour le défier. Elle s'écria d'une voix aiguë, mélange de dégoût et de provocation :

— Le fumier !

Stan, amusé par la réaction de sa sœur, retrouva aussitôt des couleurs. Son sourire revint illuminer son visage blafard. Il se cala plus confortablement contre la banquette, récupéra son smartphone et se mit à le manipuler avec une décontraction feinte. Sa voix, volontairement pédante, fendit l'air :

— La déjection des vaches, petite sœur.

Antoinette plissa les lèvres, fit la moue et tourna la tête vers Kelly, espérant trouver un allié. Mais sa plainte prit aussitôt un ton dramatique, presque théâtral :

— Punaise... Je le sens vraiment mal. Kelly ! On va devoir respirer ça et vivre avec pendant trois jours ! Trois jours !

Kelly, dont la patience avait déjà été mise à rude épreuve depuis le début du voyage, laissa échapper un soupir. Ses lèvres se pincèrent, et son visage, marqué par une contrariété croissante, se durcit. Elle se retourna brusquement vers l'arrière, ses yeux lançant des éclairs.

— Ça suffit ! Lança-t-elle d'une voix ferme et autoritaire. Et puis, ce séjour sera une bonne occasion de réapprendre à vivre ensemble... à deux.

Le regard d'Antoinette se voila. Dépitée, elle fit bouger Monsieur Chaussette d'un air moqueur, et d'une petite voix nasillarde, elle le fit parler :

— Tu parles d'une bonne occasion...

Kelly fronça davantage les sourcils et se pencha légèrement vers l'adolescente, comme si elle voulait l'écraser par sa seule présence.

— Je t'ai entendue, Antoinette. Grandis un peu. Et débarrasse-toi de cette chaussette ridicule.

La remarque tomba comme un couperet. Antoinette se recroquevilla aussitôt dans son siège, serrant contre son visage son doudou improvisé avec une intensité presque fébrile. Elle inspira bruyamment, ses narines se dilatant dans une mimique nerveuse. Puis, de sa main libre, elle repoussa vivement une mèche de cheveux en arrière, un geste d'orgueil qui contrastait avec son air vexé.

À côté, Stan laissa échapper une longue respiration et leva les yeux au ciel. Ses prunelles s'accrochèrent au paysage qui défilait derrière la vitre : les arbres tordus par le vent, les champs détrempés, la ferme qui grossissait à l'horizon. Un voile d'ennui passa sur son visage. Puis, comme pris d'une soudaine inquiétude, il se redressa, s'avança légèrement vers le siège du conducteur et demanda d'une voix hésitante :

— Tonton James... pourquoi est-ce qu'on est venu dans cet endroit ?

Antoinette bondit aussitôt sur l'occasion pour reprendre la parole, sa voix vibrant d'un désespoir exagéré :

— C'est vrai ! C'est grave quand même. Ce matin, on était à Paris... et Disneyland n'était pas si loin ! Et maintenant... regarde où on est !

Ses bras battirent l'air, comme pour appuyer ses propos.

Kelly, à bout, leva la main d'un geste sec. Son index se posa sur ses lèvres, exigeant le silence.

— Assez, Antoinette, dit-elle avec une froideur tranchante.

La fillette se tassa encore plus dans son siège, abattue mais pas résignée. Elle cala Monsieur Chaussette contre elle comme un rempart, son regard sombre fuyant désormais celui de sa belle-mère.

CHAPITRE 2 - La ferme blanche

Au même moment, James, resté étrangement placide, conserva son sourire complaisant. Ses yeux se levèrent vers le rétroviseur intérieur. Son regard accrocha celui des enfants, adoucis par une bienveillance presque moqueuse.

— Je vous comprends, les enfants, dit-il enfin d'une voix grave et posée. Mais après ce colloque professionnel sur l'incidence démographique mondiale, à Paris, nous nous devons de faire un détour. C'était l'occasion inespérée de venir dans cette ferme... sur les terres de mes ancêtres.

James marqua une pause, ses doigts serrant le volant comme si ce simple contact le reliait à ses origines. Ses mots s'étaient emplis d'une gravité inhabituelle.

La voix de James se fit soudain plus grave, plus solennelle.

— Et d'ailleurs, à partir de maintenant, le français sera obligatoirement notre langue commune, jusqu'à la fin du séjour.

Antoinette, les bras croisés contre sa poitrine, tourna vivement la tête vers la vitre. Ses yeux sombres balayèrent le paysage, mais sa moue boudeuse ne trompait personne. Elle articula, d'un ton traînant, en français approximatif :

— Mort de rire...

James, surpris, ouvrit grand les yeux. Son regard se durcit, accroché à celui de sa nièce à travers le rétroviseur. Sa voix se fit plus ferme, mais non dénuée d'une étrange bienveillance :

— *Mords* de rire, Antoinette ! On ne dit pas « mort » mais « mords ». Et comment cela, mords de rire ?

Il serra un peu plus le volant entre ses mains, comme si ses souvenirs coulaient jusque dans le cuir usé. Son ton s'emplit de fierté lorsqu'il poursuivit :

— Jadis, bien avant que les Berteaux ne s'exilent aux États-Unis, notre famille vivait ici, sur ces terres du comté de Hainaut. D'abord françaises, puis occupées par les Pays-Bas, elles devinrent plus tard le royaume de Belgique que nous connaissons encore aujourd'hui. C'est ici que sont nos racines.

Antoinette leva les yeux au ciel et laissa échapper une grimace de protestation. Sa voix monta, railleuse, provocante :

— Quel charabia ! La Belgique ! Mais c'est quoi ce pays, franchement ?

Elle agita Monsieur Chaussette devant elle, et d'une voix aiguë qu'elle lui prêta, la chaussette surenchérit :

— Ouais ! Maintenant, je comprends mieux pourquoi on m'a donné ce prénom... et toutes ces heures passées à apprendre cette fichue langue...

Stan posa alors calmement sa tablette à côté de lui. Son ton se fit poser, presque doux, tranchant avec l'exaspération de sa sœur :

— ...la langue de Molière, précisa-t-il avec un petit sourire. Ce n'est pas la fin du monde, tu sais.

Puis, d'un air malicieusement taquin, il ajouta :

— Et ton prénom d'origine française est plutôt mignon, en fait.

Antoinette se retourna lentement vers lui. Ses yeux plissés, son front légèrement froncé traduisaient une irritation profonde. Elle lâcha, dans un soupir dramatique :

— Je regrette déjà le comté de Westchester...

James, imperturbable, ne se laissa pas gagner par leur mauvaise humeur. Il haussa les épaules et reprit, le regard rivé sur la route :

— Je vous promets de vous emmener visiter la ville de Tournai. On l'appelle la cité aux cinq clochers. Là-bas, résonne un carillon magnifique, unique au monde. Et puis, ne vous inquiétez pas : il sera vite temps de rentrer à la maison, à Tarrytown, dans notre beau pays, les États-Unis d'Amérique.

Stan soupira et se laissa aller contre le siège. Son murmure, presque inaudible, vibra pourtant dans l'air de l'habitacle, chargé d'un reproche à peine voilé :

— Quelle arrivée en fanfare... Pourvu que ce séjour passe vite, et sans encombre.

Un silence pesant retomba dans la voiture, seulement troublé par le ronronnement du moteur et le chant lointain du carillon que déjà, dans leur imagination, ils semblaient entendre.

CHAPITRE 3 – La salle à manger

Dans la salle à manger de la vieille ferme, l'ambiance était lourde. La grande pièce, éclairée par la lumière aux garnitures et support ancienne, baignait dans une atmosphère glaciale. Autour de la longue table en bois massif, James, Kelly et Stan prenaient leur repas en silence.

Les assiettes étaient pleines, mais la nourriture perdait toute saveur tant la tension était palpable. La résonance des fourchettes contre la porcelaine claquait avec une froide régularité. Leurs visages, marqués par de fines griffures, trahissaient une lutte récente dont personne ne semblait vouloir parler.

Une chaise restait vide : celle d'Antoinette. Son absence pesait lourdement sur l'atmosphère, comme une ombre tapie au fond de la pièce. Nul ne prononçait son prénom. Le silence, oppressant, en disait plus que mille reproches.

CHAPITRE 4 – La chambre

La nuit s'était installée sur la ferme blanche. Le papier peint défraîchi des murs jaunâtres se décollait par endroits, comme si la maison elle-même se fatiguait de ses propres secrets. Dans la chambre qui avait été préparée pour eux, Stan s'étira longuement, ses bras projetant des ombres allongées sous l'éclat tremblotant de la lampe de chevet ancienne.

— Haaa... Il bâilla bruyamment avant de se glisser entre les draps rêches, grinçant des planches de bois sous son poids. Avec une minutie presque maniaque, il rabattit les couvertures sur son corps, comme s'il voulait se barricader contre la froideur du lieu.

En face, Antoinette restait allongée, les yeux ouverts, ses traits figés par la contrariété. Elle finit par tourner brusquement la tête vers lui, son visage éclairé d'un halo instable. Dans sa main, une lampe torche qu'elle brandissait fièrement, comme un secret arraché à la maison.

Stan fronça les sourcils, intrigué :
— Où as-tu trouvé cette lampe ?

Antoinette, espiègle, fit quelques grimaces et projeta le faisceau directement sur son visage, accentuant ses airs de clown tragique.

— Le propriétaire en avait laissé plusieurs accrochées au mur, juste en face de la grande fenêtre. Elle braqua soudain la lumière sur son frère. — Tu en veux une ?

Stan leva sa main gauche pour se protéger les yeux, grimaçant.
— Non ! Et éteins ça tout de suite. Tu m'embêtes.

Elle souffla exagérément, mais s'exécuta. La lampe disparut sous son coussin. Un instant, la chambre replongea dans une pénombre seulement brisée par la lueur terne de la lampe de chevet.

Un soupir plaintif fendit alors le silence.

— Ça craint... Kelly ne m'aime pas, j'en suis certaine. Antoinette expira sèchement, ses narines frémissantes. — Genre, elle m'a même pris ma tablette. Comment je vais jouer et parler à mes amis, maintenant ?

Stan se redressa légèrement, piqué par la remarque. Ses sourcils se froncèrent aussitôt.

— Je l'avais prédit ! Tu n'arrêtes pas de faire des bêtises, partout où tu passes. Résultat : à cause de toi, Kelly m'a aussi confisqué mon smartphone !

Il leva les mains, égratignées et couvertes de petites marques, vers le plafond, comme s'il invoquait un juge invisible.

— Pourquoi t'es allée frapper aussi fort dans ce ballon, hein ? Et juste contre la porte du poulailler, en plus ! Tu l'as complètement défoncée...

Antoinette inspira bruyamment, ses narines battant d'agacement, puis fit jaillir de sous ses couvertures la tête de Monsieur Chaussette.

La chaussette rose aux grands yeux ronds sembla protester d'une voix plaintive qu'elle lui prêterait aussitôt :

— Je voulais juste jouer un peu au football avant d'aller dîner... c'est tout !

Stan, le visage consterné, soupira longuement. Ses yeux se posèrent sur ses avant-bras, encore marqués par de fines griffures.

— Arrête ! À cause de toi, les poules se sont envolées dans tous les sens... et ce coq, une vraie furie, s'est jeté sur nous comme un démon. Regarde dans quel état il m'a mis ! Et James, et Kelly aussi, ils en portent encore les traces !

Antoinette haussa les sourcils et, dans un souffle de rancune, lâcha :

— Si j'avais été un vrai garçon, je suis sûre que Kelly m'aurait pardonnée aussitôt...

Stan roula des yeux et tira sa couverture jusque sous son menton.

— Oh, ça suffit avec tes crises d'identité ! Sa voix se fit lasse, lasse de ces mêmes disputes.

— Je n'ai plus envie de bavarder avec toi.

Mais Antoinette ne se découragea pas. Elle brandit encore Monsieur Chaussette, qui se pencha vers Stan comme pour le sermonner :

— Ouais... Eh bien j'espère que demain, le déjeuner sera meilleur que dans cet hôtel de Paris, tu sais, celui des *cinq vents*...

Stan soupira une dernière fois. Puis, avec un geste brusque et résolu, il éteignit la lampe de chevet. L'obscurité s'abattit sur la chambre comme un voile lourd, engloutissant toute réplique.

Antoinette, pourtant, chuchota encore dans le noir, railleuse :

— Tu as raison, reste bien dans ton coin.

Ses mots se perdirent dans le silence religieux qui suivit.

CHAPITRE 5 – La nuit

La nuit avait enveloppé la ferme de son manteau. Dans la chambre des enfants, seul le souffle régulier de leur sommeil troublait le silence.

Face à la grande porte-fenêtre, les tentures anciennes, brodées de scènes moyenâgeuses, chevaliers, dames, et bêtes fantastiques, s'animaient sous l'effet du vent. À travers le tissu, se dessinait l'ombre immense d'un arbre solitaire, ses branches tordues oscillant avec lenteur.

Soudain, un craquement sec déchira la quiétude : l'une des grosses branches, fragilisée par le temps, céda partiellement sous son propre poids. Le bruit fit sursauter Antoinette. Ses yeux s'ouvrirent d'un coup, agrandis par une angoisse brutale.

D'un geste réflexe, elle remonta ses couvertures jusqu'au menton, son regard accroché aux jeux mouvants des ombres qui dansaient sur le plafond. Les branches se balançaient, dessinant des formes difformes qui semblaient palpiter comme des silhouettes vivantes.

Puis ce fut le toit lui-même qui protesta. Les poutres, sous la pression du vent, se mirent à craquer avec une régularité lancinante. Et par les interstices de la vieille porte-fenêtre, le vent s'engouffrait, sifflant longuement, comme une plainte chuchotée dans une langue oubliée.

Antoinette sentit son ventre se nouer. Incapable de soutenir plus longtemps ce spectacle, elle plongea la tête sous son coussin, se tournant nerveusement d'un côté puis de l'autre. Sa respiration se fit haletante, brève, rapide.

Mais la curiosité et la peur mêlées eurent raison d'elle. Lentement, elle sortit la tête, serrant contre sa joue Monsieur Chaussette, comme si la chaussette était son protecteur. Ses narines frémirent, et ses yeux, grands ouverts, scrutèrent à nouveau l'obscurité mouvante...

Antoinette, crispée sous ses draps, passa nerveusement une main dans ses cheveux courts et décoiffés, les ramenant sur le côté comme pour se donner une contenance. Ses yeux sombres lançaient des éclairs d'inquiétude. Puis, dans un sursaut de détermination, elle écarta ses couvertures d'un geste sec, bondit hors du lit et se saisit de sa lampe torche cachée sous son coussin.

Un *clic* sec fendit le silence de la chambre. Le faisceau jaillit aussitôt, tranchant la pénombre d'une lumière blanche et crue. Sans hésiter, elle pointa la lampe vers le lit de son frère.

Stan, plongé dans un sommeil lourd, grogna et remua à peine. La lumière, brutale, lui mordit les paupières. Il ouvrit subitement les yeux et, aveuglé, porta un bras devant son visage pour se protéger. Ses traits crispés exprimaient une fatigue accablée.

— Que... que se passe-t-il ?! Gronda-t-il d'une voix enrouée.

Antoinette ne répondit pas tout de suite. Son regard fixé sur lui, ses sourcils froncés, ses narines dilatées, elle s'approcha d'un pas décidé. Sa lampe tremblait légèrement dans sa main, mais sa voix, elle, était ferme, presque dramatique :

— Tu entends, Stan ? Tu entends comme tout craque dans cette foutue baraque ?

Elle désigna du menton le plafond grinçant, les murs qui semblaient soupirer, et les rideaux anciens dont les ombres animées dansaient comme des silhouettes.

Monsieur Chaussette surgit alors d'entre ses doigts, brandis à hauteur d'yeux comme un complice muet devenu soudain bavard. Elle fit pivoter la chaussette vers la porte-fenêtre, puis la ramena contre Stan, comme si elle allait l'assaillir. La voix ventriloque, aiguë et moqueuse, retentit :

— Tu veux que je te dévoile un secret, Stan ?

L'adolescent soupira longuement, se frotta les yeux du bout des phalanges et finit par se redresser à demi dans son lit. Ses cheveux châains étaient en bataille, et ses épaules voûtées trahissaient l'ampleur de sa lassitude.

— Encore une de tes nouvelles bêtises... Marmonna-t-il. — Décidément, tu ne peux pas rester tranquille.

Mais Antoinette insista. Elle se pencha encore davantage vers lui, si près que le faisceau de la lampe accentuait les ombres de son visage déterminé. Sa voix se fit plus basse, plus pressante, presque solennelle :

— Cette fois, c'est du sérieux.

Stan leva les yeux au ciel et bâilla à s'en décrocher la mâchoire.

— Bon... Je t'écoute. Mais fais vite.

Sans attendre, Antoinette se rapprocha de son oreille, tirant avec elle Monsieur Chaussette. Tous deux, comme une étrange créature à deux bouches, se mirent à chuchoter, rapides, précipités.

Stan, d'abord stoïque, écarquilla brusquement les yeux. Il se tourna vers elle, stupéfait.

— Quoi ?! Mais tu es complètement dingue ! Tu te sens bien, là ? Tu as des envies nocturnes ou quoi ?

Antoinette se redressa, vexée. Ses sourcils s'arquèrent, et une moue contrariée déforma sa bouche. Elle tapa du pied, puis s'écarta du lit en lâchant un cri de frustration :

— J'en ai marre !

Stan resta figé, surpris par l'explosion de sa sœur. Il se redressa complètement, ses couvertures glissant sur ses genoux. D'un geste instinctif, il leva les mains, paumes ouvertes, comme pour désamorcer une bombe prête à exploser.

— Chut ! Souffla-t-il sèchement. Pas si fort, les parents pourraient nous entendre.

Son ton se fit plus bas, plus acéré. Ses mots, mesurés mais durs, frappèrent Antoinette de plein fouet :

— Pourquoi cette crise d'identité permanente ? Pourquoi tu te dresses toujours contre l'autorité ? Pourquoi tu cherches sans cesse à prendre des risques insensés... avec cette fichue chaussette ridicule, en plus !

Antoinette sentit sa gorge se nouer. Ses yeux brillèrent d'une colère blessée. Elle brandit Monsieur Chaussette d'un geste sec, comme un glaive improvisé. La chaussette vint se dresser, menaçante, face au visage fatigué de Stan.

La tension entre eux se fit palpable. Le silence de la maison, déjà inquiétant, sembla s'épaissir, comme si les poutres, les murs, les ombres elles-mêmes retenaient leur souffle, en attente de l'éclat qui allait suivre.

Antoinette, tremblante, serra Monsieur Chaussette si fort que ses doigts blanchirent. Elle le brandit violemment vers Stan, ses yeux sombres lançant des éclairs. Sa voix jaillit, brisée par l'émotion mais animée d'une force inébranlable :

— Parce que je suis devenue sa confidente !

Elle fit hocher la chaussette d'un mouvement saccadé. Sa gorge vibra d'une colère contenue :

— Pourquoi, Stan ? Pourquoi nos parents sont-ils morts si injustement ?!

Monsieur Chaussette hocha encore la tête, comme pour approuver sa souffrance. Antoinette s'avança, son souffle court, ses narines dilatées.

— Et toi... pourquoi as-tu choisi d'être si froid avec moi depuis ce jour-là ? Pourquoi t'es-tu enfermé dans ton silence, comme si j'étais transparente ?

Stan resta pétrifié. Son visage, d'abord fermé, s'ouvrit lentement, fissuré par une douleur ancienne. Il se redressa, hésita, puis posa doucement sa main droite sur l'épaule frêle de sa sœur. Son regard se voila de larmes qu'il refusa de laisser couler.

— Désolé, Antoinette... Sa voix trembla. Moi aussi, j'en veux au monde entier. Moi aussi, j'en veux au jour où... ces hommes ont abattu lâchement papa et maman.

Sa respiration se saccada, ses lèvres tremblèrent.

— Ils me manquent terriblement... chaque seconde. Mais Tonton James, la police... ils n'arrêtent pas de dire que ce n'était qu'un hasard. Qu'ils étaient... au mauvais endroit, au mauvais moment. Ce jour-là, dans ce supermarché...

Ses mots moururent dans un souffle rauque.

Antoinette détourna brusquement la tête, incapable d'affronter ce souvenir. Ses yeux s'embrasèrent d'une lueur rougeâtre, reflet de sa colère et de ses larmes contenues. Elle fixa la porte-fenêtre, comme si l'obscurité au-delà l'appelait. Puis, ses lèvres se tordirent en un sourire nerveux.

— Alors je vais partir, Stan. Sa voix vibra d'une détermination glaciale. Je vais marcher au-delà de ce champ, le long de ce stupide chemin campagnard. Je marcherai jusqu'à l'aube. Et personne, pas même toi, ne m'en empêchera.

Stan sursauta, son cœur battant la chamade. Il secoua vivement la tête.

— Non ! Non, Antoinette, c'est insensé...

Puis, comme pour s'en convaincre lui-même, il se laissa retomber sur son oreiller, refermant les bras autour de son corps. Sa voix s'éteignit dans un souffle las :

— Désolé... mais je n'approuve pas.

Antoinette le toisa d'un regard meurtrier.

— Tu as les chocottes, c'est ça ? Tu trembles à l'idée de sortir ?

Stan serra la mâchoire et riposta sèchement :

— Pense aux conséquences, pour une fois ! Tu crois qu'on peut agir comme ça, sans réfléchir ?

Mais Monsieur Chaussette, manipulé par la main de sa sœur, bondit vers lui et s'écria d'une voix aiguë, moqueuse :

— Froussard ! Dégonflé !

Stan détourna les yeux, blessé dans son orgueil, mais se mura dans le silence.

Antoinette, elle, ne perdit pas une seconde. Dans un tourbillon de gestes précipités, elle bondit hors de son lit, enfila ses vêtements à la hâte et glissa ses pieds dans ses souliers. Sa main fébrile fixa sa lampe de poche à sa ceinture. Sa respiration haletante emplissait la pièce.

Puis elle marcha vers la porte-fenêtre. Sa main gauche s'abattit avec détermination sur la poignée. Elle la tourna d'un geste sec.

Les battants s'ouvrirent dans un grincement strident, et le vent s'engouffra aussitôt, violent, projetant les tentures brodées dans les airs comme des spectres s'élançant dans la nuit.

Stan, qui avait cru à une simple bravade, se redressa lentement. Un sourire ironique se dessina sur ses lèvres tandis qu'il se pelotonnait sous ses couvertures.

— Elle n'en sera pas capable... souffla-t-il, moqueur.

Mais la silhouette d'Antoinette se dressa dans l'encadrement de la porte. La tête haute, fière, son visage s'illuminait d'un éclat étrange, entre défi et exaltation. Elle frotta vivement ses bras comme pour réveiller sa force, tenant Monsieur Chaussette serré contre elle. Le vent souleva ses cheveux courts, les éparpillant autour de son visage.

Sans hésiter, elle franchit le seuil.

La nuit l'engloutit aussitôt.

Stan resta figé, bouche ouverte, son sourire effacé. Un frisson glacial remonta le long de sa nuque.

— Oh, la garce ! S'écria Stan en bondissant hors de son lit.

Il arracha ses couvertures d'un geste brusque, son cœur battant à tout rompre. Ses mains tremblaient tandis qu'il enfournait ses pieds dans ses chaussures. Ses gestes étaient saccadés, nerveux. Il attrapa son manteau posé sur la chaise, l'enfila à la hâte, et fonça droit vers la porte-fenêtre encore battante sous la poussée du vent nocturne.

Il s'arrêta net. Sur le mur, plusieurs lampes torches anciennes pendaient à des crochets. Un instant, il hésita : fallait-il vraiment suivre cette tête brûlée de sœur dans les ténèbres ? Son regard se durcit. D'un geste sec, il en décrocha une. La lampe pesa lourd dans sa main, comme si elle portait le fardeau d'une décision irrévocable.

— Antoinette... tu vas me le payer, marmonna-t-il entre ses dents serrées.

Alors, il franchit le seuil. Le souffle glacé de la nuit l'enveloppa aussitôt. La porte claqua derrière lui, et son pas s'enfonça dans l'humidité des terres, happé par le silence profond de la campagne.

CHAPITRE 6 — Le vent de la fugue

Quelques minutes plus tard, les deux silhouettes se découpèrent côte à côte sous l'éclat laiteux de la pleine lune. Ils progressaient difficilement à travers les champs de betteraves. Les larges feuilles, trempées de rosée, claquaient contre leurs jambes à chaque pas, laissant de longues traînées humides sur leurs pantalons.

Antoinette, triomphante, ne manqua pas de rompre le silence. Elle haussa la voix d'un ton amusé, presque provocateur :

— Alors, grand frère, pourquoi tu as finalement décidé de me suivre ?

Stan leva sa lampe torche vers le ciel avant de la rabaisser vers le sol, comme pour se donner contenance. Son visage était fermé, ses traits crispés.

— Je ne te suis pas ! Répondit-il sèchement. — Je suis là uniquement parce que je me sens responsable. Tonton James a accepté de nous prendre sous son toit, lui et Kelly... alors je n'ai pas le droit de les trahir.

Antoinette haussa les épaules et accéléra le pas, éclaboussant la boue sous ses chaussures.

— Responsable, responsable... moi je dis surtout que tu es trop sérieux. J'ai rien contre eux, mais il faut avouer qu'ils sont franchement relous !

Stan soupira, haussant la voix pour couvrir le bruissement du vent dans les arbres.

— Ils ne sont pas relous. Ni pénibles, ni insupportables. Ils sont juste... trop attentionnés. Peut-être maladroits, mais ils essaient de bien faire.

Antoinette tourna la tête vers lui, ses yeux pétillant d'une lueur malicieuse.

— Voilà ! Tu défends toujours tout le monde, toi. C'est kiffant ! Le chevalier servant des adultes.

Stan se mordit la lèvre, son visage rougi par la contrariété. Il pressa le pas pour la rattraper, mais la boue collante ralentissait sa marche. Son souffle devint court, et bientôt il s'écria, haletant :

— Tu... tu veux bien ralentir, oui ?!

Mais Antoinette éclata d'un rire franc, ses yeux brillant sous la lune. Elle se frotta les mains d'un air espiègle.

— Et si on chantait une chanson, hein ? Tu sais, celles qu'on chantait avec papa et maman pour apprendre le français...

Sa voix s'adoucit une seconde, comme traversée par un souvenir heureux, avant de reprendre son ton malicieux :

— Allez, Stan, ne fais pas cette tête. Ce sera drôle !

Stan leva les yeux au ciel.

— Antoinette... tu es insupportable !

Mais elle persista, ravie de l'agacer.

— Je pourrais chanter celle où je bafouille avec mon accent horrible... Dit-elle en roulant exagérément ses « r », en grimaçant comme une actrice sur scène. — Tu te souviens ? J'en ai encore la langue qui se tortille rien que d'y penser.

Elle éclata d'un rire cristallin qui résonna dans la nuit, presque irréel. Puis elle ajouta, avec un clin d'œil taquin :

— Et comme je sais que ce n'est pas ta préférée... c'est justement celle-là que je vais chanter.

Ses bras se balancèrent joyeusement, son pas s'accéléra encore, comme portée par la provocation.

Stan, essoufflé, serra le poing sur sa lampe torche, partagé entre l'agacement et une angoisse sourde qu'il ne voulait pas avouer. Le champ s'étendait à perte de vue, baigné par la lumière blafarde de la lune. Et malgré leurs chamailleries, une impression étrange planait, celle d'être épiés par des yeux invisibles, tapis dans l'ombre des betteraves.

— Non ! Je t'en supplie, ne fais pas ça, gémit Stan, ses yeux agrandis par la panique.

Mais Antoinette, droite comme une reine, bomba fièrement le torse. Elle inspira profondément, son regard luisant d'une malice enfantine. Ses narines se dilatèrent, ses lèvres esquissèrent un sourire victorieux. Puis, d'une voix claire et insolente, elle entonna la comptine :

— *Une souris verte, qui courait dans l'herbe...*

Stan ferma les yeux, comme si chaque syllabe lui lacérait les tympans.

— *Je l'attrape par la queue, je la montre à ces messieurs...*

— Arrête, je t'en prie ! S'étrangla Stan, couvrant ses oreilles de ses mains, le visage crispé de dégoût.

Mais Antoinette continua, implacable, sa voix fluette résonnant dans la nuit comme une moquerie :

— *Ces messieurs me disent : trempez-la dans l'huile, trempez-la dans l'eau, ça fera un escargot tout chaud !*

Elle claqua des doigts à chaque rime, accentuant l'effet de sa provocation.

Stan, blême, ralentit sa marche, traînant les pieds comme un condamné.

— *Je la mets dans un tiroir, elle me dit qu'il fait trop noir... je la mets dans mon chapeau, elle me dit qu'il fait trop chaud...*

Le rire d'Antoinette jaillit entre deux vers, insupportable pour son frère.

— *Je la mets dans un tiroir, elle me fait trois petites crottes !*

Elle éclata de rire, brandissant son poing comme un micro de star.

— C'est atroce ! Aaaaah ! Hurla Stan, ployant les genoux, écrasé par ce supplice sonore. Son souffle se hacha. Il posa une main sur son torse, cherchant à calmer ses poumons en feu.

Il reprit quelques pas, titubant presque, et leva ses yeux vers sa sœur déjà postée sur le chemin campagnard. Ses chaussures, lourdes de terre collante, semblaient s'être soudées au sol.

Antoinette, elle, se tenait droite, le menton relevé, ses yeux grands ouverts fixant l'entrée sombre du grand bois. Elle inspira à plein poumons, puis déclara d'un ton sec et déterminé :
— Il n'y a plus qu'à le traverser.

Stan la rejoignit enfin, traînant ses jambes comme des boulets. Son visage était rouge, ses lèvres tremblaient. Il se plia légèrement en deux, les mains sur les genoux, avant de se redresser péniblement. Il renifla bruyamment et lâcha, d'un ton plaintif :

— On risque d'attraper un joli rhume... Voilà qui est fâcheux. Et puis... tu avais dit le chemin campagnard, pas cette folie de forêt.

Antoinette haussa nonchalamment les épaules, ses narines battant nerveusement. D'un geste, elle repoussa ses cheveux sur le côté, comme une actrice sûre d'elle. Alors, d'entre ses doigts jaillit la silhouette rose de Monsieur Chaussette.

La marionnette pivota vers Stan, ses grands yeux blancs semblant le défier. D'une voix nasillarde et railleuse, elle lança :

— Punaise ! Tu t'en remettras.

Stan sursauta, frappé de stupeur. Ses yeux passèrent de la chaussette à sa sœur, incrédule.

— Hé ! Doucement, petite sœur ! Tu te rends au moins compte de la bêtise que tu t'apprêtes à faire ?

Antoinette raffermi son étreinte autour de sa marionnette et répondit sèchement :

— Je te l'ai dit, Stan. Je veux m'évader. Je veux respirer loin de cette famille qui m'étouffe.

Ses yeux brillaient de colère, mais derrière cette lueur se devinait une détresse enfantine.

Stan leva alors ses mains et applaudit lourdement, chaque claquement résonnant comme une gifle dans la nuit.

— Très bien, bravo ! Eh bien moi, j'arrête cette stupide comédie et je rentre me coucher.

Il tourna les talons, la voix tremblante de colère. Mais avant qu'il n'ait pu faire un pas, Antoinette dressa Monsieur Chaussette à hauteur de son visage. Elle donna à la marionnette une voix moqueuse, plus grave, presque autoritaire :

— Peureux, va ! Reste dans ton petit coin. Là, au moins, tu ne risques pas de te perdre.

Stan se figea, ses yeux assombris par la colère. La silhouette fragile de sa sœur se découpait devant l'ombre du grand bois, ses cheveux soulevés par une brise glaciale. Et au loin, dans le bruissement des champs, quelque chose semblait les observer.

Antoinette et Stan, butés et contrariés, tournèrent le dos l'un à l'autre. Sans échanger un mot, ils se séparèrent : elle vers l'obscurité du grand bois, lui vers la sécurité rassurante de la ferme.

Stan traînait les pieds, le visage marqué par la colère et la fatigue. Ses bras pendaient le long de son corps, lourds comme du plomb. Mais soudain, un craquement sec de feuilles mortes déchira le silence nocturne.

Il s'arrêta net. Ses yeux s'écarquillèrent. Le bruit n'était pas celui du vent, mais bien celui de pas rapides, précis, pressés.

— Qui... qui est là ? Balbutia-t-il dans un souffle à peine audible.

Ses oreilles bourdonnaient. Un frisson glacé lui parcourut l'échine. Instinctivement, il se retourna vers la direction du bruit. Le chemin campagnard, qui menait à la ferme, semblait avalé par les ténèbres. Ses lèvres tremblèrent. Apeuré, Stan fit brusquement demi-tour et se mit à courir, ses semelles claquant sur la terre humide.

Quelques instants plus tard, il bouscula violemment Antoinette, qui chantonnait tranquillement en se dirigeant vers la forêt.

— Hé ! Mais ça va pas ?! S'écria-t-elle, surprise, reculant d'un pas. Elle scruta son frère, qui paraissait livide. — Que se passe-t-il ? Et pourquoi tu tires une tête pareille ?

Stan, incapable de parler, la bouche entrouverte, pointa son doigt tremblant vers le chemin derrière eux. Ses yeux reflétaient une peur brute, animale.

Antoinette suivit son geste. Alors, sous la caresse d'un vent doux et discret, une silhouette émergea. Une forme humaine, haute et massive, se dessina lentement au loin. Son pas était décidé, sa démarche ferme. À mesure qu'il approchait, la pâle lumière de la lune révéla la lueur métallique d'une carabine.

Stan, paradoxalement, sembla se détendre. Ses traits crispés se relâchèrent, et un soupir soulagé s'échappa de ses lèvres :

— Ouf... ce n'est que le fermier. Le propriétaire du gîte.

Antoinette, les bras croisés, le regard noir, ricana.

— Décidément, je n'ai pas de chance. Et, juste pour ton information, il s'appelle Germain.

CHAPITRE 7 – Les braconniers

La silhouette s'approcha jusqu'à ce que ses bottines claquent lourdement sur le sol. C'était bien Germain, le fermier. Il portait une casquette de toile épaisse, son visage ridé et charnu marqué par le temps. Ses mains calleuses serraient fermement le bois de son arme. Il planta son regard sur eux, roulant ses « r » d'une voix rocailleuse :

— Tiens donc... les Américains ! Mais que faites-vous ici, à une heure pareille ?

Stan, cherchant à amadouer le colosse, esquissa un sourire mielleux et joignit les mains comme pour supplier.

— S'il vous plaît, monsieur Germain... ne le dit pas à Tonton James. Ce serait une vraie catastrophe pour moi et ma sœur.

Le fermier plissa les yeux, son sourire en coin se muant en une expression plus dure.

— Je n'ai pas l'habitude de mentir.

Ses mots tombèrent comme des pierres. Il fit une pause, observant tour à tour le garçon puis sa sœur, puis ajouta d'un ton ferme :

— Suivez-moi. Vous ne devriez pas traîner ici. C'est trop dangereux.

Il serra sa carabine à deux mains et tourna la tête vers le grand bois. Sa voix, grave, se fit plus sombre encore :

— Les braconniers rodent. La nuit leur appartient, et ils ne reculent devant rien. Même la police n'ose plus trop les affronter. Et en cette saison... ils aiment particulièrement chasser le sanglier.

Un silence pesant s'installa. Le souffle du vent fit frissonner les betteraves alentour.

Antoinette fronça les sourcils et serra contre elle Monsieur Chaussette, tandis que Stan déglutit difficilement, son regard fixé sur les ombres inquiétantes du bois.

Antoinette, feignant une douceur qu'elle ne ressentait pas, fit deux pas vers Germain. Un sourire forcé crispait ses lèvres. Elle brandit Monsieur Chaussette devant le visage du fermier, la chaussette tremblotante comme un pantin trop animé.

— On... on pourrait peut-être trouver un arrangement, balbutia-t-elle en ventriloquant la marionnette d'une voix faussement suppliante.

Germain se figea, les yeux ronds. Son visage, habitué aux rigueurs des champs, afficha soudain une incompréhension totale. Il recula d'un pas et éclata d'une voix tonnante :

— C'est quoi ce machin ?!

Stan, rouge de honte, leva les deux mains en signe de dénégation. Son visage se crispa dans une grimace douloureuse.

— C'est... c'est son doudou, expliqua-t-il, la voix traînante, presque honteuse.

Le fermier fronça les sourcils, insistant du regard sur Antoinette comme pour percer son âme. Puis, à la surprise des enfants, un sourire goguenard fendit ses lèvres.

— Eh bien ! La ventriloque... on dirait que tu n'as pas toutes tes frites dans ton sachet, ma petite. Faudrait penser à grandir, quand même !

Stan hocha vigoureusement la tête, croisant ses bras comme un adulte las de répéter toujours la même chose.

— Je n'arrête pas de lui dire... souffla-t-il.

Antoinette, piquée au vif, lança à son frère une série de grimaces plaintives, cherchant à se défendre sans un mot. Mais avant qu'elle ne réplique, Germain pivota brusquement la tête. Ses oreilles avaient capté quelque chose. Ses bottines raclèrent la terre tandis qu'il amorçait un pas vers le grand bois.

Un sifflement sec fendit l'air. Puis, deux électrodes jaillirent des ombres et se fichèrent violemment dans sa poitrine.

Le choc fut immédiat. Germain se mit à convulser, son corps massif tremblant comme une marionnette désarticulée. Son arme tomba lourdement dans l'herbe. Ses yeux roulèrent dans leurs orbites, et il s'écroula de tout son poids, inerte, la joue contre la terre.

Stan et Antoinette restèrent figés, l'horreur gravée sur leurs visages. Le silence fut brisé par un craquement brutal : des branches sèches éclataient sous des pas pesants.

Tous deux pivotèrent d'un même mouvement, le souffle court.

Deux silhouettes émergèrent des ténèbres du grand bois. Grands, imposants, leurs pas lourds rythmaient leur avancée. Ils portaient de longs manteaux ternes qui battaient contre leurs jambes. Leurs casquettes de cuir leur donnaient des airs de soldats d'un autre temps, mais leurs visages, durs et insolents, n'avaient rien de militaire. C'était des prédateurs.

Le plus petit des deux leva son bras. Dans sa main brillait un pistolet électrique. Sa voix claqua comme un fouet :

— Nom de Dieu, nom de Dieu ! Louis, je t'avais dit que ça finirait mal !

L'autre, plus massif, ricana, calmant son comparse d'un geste de la main.

— Du calme, Jo ! Le boss va pas tarder. C'est juste un imprévu. On règle ça vite fait, et on se tire avec le gibier une fois éviscéré.

Les mots glacèrent le sang des deux enfants. Antoinette resserra sa prise sur Monsieur Chaussette, comme s'il pouvait la protéger. Stan, lui, blêmit, ses lèvres tremblantes.

— Je... je me sens mal, bredouilla-t-il, les jambes flageolantes. Je crois que je vais m'évanouir.

Antoinette tourna vers lui un regard farouche. Sa voix claqua comme une sentence :

— Ce sont des tueurs sanguinaires, Stan. Ouvre les yeux !

Stan gémit, sa poitrine se soulevant à toute allure.

— Pitié... faite que je me réveille...

Antoinette, d'un geste sec, empoigna le bras de son frère. Sa poigne, étonnamment ferme pour son âge, le tira brutalement vers elle. Sa voix, cette fois, fut un hurlement de survie :

— COURONS ! — Foutons le camp d'ici ! Hurla Antoinette, sa voix éraillée par la panique.

CHAPITRE 8 – La fuite

Sans attendre, elle tira Stan derrière elle. Les deux enfants s'élancèrent à travers le champ de betteraves, leurs jambes martelant la terre lourde, leurs respirations saccadées résonnant dans la nuit. La lune projetait sur eux une lumière blafarde, et chaque feuille humide claquait contre leurs genoux, éclaboussant leurs vêtements de rosée glaciale.

Leurs halètements devinrent bientôt des râles. Antoinette, un sourire nerveux accroché au visage malgré l'effroi, jeta un coup d'œil vers son frère.

— Et si je parle mentais avec eux, hein ? Tu crois qu'ils écouteront ?

Stan, le visage rougi, luisant de sueur, répliqua entre deux souffles :

— Ne fais pas la maligne, pas maintenant !

Derrière eux, les braconniers s'étaient lancés dans une traque implacable. Leurs silhouettes massives découpèrent l'horizon, et leurs manteaux battaient comme des ailes sombres. Le bruit de leurs bottes frappant le sol labouré se rapprochait inexorablement.

Louis, le souffle court, finit par grimacer de douleur. Il s'arrêta, plié en deux, les mains sur les genoux. Son visage crispé se releva, ses yeux injectés de sang étincelant dans la nuit.

— Tire-leur dessus, Jo ! Grogna-t-il. Ils sont trop rapides pour nous !

Jo, implacable, ne ralentit pas. Son souffle rauque résonna derrière les enfants. À seulement quelques mètres d'eux, il s'arrêta, reprit une respiration lente et mesurée. Ses yeux froids se plissèrent. D'un geste précis, il tendit son bras armé, alignant sa cible.

— Ne t'en fais pas, Louis. Ils sont maintenant à ma pogne, dit-il d'une voix glaciale.

Un sourire cruel étira ses lèvres. Il inspira profondément, bloqua sa respiration. Puis, dans un éclair aveuglant, le pistolet électrique cracha sa décharge.

Stan hurla à peine. Son corps s'arque-bouta dans un spasme violent avant de s'écrouler lourdement sur le sol, les bras écartés, comme une marionnette dont on aurait tranché les fils. Une électrode s'était plantée dans son cou, l'autre effleurant sa peau. Son visage pâle se crispa dans un rictus de douleur.

— Stan ! Hurla Antoinette, sa gorge se déchirant sous la force du cri.

Elle plongea au sol, glissant sur les feuilles humides, se jetant ventre à terre près de lui. Son visage s'érafla contre les betteraves, mais elle n'y prêta aucune attention. Les yeux brouillés par la panique, elle tendit les bras vers son frère, son cœur tambourinant dans sa poitrine.

Stan gémit faiblement, ses paupières papillonnantes.

Jo, quant à lui, reprit sa marche, lente, calculée. Son pistolet armé de nouveau, il s'avavançait comme un bourreau sûr de son exécution.

Louis, encore haletant, pointa un doigt tremblant vers Antoinette.
— Nom de Dieu ! Y en a une qui bouge encore !

Jo esquissa un sourire en coin. Sa voix, glaciale, ne laissait transparaître aucune émotion.
— Du calme, Louis. Je vais l'assommer, elle aussi. Ensuite, on les bâillonne, et on les ramène avec le fermier.

Antoinette, le visage sali de terre et de sueur, rampa désespérément jusqu'à son frère, ses doigts crispés sur la manche de Stan. Ses yeux noirs brûlaient d'une rage impuissante

*

Au même moment, loin de là, la maison blanche baignait dans le calme. Dans la chambre parentale, James ronflait lourdement. Soudain, son corps tressaillit. Ses yeux s'ouvrirent, comme alertés par un écho invisible. Il se redressa dans son lit, scrutant l'obscurité, le souffle suspendu. Puis, il tourna la tête vers Kelly, endormie à ses côtés. Ses traits se détendirent. D'un geste rassurant, il se recoucha et se serra contre elle, ignorant l'appel lointain qui vibrait encore en lui.

CHAPITRE 9 – Le grincement

Dehors, dans le champ, le cauchemar se déchaînait.

Un son surgit, d’abord discret, presque imperceptible : un grincement aigu, strident, comme si d’énormes dents se frottaient l’une contre l’autre. Il déchira la nuit.

Antoinette se figea. Ses mains lâchèrent instinctivement Stan pour venir couvrir ses oreilles. Son visage grimaça de douleur, ses yeux cherchant désespérément la source de ce bruit inhumain.

Le grincement s’amplifia, résonnant à travers le champ de betteraves, emplissant l’air d’une vibration malsaine. Les braconniers eux-mêmes cessèrent de bouger, leur regard glissant vers l’obscurité du bois.

Quelque chose approchait.

— Ce grincement... d’où ça vient ? Souffla Antoinette, les yeux écarquillés.

Sa lampe tremblait dans sa main, projetant des faisceaux vacillants sur les feuillages. Elle chercha du regard, le souffle court, quand son regard croisa celui de Jo. Et là, son sang se glaça.

Les yeux du braconnier s’étaient ouverts à s’en rompre les orbites. Son corps tout entier était prisonnier, ceinturé de part en part par des racines tentaculaires surgies du sol, d’une épaisseur monstrueuse. Des milliers de griffes crochues jaillissaient de leur écorce sombre, s’enfonçant dans sa chair avec un bruit humide et écœurant.

Jo hurla. Son cri se perdit dans la nuit, déchirant l’air comme une bête à l’agonie. Les griffes, insatiables, se contractèrent, transperçant ses muscles et ses os. Puis, dans un craquement d’os brisé, le corps du braconnier fut soulevé, ballotté dans les airs comme une vulgaire poupée de chiffon. Sa tête pendait mollement, ses bras désarticulés se balançaient dans le vide.

Puis, brutalement, les racines relâchèrent leur emprise. Jo s’écrasa au sol, lourdement, dans un bruit mat. Son corps secoué de spasmes grotesques, ses yeux vitreux fixant le ciel, il ne respirait plus qu’à peine. Les griffes, satisfaites, se rétractèrent d’un seul mouvement et disparurent à travers la terre, comme avalées par les ténèbres.

Le grincement strident revint. Plus fort, plus proche.

Louis, haletant, s’élança vers son compagnon. Ses bottes labouraient la terre meuble, chaque pas lourd trahissant sa panique. Arrivé à la hauteur de Jo, il s’agenouilla, le souffle court, et son visage blêmit à la vue du corps inerte.

— Mais... mais qu’est-ce que... qu’est-ce que c’est que ça ? Bredouilla-t-il, la gorge sèche.

La peur suintait dans sa voix. D'un geste brusque, il arracha l'arme des mains inertes de Jo. Ses yeux, fous, fouillaient la nuit. Se redressant, il leva son pistolet, pivotant sur lui-même, cherchant une cible invisible.

Un nouveau grincement résonna, glaçant le sang des enfants. Louis, le front couvert de sueur, tourna sur lui-même, ses gestes frénétiques trahissant la panique. Ses lèvres tremblaient, il se mordait convulsivement la lèvre inférieure. Puis soudain, son regard se figea.

À quelques mètres, les feuilles épaisses des betteraves se mirent à bouger. Comme si quelque chose rampait dessous. Lentement d'abord, puis avec une vitesse croissante. Un large sillon fendit la terre, serpentant, avançant droit vers lui. Le sol vibrait sous ses bottes.

Et puis, tout s'arrêta. Silence. Plus un souffle, plus un mouvement. Comme si la nuit elle-même retenait sa respiration.

Louis haletait, l'arme tremblante entre ses mains moites.

— Qu'est-ce que c'est que cette saloperie ?! Hurla-t-il, la voix étranglée.

Pendant ce temps, Antoinette avait rampé jusqu'à Stan. Elle le secouait frénétiquement, ses petites mains crispées autour de son bras. Monsieur Chaussette s'agita devant le visage du garçon, comme pour l'arracher au néant.

— Stan ! Réveille-toi ! Vite !

Stan gémit, ses lèvres tremblant d'un souffle brisé. Ses paupières s'ouvrirent lentement, dévoilant un regard trouble. Sa tête bascula de côté, il émit un râle sourd de protestation.

Antoinette éclata d'un sourire nerveux, presque hystérique, les larmes aux yeux.

— Enfin ! Tu es plus costaud que je ne le pensais !

Louis, toujours debout, scrutait l'horizon. Son arme pointée dans tous les sens, il serrait la crosse au point de s'en blanchir les phalanges.

— Je t'aurai, saloperie... quoi que tu sois !

Stan, désorienté, tituba en se relevant, soutenu par sa sœur. Ses doigts tremblants arrachèrent l'électrode plantée dans son cou. La douleur le fit grimacer, mais la peur lui donna la force de tenir debout.

Alors, le grincement se fit entendre de nouveau. Plus violent. Plus proche.

Louis blêmit. Son arme glissa de ses mains moites et s'écrasa dans la terre avec un bruit sourd.

— Hein... mais... non...

CHAPITRE 10 – Les racines du mal

Ses yeux s'écarrillèrent d'horreur. Ses jambes se figèrent. Il n'était déjà plus qu'un pantin aux fils invisibles.

Des dizaines de racines surgirent, plus nombreuses encore, jaillissant de la terre comme une marée. Elles s'enroulèrent autour de lui, serpentant, s'entortillant à une vitesse inhumaine. Les griffes jaillirent par milliers, brillantes d'une sève sombre, et transpercèrent sa chair.

Louis hurla. Un cri guttural, déchirant, qui résonna à travers toute la vallée. Puis le grincement strident monta d'un ton, couvrant sa voix, l'avalant.

Les griffes, après avoir jailli de toutes parts, plongèrent sèchement dans le corps de Louis. La chair céda dans un bruit sourd et humide.

— Que... que se passe-t-il ?! Balbutia Stan, le visage horrifié, les yeux écarquillés d'épouvante.

Antoinette soutenait son frère, peinant à le maintenir debout. Ses doigts tremblaient, mais son regard restait fixé sur Louis. À ses côtés, Monsieur Chaussette leva mollement la tête, ses yeux de tissu brillants dans la nuit, et dit d'un ton monocorde :

— C'est étrange... vraiment très étrange.

Louis, le corps transpercé de toutes parts, la bouche ouverte dans un souffle rauque, s'écroula sur le sol. Son torse se soulevait encore dans une respiration bruyante et irrégulière. Puis, à la stupéfaction des enfants, les griffes se rétractèrent comme si elles avaient bu leur dû, et les racines se délièrent, se retirant de son corps pour disparaître à travers le champ, englouties par la terre.

Stan et Antoinette restèrent immobiles, pétrifiés, leurs visages blanchis par la peur. Ils n'osaient ni bouger ni parler. Et soudain, une horreur nouvelle les frappa.

Sous leurs yeux incrédules, le corps inerte de Louis commença à s'enfoncer dans le sol. Lentement, inexorablement, comme happé par une force invisible. Sa chair, ses vêtements, ses bottes, tout glissait dans la terre meuble sans qu'aucun mouvement ne trouble la surface. Seule sa main crispée s'agita une fraction de seconde avant de disparaître complètement.

— Re... regarde ! Bredouilla Stan, la voix étranglée. C'est... c'est diabolique ! Il se fait avaler !

À quelques mètres, Jo, le second braconnier, gisait toujours recroquevillé, ses yeux vitreux fixant le ciel. Mais déjà, la même force surnaturelle l'engloutissait. Son corps se mit à vibrer, puis, comme tiré par en dessous, il disparut lui aussi, lentement aspiré par la terre noire.

Antoinette, fascinée malgré elle, plissa les yeux.
— Ce pays est vraiment dément... souffla-t-elle.

Stan sentit un frisson glacé lui parcourir l'échine. La panique reprit le dessus. Il attrapa violemment la main de sa sœur, ses doigts serrant les siens comme dans un étau.
— Vite ! Filons d'ici ! Cria-t-il, la voix éraillée par l'angoisse.

Les deux enfants s'élancèrent à nouveau, haletants, trébuchant dans les sillons du champ. Leurs pas résonnaient comme des coups sourds, leurs poumons brûlaient, leurs cœurs battaient à tout rompre. Main dans la main, ils dévalèrent la pente, les betteraves claquant contre leurs jambes, jusqu'à atteindre l'orée du champ.

Essoufflés, pliés en deux, ils s'arrêtèrent enfin. La sueur leur coulait sur le front, leur souffle faisait trembler leurs poitrines. D'un regard craintif, ils se retournèrent vers le champ d'où ils venaient. L'amont du terrain, baigné par la lumière blafarde de la lune, paraissait calme à présent. Mais dans l'air flottait encore une vibration, un écho menaçant.

Stan, la gorge sèche, cracha les mots comme un râle :
— C'était quoi... ces... ces tentacules ? Ces griffes sorties de nulle part ? Et ces grincements stridents ! J'en ai encore les dents qui tremblent... et mes poils se hérissent toujours. Qu'est-ce qu'il se passe, bon sang ?!

Antoinette, toujours haletante, hocha lentement la tête. Elle fit glisser Monsieur Chaussette devant son visage. Le petit pantin de tissu leva ses yeux ronds vers elle, puis se tourna vers Stan.
— Finalement... dit-il d'une voix posée, je commence à apprécier cette Belgique.

Stan, excédé, saisit ses épaules et la secoua avec une énergie désespérée.
— Arrête de faire la maligne ! Cria-t-il, presque en larmes. Tout ça... tout ça n'est pas normal ! On doit rentrer, maintenant, immédiatement, à la ferme. Et Tonton James... il ne doit rien savoir. Tu m'entends ? Rien ! Sinon... sinon ils nous placeront dans une famille d'accueil, et ce sera fini de nous deux.

Antoinette redressa fièrement le menton, sa bouche se tordant dans une moue obstinée. Elle passa une main nerveuse dans ses cheveux, les repoussant d'un geste théâtral. Puis, sans ajouter un mot, elle accepta l'évidence et se mit à marcher au côté de son frère en direction de la ferme.

Le silence semblait retombé. Seul le vent agitant doucement les feuilles des arbres du grand bois. Stan commençait à reprendre espoir, quand soudain...

Sans prévenir, une ombre se dressa devant eux.

Un homme de haute stature surgit de l'obscurité et les attrapa d'un seul mouvement. Ses bras puissants les enserrèrent comme des étaux, et avant qu'ils n'aient le temps de crier, ses mains massives bâillonnèrent leurs bouches.

Antoinette étouffa un cri, Stan se débattit vainement. Mais l'inconnu les maintenait avec une force implacable.

Dans la nuit, ses traits se dévoilèrent : un visage marqué de rides profondes, buriné par les ans, ses yeux brillants d'une dureté inquiétante.

— Qu'est-ce qu'il se passe ici ?! Où sont passés mes hommes, Jo et Germain ?! Hurla l'inconnu, sa voix tonnant comme un coup de tonnerre.

Stan, les lèvres tremblantes, leva les yeux vers lui.

— Vous... vous êtes qui ? Balbutia-t-il, le souffle court.

L'homme fronça les sourcils. Son visage se durcit encore, et ses yeux sombres lancèrent des éclairs.

— Je suis Marcel. Leur boss. Et vous... vous avez un drôle d'accent, gamin. Vous allez m'accompagner tous les deux, et vous allez m'expliquer ce qui se trame ici.

Ses doigts noueux resserrèrent leur prise sur les adolescents. Il les tira brutalement vers le champ de betteraves, ses pas lourds martelant la terre. Stan et Antoinette trébuchaient, ballotés comme des pantins.

Mais avant même qu'ils ne puissent protester, la terre s'ouvrit sous leurs yeux.

Des racines noires jaillirent du champ, massives, fulgurantes. En un battement de cils, elles s'enroulèrent autour de Marcel, le soulevant de terre. Sa bouche s'ouvrit pour crier, mais déjà un bâillon de racines l'étranglait. Ses yeux, exorbités, reflétaient une terreur absolue.

Des centaines de griffes jaillirent des tentacules et se plantèrent dans sa chair. Le bruit des lacérations, écœurant, se mêlait à ses hurlements étouffés. Puis, dans un dernier spasme, il fut rejeté au sol, son corps recroquevillé comme une coquille vide. Ses doigts se crispèrent, gratifiant le sol d'une dernière marque. Mais bientôt, son corps fut happé à son tour, aspiré lentement dans la terre meuble. Il disparut, avalé, comme si jamais il n'avait existé.

CHAPITRE 11 – Grigne-Dints

Propulsés par la force de l'attaque, Stan et Antoinette avaient été rejetés brutalement sur le sol. Ils roulèrent dans la poussière, le souffle coupé. Se redressant difficilement, ils fixèrent, bouche bée, l'endroit où Marcel venait de sombrer.

Antoinette poussa un cri de douleur. Elle porta la main à son bras droit : une plaie y saignait, entaillée par les griffes monstrueuses. Le sang coulait, chaud et vif, maculant sa manche.

Un nouveau grincement strident, semblable au crissement d'énormes mâchoires, monta du champ. Le son vibrait dans leurs crânes, comme s'il leur broyait les dents.

Stan, le regard horrifié, leva son index tremblant en direction du champ de betteraves.
— Re... regarde !

Alors, il apparut.

Du cœur du champ surgit une silhouette monstrueuse. Les plants s'écartèrent comme frappés par un ouragan. Les racines tentaculaires se dressèrent dans les airs, encore couvertes de sang.

Grigne-Dints.

Son effigie abominable se dévoila à la lueur blafarde de la lune. Sa joue gauche portait la marque indélébile d'un crucifix renversé, gravée comme une cicatrice blasphématoire. Ses yeux difformes flamboyaient d'un éclat rouge incandescent, et de sa bouche béante jaillissait un feu ardent, rougeoyant, qui s'échappait en langues crépitantes.

Il ramena lentement ses tentacules vers lui, leurs griffes se rétractant une à une, dans un cliquetis métallique. Toutes sauf une. Une seule, restée déployée, dégoulinait encore du sang d'Antoinette.

Dans un geste abject, Grigne-Dints approcha la griffe de son visage hideux. Sa langue, un fouet de flammes, s'enroula autour de la griffe et lécha le sang avec un sifflement ignoble.

Puis, ses yeux ardents se fixèrent sur Antoinette.

Un grincement atroce éclata, plus violent que jamais. Et d'une voix d'enfant, à la fois pesante et autoritaire, résonnant comme mille échos, il s'exclama :
— Qui es-tu, odieuse et piètre créature ?

Les tentacules sifflèrent dans l'air, fouettant l'atmosphère. Grigne-Dints avança, sa masse démesurée écrasant les plants autour de lui. Sa voix résonna à nouveau, lourde d'un mystère ancien :

— C'est très étrange, car le tréfonds de mon être... te réclame. Au risque de réveiller... et de libérer mon interdit.

Stan et Antoinette, tétanisés, portèrent leurs mains sur leurs oreilles. Le grincement leur perforait les tympans, leur arrachant des grimaces de douleur. Lentement, ils abaissèrent leurs mains et fixèrent le monstre.

Alors, Antoinette, les yeux brillants d'une étincelle d'intuition, dressa son index vers la créature et hurla :

— Jack O'Lantern ! C'est lui ! C'est Jack !

Stan secoua frénétiquement la tête, ses lèvres tremblantes.

— Impossible ! Bredouilla-t-il. Et... et on n'est pas en Amérique, Antoinette...

Mais sa sœur, le visage durci, fronça les sourcils et avança de deux pas, comme mue par une force incontrôlable.

— Alors... qu'est-ce que c'est ? Murmura-t-elle, la gorge serrée.

Soudain, l'un des tentacules de Grigne-Dints jaillit, rapide comme l'éclair. Il s'enroula autour de la cheville d'Antoinette et la tira avec une violence inouïe vers le champ.

— ANT... OINETTE !!! Hurla Stan, les bras tendus vers sa sœur. — Non !

Le cri de Stan se brisa dans la nuit, écorché par l'angoisse.

Sa sœur, hurlant de désespoir, se débattait comme une proie prise dans la toile d'une araignée infernale. Les tentacules de Grigne-Dints la tiraient sans relâche, l'arrachant à la terre ferme. Son corps fragile raclait les feuilles épaisses des betteraves, son visage se crispait dans une terreur absolue.

Un long tentacule se dressa soudain devant sa bouche et, tel un serpent, s'y enfonça de force, la réduisant au silence par un bâillon de racines. Ses yeux noirs, écarquillés par l'épouvante, cherchèrent désespérément ceux de son frère.

Grigne-Dints, massif, impérieux, leva son masque ardent vers elle. Ses orbites flamboyèrent d'une intensité redoublée, comme si le feu qui l'habitait avait trouvé une proie attendue depuis des siècles.

Sa voix, à la fois enfantine et abyssale, roula dans l'air glacé :

— Sache, misérable, que j'exerce depuis des centaines d'années mon pouvoir absolu sur ces terres maudites... Je suis Grigne-Dints !

Il resserra son emprise. Plusieurs racines vinrent s'enrouler autour du corps menu d'Antoinette, l'emmaillotant comme une chrysalide maudite. Sa poitrine se soulevait, oppressée, mais déjà sa résistance s'affaiblissait.

— Désormais tu m'appartiens ! Gronda-t-il, grinçant des dents avec un vacarme de métal broyé.

— Enfermé dans mon royaume souterrain, jamais plus tu ne reverras la lumière du jour. Tu mourras seule... oubliée de tous !

Alors, le monstre se mit à tourner. Ses tentacules fouettèrent l'air avec une violence surnaturelle, créant une spirale de vent qui fit ployer les plants alentour. Sa masse tourna sur

elle-même à une vitesse effroyable, jusqu'à n'être plus qu'un tourbillon de flammes et d'ombres.

Puis, dans un grondement sourd, il plongea dans la terre. Le sol s'ouvrit sous lui, formant un gouffre béant. En un instant, Grigne-Dints et sa captive disparurent, avalés par les entrailles du monde.

Il ne resta qu'un trou noir, béant, d'où montait encore une haleine brûlante.

CHAPITRE 12 – L’appel du vide

Stan demeura figé, bouche entrouverte, paralysé par l’horreur. Son souffle court peinait à franchir ses lèvres. Ses jambes tremblaient.

— An... Antoinette ! Hurla-t-il enfin, brisé. — Mais pourquoi... pourquoi cette créature a-t-elle enlevé ma petite sœur ?!

Pris d’une soudaine rage, il courut vers le gouffre. Ses pas fouettaient le sol, désordonnés, frénétiques. Arrivé au bord, il fit les cent pas, tournant en rond comme un fauve prisonnier de sa cage. Ses mains agrippaient ses cheveux, ses yeux cherchaient désespérément une issue.

— À force de toujours défier le danger... de foncer tête baissée... voilà ce qui arrive ! Bredouilla-t-il, presque délirant.

Sous ses yeux, le trou béant commençait déjà à se refermer, lentement, inexorablement, comme si la terre reprenait possession d’elle-même.

Stan se figea. Ses poings se crispèrent, ses lèvres se mordillèrent nerveusement. Puis son regard tomba sur le sol.

Là, juste à ses pieds.

Le doudou d’Antoinette. Monsieur Chaussette.

Il l’attrapa avec une fébrilité presque sacrée, et serra le jouet contre lui.

— Monsieur Chaussette... murmura-t-il, la voix étranglée. Il faut que je la retrouve. Que je la ramène à la maison.

Ses yeux se brouillèrent de larmes, mais il les ravala, secouant la tête.

— Papa... Maman... je sais que j’ai parlé trop vite, que j’ai voulu paraître fort. Mais je vous en supplie, donnez-moi la force. Car j’ai peur. Peur de ne pas y arriver.

Il inspira profondément, emplissant ses poumons d’air comme pour y puiser un dernier courage. Puis, il se tapa violemment les joues, deux claques sèches pour chasser la peur. Son torse se redressa, ses yeux se plissèrent, déterminés.

Il jeta un dernier regard vers la ferme, silhouette blanche perdue dans l’obscurité lointaine. Puis vers le trou, qui n’était déjà plus qu’une fente étroite, prête à se refermer.

— J’arrive, Antoinette, souffla-t-il. Attends-moi.

Et sans plus réfléchir, Stan ferma les yeux et se lança.
Tout entier, il plongea dans les ténèbres.

CHAPITRE 13 – Nicola, l'âme prisonnière

Sous terre dans un monde oublié, sculpté par le temps et la malédiction Grigne-Dints avançait à vive allure dans un tunnel immense, tenant Antoinette prisonnière dans l'étau de ses tentacules. Sa silhouette difforme glissait comme une ombre vivante, ses racines palpaient, griffant parfois la paroi de terre humide dans un crissement insupportable.

Le tunnel s'étendait à perte de vue, voûté, sinueux comme un serpent. Une tranchée creusée à même le sol suivait la paroi : elle contenait un liquide visqueux et lumineux, d'une teinte oscillant entre le jaune soufre et le vert phosphorescent. Il coulait lentement, laissant derrière lui un miroitement inquiétant. Grâce à cette lumière morbide, l'endroit semblait respirer, comme si les murs eux-mêmes vivaient d'une lueur malsaine.

Soudain, Grigne-Dints s'immobilisa.

D'un geste brutal, il lâcha Antoinette, qui s'écrasa lourdement sur le sol, son souffle coupé. Elle grimaça, ses membres endoloris par la chute, et leva des yeux effarés vers la créature.

Le monstre, figé, paraissait lutter contre lui-même. Ses tentacules retombèrent au sol dans une torpeur étrange. Sa mâchoire grinça de manière discordante, et un rugissement guttural secoua la voûte.

— NON !... Cela ne peut pas... NON !

Le hurlement résonna comme une cloche funeste. Des fragments de terre tombèrent du plafond, et l'écho se répercuta le long du tunnel, jusqu'à se perdre dans ses profondeurs.

Antoinette, tremblante, parvint à s'asseoir, son corps courbaturé. Ses yeux noirs, écarquillés, ne quittaient pas l'effigie démoniaque. La peur la dévorait, mais sa voix jaillit malgré elle, faible et haletante :

— Où... où suis-je ?

Grigne-Dints, saisi de convulsions, se tortillait de façon presque humaine. Ses tentacules sifflèrent dans l'air comme des fouets. Ses orbites ardentes, jusqu'alors rougeoyantes comme des braises, changèrent peu à peu de couleur. La flamme passa du rouge infernal à un blanc immaculé, pur et irréel.

Le masque sembla se détendre. La créature, elle-même se redressa lentement, comme apaisée. Lorsqu'elle reprit la parole, sa voix n'était plus celle du monstre. Elle était plus douce, empreinte d'une mélancolie qui résonna étrangement dans l'air vicié.

— N'aie crainte, gente demoiselle. Je ne te ferai aucun mal.

Antoinette, stupéfaite, tendit son index tremblant vers le monstre qui n'en était plus tout à fait un. Ses lèvres blêmies formèrent à peine les mots :

— Quoi... mais... qui êtes-vous ? Et cette... chose ?

Un silence pesant s'installa. Le souffle du tunnel se fit oppressant, ponctué par le clapotis visqueux de la lueur au sol.

Grigne-Dints leva lentement un tentacule, presque avec tendresse, et posa ses griffes au sol, comme pour se montrer moins menaçant. Ses orbites blanchissantes fixèrent Antoinette avec une intensité douce et tragique. Le démon... ou ce qu'il en restait... semblait habité par une autre présence.

— Je suis Nicola, murmura-t-il enfin, comme une confession. Et ce corps... ce masque... n'est pas le mien.

CHAPITRE 14 – Le tunnel

Plus haut dans le tunnel, à plusieurs dizaines de mètres, un bruit sourd retentit. Stan venait d'atterrir, lourdement, sur le sol terreux. Ses genoux plièrent sous l'impact, ses paumes s'écorchèrent sur les gravats. Le souffle coupé, il toussa, son visage sali par la poussière.

Il reprit rapidement ses esprits et glissa la main dans sa poche arrière. Il en sortit sa lampe torche, qu'il alluma d'un geste fébrile.

Un faisceau jaillit, tranchant l'obscurité. La lumière révéla les parois nues, la voûte brute façonnée par des siècles, et ce même liquide étrange qui serpentait le long de la tranchée.

Le silence n'était rompu que par ses propres battements de cœur. Stan, nerveux, orientait frénétiquement sa lampe autour de lui, le faisceau tremblotant traduisant ses mains fébriles.

Il se redressa lentement, ses jambes encore flageolantes. Ses yeux clairs scrutaient la profondeur du tunnel. Le liquide luisant jetait des reflets mouvants, peignant les parois de halos surnaturels.

Stan se pencha, intrigué, et dirigea le faisceau directement vers la tranchée. La substance onduleuse paraissait vibrer, presque vivante.

— On dirait... de la lave en fusion, souffla-t-il, la voix chevrotante. Mais... d'où peut-elle bien provenir ?

Le silence du tunnel lui répondit.

Un silence qui n'était pas tout à fait silence, car Stan, tendant l'oreille, crut percevoir un murmure lointain, un grondement indistinct qui semblait résonner sous ses pieds.

Son souffle s'accéléra. Mais il serra plus fort la lampe torche, la leva devant lui comme une arme dérisoire, et fit un pas prudent dans les entrailles du royaume de Grigne-Dints.

Stan se figea brusquement.

Un bruit sourd, comme le battement d'un cœur gigantesque, fit vibrer le sol derrière lui. Il leva la lampe dans un geste instinctif et vit, horrifié, l'orifice par lequel il était tombé se refermer lentement. La terre coulait comme une matière vivante, bouchant la sortie jusqu'à ne laisser qu'un mur compact et silencieux.

— Ça se complique... murmura-t-il, la gorge sèche. On dirait que je suis piégé... Mais où es-tu, Antoinette ?

Il inspira profondément, serrant son poing sur la lampe torche comme si elle pouvait repousser les ténèbres. La sueur perlait sur son front, glissant le long de ses tempes. Le

faisceau tremblotant balaya les parois du tunnel jusqu'à accrocher une ouverture étroite sur sa droite : une galerie naissante, béante comme une bouche qui appelait.

Stan se figea, fasciné et inquiet.
— Mais... qu'est-ce que c'est ?

Son souffle résonna contre les murs, amplifiés par l'écho caverneux. Hésitant, il fit un pas, puis un autre, ses semelles crissant sur la terre humide. Finalement, il bifurqua et s'engouffra dans la galerie émergente, disparaissant dans son étroitesse étouffante.

*

Plus loin, dans le tunnel principal, Antoinette faisait face à l'inconcevable. Elle reculait légèrement, mais ses yeux sombres restaient fixés sur l'effigie démoniaque qui se tenait devant elle. Ses jambes tremblaient, mais sa curiosité surpassait sa peur.

— Votre... votre feu intérieur ! Balbutia-t-elle, la voix chevrotante. Pourquoi n'est-il plus le même ?

Le masque monstrueux de Grigne-Dints s'anima. Ses orbites flamboyèrent d'une clarté inédite : non plus le rouge infernal d'une fournaise, mais un éclat blanchoyant, ardent et pur. La lumière baignait la voûte souterraine, chassant un instant les ombres, comme si l'enfer lui-même s'était métamorphosé en une étrange rédemption.

La voix qui s'éleva n'était pas celle du monstre. Elle était calme, fragile, presque humaine.
— Ne me craignez pas. Je suis Nicola Berteaux, fils d'Henri et d'Angèle Berteaux.

Antoinette écarquilla les yeux, stupéfaite. Son souffle s'accéléra. Le prénom sonnait comme un écho venu d'un autre temps.

Grigne-Dints, habité par Nicola, baissa un instant le regard vers son propre corps. Ses tentacules s'agitèrent lentement, hésitants, comme s'il découvrait pour la première fois l'horreur de sa condition.

— Qui suis-je... sinon un esprit enfermé dans ce corps monstrueux ? Gémit-il d'une voix vibrante.

Ses griffes racinaires se replièrent et retombèrent mollement contre le sol, dans un bruit sourd. Le masque leva de nouveau la tête, ses orbites blanchies tournées vers le vide.

— Ciel... Je me souviens. Oui... Je me souviens de la nuit de ma mort... Ce maudit 24 août 1572.

Un tremblement secoua la voûte. La terre elle-même semblait réagir à l'évocation de cette date.

Nicola soupira, et le souffle qui sortit de la gueule ardente de Grigne-Dints eut la douceur d'un enfant perdu.

— Et je vois maintenant, à travers les pensées noires de cet hôte infernal... que je suis prisonnier depuis ce jour, captif de ce Grigne-Dints façonné par la volonté vengeresse d'Henri, mon propre père.

Antoinette, secouée, baissa le regard vers elle-même. Ses mains palpèrent nerveusement son manteau, ses poches, ses vêtements. Brusquement, son visage s'assombrit.

— Non... Monsieur Chaussette ! Je l'ai perdu !

Elle fouilla encore, paniquée, ses doigts courant sur son corps comme pour conjurer l'absence. Son regard se tourna alors vers la créature, hagard, presque suppliant.

Grigne-Dints/Nicola, à travers lui, s'avança d'un mouvement lent. Ses tentacules, au lieu de fouetter l'air avec agressivité, se ployèrent vers l'adolescente. L'une d'elles se dressa, hésitante, puis s'étendit doucement en sa direction.

Il ne restait aucune trace de la violence du monstre. Seulement le geste maladroit d'une âme ancienne, emprisonnée dans une chair qui n'était pas la sienne, cherchant à tendre la main vers la vivante.

— Qui êtes-vous, vous qui maniez ce baragouin familial ? Demanda la voix profonde, émanant du masque enflammé de Grigne-Dints.

CHAPITRE 15 – La galerie

Pendant ce temps, Stan avançait à tâtons dans la galerie émergente. Sa lampe torche tremblotante jetait sur les parois abruptes des ombres déformées, monstrueuses, qui semblaient se mouvoir au rythme de ses pas hésitants. L'air y était plus lourd, saturé d'une humidité fétide.

Soudain, il s'immobilisa net. Son souffle se coupa, et sa gorge se serra devant le spectacle qui s'offrait à lui.

De part et d'autre de l'étroit couloir, de multiples appendices s'ouvraient comme des gueules béantes. Leur voûte intérieure, sombre et luisante, abritait, pendus au plafond, d'étranges cocons translucides. Chacun, effilé en pointe, descendait jusqu'à quelques centimètres du sol, oscillant doucement comme des stalactites vivantes.

Stan blêmit, la bouche entrouverte.

— Mais... c'est quoi, toutes ces... ces stalactites ?

Il s'approcha, les genoux tremblants, et s'agenouilla devant l'une de ces cavités. Sa lampe découpa la silhouette d'un cocon luisant d'un éclat malsain. À sa pointe, une goutte de liquide visqueux se forma, s'alourdit, puis tomba dans un petit creuset taillé à même la roche.

Ploc. Ploc. Ploc.

Chaque goutte résonnait comme une horloge infernale.

Stan grimaça et plissa le nez.

— Beurk !

Sa main serrait la lampe comme si elle était son seul lien avec le monde réel. Il inspira un grand coup, puis, contre toute prudence, se glissa à quatre pattes dans l'appendice. L'espace était étroit, oppressant ; la paroi suintait d'un liquide gluant qui tachait sa chemise et collait à sa peau.

— Antoinette... murmura-t-il, la gorge serrée. Connaissant ma petite sœur, elle serait bien capable de s'être cachée dans un endroit aussi tordu...

Rampant avec précaution, il s'approcha du cocon. La lumière révéla une texture organique, presque translucide, où l'on devinait des ombres floues qui bougeaient à l'intérieur. Le cœur battant, Stan approcha son oreille de la surface.

Un frémissement. Puis un grouillement étouffé, comme si quelque chose s'agitait, prisonnier, sous cette membrane.

— Qu'est-ce que... ?

Stan recula d'un bond, haletant, les yeux rivés sur le cocon vibrant. Sa lampe glissa vers la pointe de la stalactite. Le liquide visqueux tombait goutte à goutte dans le creuset, avant de s'écouler lentement vers l'extérieur comme une sève maudite.

Le garçon plissa les yeux. Un mouvement attira son attention dans le fond de la cavité. Il orienta le faisceau et faillit lâcher la lampe.

Ils étaient des dizaines.

Des vers énormes, huileux, de vingt centimètres au moins, leur peau terne semblant recouverte d'une huile sale. Ils avançaient en cadence, parfaitement alignés, leurs corps luisant à la lumière. Chacun d'eux arborait, au bout de leur tête visqueuse, un crochet chitineux, semblable à une lame acérée.

Les créatures rampaient jusqu'aux cocons. L'un d'eux, en tête de file, leva son crochet et s'enfonça sans effort dans la membrane. Le cocon vibra, le liquide jaillit légèrement, et le ver s'y immergea comme un parasite accomplissant un rituel.

Stan étouffa un cri.

— Hein ! C'est... c'est dégueulasse !

L'instinct luttait contre sa curiosité morbide. Ses mains tremblaient, mais il ne put s'empêcher d'approcher un doigt vers l'un de ces monstres qui progressaient près de lui.

Il toucha la peau huileuse.

En une fraction de seconde, le ver se cabra et s'agita violemment, son crochet claquant dans sa direction.

— Aaaaah !

Stan bondit en arrière, sa lampe faillit lui échapper. Il quitta l'appendice en rampant de toutes ses forces, ses mains frottant frénétiquement son pantalon comme pour effacer la souillure de ce contact abominable. Son souffle saccadé résonnait dans la galerie, et son cœur cognait à lui briser la poitrine.

Il s'adossa un instant contre la paroi, le front perlé de sueur, les yeux écarquillés.

— C'était... vivant...

*

Pendant ce temps, dans le tunnel principal, la voix de Nicola résonnait encore à travers le masque démoniaque, pesant d'une gravité séculaire. Antoinette finit par calmer les battements précipités de son cœur. Son souffle se régularisa tandis qu'elle observait la haute silhouette démoniaque, ses tentacules ondoyant paresseusement dans la lueur blafarde qui parcourait la tranchée lumineuse.

À sa propre surprise, elle sentit la peur reculer un peu. Ses jambes cessaient de trembler ; une étrange force la poussait à s'avancer.

Elle fit un pas, puis un autre, et déclara d'une voix claire, quoique légèrement chevrotante :
— Je... je me présente. Je suis Antoinette Berteaux. Orpheline. Mes parents sont morts... assassinés. Je ne suis pas de ce pays. Je viens de Tarrytown, dans le comté de Westchester, État de New York.

Le nom vibra étrangement dans l'air, comme si la voûte de terre elle-même retenait chaque syllabe.

La créature, dont le feu intérieur avait pris une teinte blanche et vacillante, inclina la tête. Puis la voix, habitée par Nicola, répondit, empreinte de lassitude :
— Hélas... 1572. La nuit où ma mère fut trahie, exécutée, assassinée lâchement...

Antoinette se figea, les sourcils froncés.
— Vous... vous avez dit 1572 ?

Un frisson parcourut son dos. Cette date appartenait aux manuels d'histoire, aux récits de massacres sanglants, pas à une conversation réelle dans les entrailles de la terre.

Grigne-Dints, toujours possédé par l'âme de Nicola, secoua lentement sa tête massive. Il recula d'un pas, puis s'agenouilla avec un bruit sourd, comme un arbre s'effondrant.

Ses innombrables tentacules vinrent voiler son visage de masque ardent. Sa voix se fit douloureuse, brisée par un sanglot ancien :
— Comme tu me manques... ma douce et tendre Angèle...

Antoinette sentit sa gorge se nouer. Elle s'approcha encore, guidée par une empathie soudaine. Son propre chagrin affleurait.
— Votre mère... souffla-t-elle.

Un silence s'abattit, épais, où seuls résonnaient les échos distants du liquide coulant dans la tranchée. Puis elle murmura, la voix vibrante :
— On dirait... que nous avons malheureusement un point en commun. Moi aussi comme je vous l'ai déjà dit, j'ai perdu mes parents.

Ses yeux brillèrent d'humidité. Le souvenir du supermarché ensanglanté, des cris, de la peur, la submergea à nouveau.

Mais l'accalmie fut brève.

Grigne-Dints redressa soudainement sa masse colossale. Ses tentacules claquèrent contre le sol et s'élevèrent dans l'air, fouettant l'obscurité. Le masque se remit à flamboyer d'un feu rougeoyant. La voix, oppressante, résonna dans tout le tunnel :
— Tu as peut-être réussi à réveiller mon interdit de sa torpeur, humaine ! Mais sache-le : ni toi, ni ce pétochard de Nicola Berteaux ne me détourneront ma future croisade. J'arracherai les âmes perverses de ce pays et les consumerai toutes, jusqu'à la dernière !

Antoinette porta son index à sa bouche, secouée par cette déflagration sonore. Ses yeux s'écarquillèrent quand elle capta un détail précis dans la tirade.

— Attendez... Berteaux ? Vous avez dit que vous vous appeliez Berteaux ?

Un silence pesant s'étira.

Elle secoua la tête, nerveuse, ses cheveux courts retombant devant ses yeux.

— Genre... c'est... c'est comme mon nom de famille. Mais... ce doit être un pur hasard... forcément...

Ses jambes flageolèrent. Une connexion invisible, dérangeante, venait de se tisser.

Puis, soudain, son visage se crispa d'étonnement. Elle releva la tête et s'écria, la voix résonnant dans toute la galerie :

— Vous avez dit : PÉTOCHARD ?!

Le mot résonna, incongru, grotesque et glaçant à la fois.

Grigne-Dints, secoué par une convulsion intérieure, fit jaillir de son masque un feu rouge incandescent. Ses tentacules claquèrent avec fracas contre la paroi du tunnel. Le bruit résonna comme un coup de tonnerre au fond des entrailles de la terre.

Antoinette recula brusquement, le cœur battant. Ses jambes s'entrechoquèrent tandis que ses narines se dilataient dans une respiration affolée. Elle comprit aussitôt que l'instant fragile où Nicola semblait encore exister dans la créature venait de se dissoudre.

— Oh... non ! Pas vous ! Cria-t-elle d'une voix brisée.

Paniquée, elle pivota sur ses talons et s'élança dans l'ombre du tunnel, ses pas résonnant comme une pluie de pierres. Sa lampe de poche bringuebalait à sa ceinture, projetant des éclats erratiques sur les parois. Son hurlement se perdit dans l'écho abyssal, se répercutant comme une plainte infinie.

Chapitre 16 – L'épouvantail

Plus bas dans l'aval du tunnel, Stan avançait à petits pas, tendu comme une corde prête à rompre. La lumière tremblotante de sa lampe torche glissait sur les parois suintantes, révélant des traînées visqueuses et des formes informes. Ses doigts, maculés d'un fluide luisant, collaient désagréablement à sa peau. Il les observa un instant, écœuré.

— C'est immonde ! Bredouilla-t-il en plissant le nez. Mais à quoi peuvent bien servir ces bestioles à l'intérieur de leurs cocons ?

Il s'essuya en hâte contre son pantalon, mais la matière gluante s'étira comme une toile, refusant de disparaître complètement.

Il voulut penser à autre chose. Ses pas résonnaient lourdement dans le tunnel quand, soudain, il s'arrêta net.

À quelques mètres devant lui, le sol se mit à bouillonner comme une terre malade. Une masse sombre surgit lentement, modelée d'une boue noire et luisante. D'abord, informe, elle se dressa, étirant des bras démesurés, trop longs, qui battaient l'air avec des gestes agressifs. La chose portait un chapeau de paille usé et tordu, mais son visage... il n'en avait pas. Pas d'yeux, pas de bouche, rien qu'un vide inquiétant sous son large couvre-chef.

Stan recula d'un pas, paralysé par la terreur.

— Mais... mais qu'est-ce que c'est ? Hurla-t-il, la voix fendue.

L'épouvantail bougea. Ses bras claquèrent comme des fouets, projetant autour de lui des volutes de poussière noire. Ses pas, lourds et traînants, faisaient vibrer le sol. Il avançait. Lentement. Inexorablement.

Stan, cherchant désespérément une issue, tourna la tête à droite. Là, béait une ouverture étroite, une galerie étirée comme une bouche prête à engloutir. Sans réfléchir, il s'y précipita.

La pente abrupte le happa aussitôt. Ses pieds glissèrent, ses mains se griffèrent aux parois, mais rien n'y fit : il dévalait, emporté par une force irrésistible. Ses cris se répercutaient dans l'étroit boyau tandis qu'il roulait, rebondissant de tout son corps.

Puis soudain, le sol disparut sous lui.

Il chuta dans le vide. Son hurlement se perdit dans le néant avant qu'il ne s'écrase violemment contre une surface dure. Un choc sourd résonna. Son dos heurta un sol calcaire, froid et rugueux.

Il resta étendu quelques secondes, groggy, les oreilles sifflantes. Puis, dans un sursaut de survie, il tâtonna ses poches et retrouva sa lampe torche. Tremblant, il l'actionna. Le faisceau jaillit, perçant l'obscurité de son halo fragile.

Devant lui, s'ouvrait une cavité gigantesque, un dôme naturel dont la voûte se perdait dans les hauteurs. Le sol, couvert de pierres blanchâtres, semblait flotter au milieu d'une étendue d'eau noire. Des reflets glauques dansaient à la surface, mouvants, comme si des créatures invisibles remuaient sous l'onde.

Stan se redressa avec difficulté, le visage crispé par la douleur. Ses jambes tremblaient encore de la chute. Ses yeux balayaient l'espace.

— Où... où est-ce que je suis tombé ? Souffla-t-il, le souffle court.

Il pivota lentement, son faisceau traçant des arcs de lumière sur les parois humides. L'eau s'étendait dans toutes les directions, encerclant l'îlot de calcaire où il avait atterri.

— Non... non... non ! Ce n'est pas vrai... Je suis condamné !

Sa voix se brisa, étouffée par l'écho. Ses doigts crispés blanchissaient sur la torche.

Il tourna encore sur lui-même, éclairant tantôt la paroi ruisselante, tantôt les ombres mouvantes de l'eau. Un froid mordant s'élevait de la surface, s'infiltrant dans ses vêtements.

— Pas question que je plonge... Pas question ! Bredouilla-t-il. Si c'est de l'eau... elle est glaciale. Et puis... qui sait ce qui se cache au fond...

Son imagination déchaînée lui envoyait des visions de bras noueux l'agrippant sous l'onde, de gueules béantes engloutissant ses jambes. Il ferma les yeux, prit une longue inspiration et sentit une larme lui monter aux paupières. Seul. Pris au piège.

Et au-dessus de lui, quelque part dans ce dédale de tunnels, résonnait encore le grincement strident de Grigne-Dints.

Stan, encore secoué par sa chute, demeura un moment figé, les genoux meurtris contre le sol calcaire. Sa lampe roula hors de ses mains, tournoyant jusqu'à s'immobiliser quelques mètres plus loin. Le faisceau, vacillant, grimpa le long des parois humides avant de s'accrocher au plafond.

Alors, Stan retint son souffle.

La voûte entière du dôme brillait faiblement, constellée de centaines de stalactites effilées qui s'étiraient comme les crocs d'un monstre endormi. Leur régularité étrange donnait à l'ensemble une allure irréaliste, presque architecturée par une volonté consciente.

Un sourire fugitif fendit son visage couvert de poussière.

— Cette fois... la chance est avec moi, murmura-t-il dans un souffle tremblant.

Rassemblant ses forces, il se redressa tant bien que mal et courut récupérer sa lampe. Sa main tremblante se referma dessus comme sur une bouée. Il la brandit et la dirigea vers le fond de la caverne.

Son cœur bondit : une petite ouverture, à demi dissimulée derrière des roches moussues, perçait la paroi. Une galerie étroite, inclinée, s'enfonçait vers le haut, comme une promesse de retour à la surface.

— Génial ! Dit-il, les yeux brillants d'espoir. Mais il va falloir faire attention... très attention.

L'eau noire qui stagnait autour de l'îlot émit alors un bruit de clapotis, comme une respiration sous-marine. Stan serra les dents, décida de l'ignorer et avança vers le passage salvateur.

CHAPITRE 17– L’union

Dans l’entrelacs tortueux du tunnel principal, Antoinette haletait. Sa poitrine se soulevait par saccades, chaque inspiration brûlante lui arrachant la gorge. Elle s’était réfugiée dans une courbe étroite, le dos plaqué contre une paroi humide.

Elle ferma un instant les yeux, mais l’écho d’une voix monstrueuse la fit sursauter.

— Tu ne peux m’échapper, insolente créature... Maîtrise-moi ou crains-moi, car je règne en maître absolu sur ce monde !

Le grincement de Grigne-Dints se propagea dans les entrailles de la terre, ricochant d’un mur à l’autre. Le tunnel vibra comme un orgue funèbre. Antoinette porta les mains à ses oreilles, ses pupilles dilatées par la panique.

Elle se laissa glisser à genoux, ses doigts tremblant sur la terre battue. Sa voix, étranglée, jaillit malgré elle :

— Qui... qui êtes-vous ? Qui êtes-vous au juste ?

Un silence de plomb tomba. Puis la créature répondit, sa voix grondant telle une forge ardente :

— Je suis l’œuvre de mon père... Henri Berteaux. C’est lui qui m’ordonna, par la grâce de la bague noire.

Le nom résonna en elle comme une gifle. Berteaux. Encore. Son propre nom.

Antoinette tourna frénétiquement la tête, son regard fuyant d’un pan de mur à l’autre, comme si elle pouvait trouver une fissure, une échappatoire. Sa gorge sèche se contracta lorsqu’elle s’écria :

— Votre père... était donc un sorcier ?!

Un ricanement guttural roula dans la poitrine du monstre.

— Sorcier ? Non. Médecin. Mais il était faible... affaibli par l’amour tendre d’Angèle et de son unique fils, Nicola.

Grigne-Dints gronda, grinça des dents, et reprit avec une cruauté mordante :

— Peu de temps après leur mort, il n’eut plus de raison de vivre. Alors, il mit fin à ses jours... pitoyablement !

Un rire moqueur secoua la voûte, glaçant le sang d’Antoinette. Elle fronça les sourcils, ses lèvres tremblant d’indignation.

— Et Nicola ? Vous... vous ne faites donc qu’un avec lui ? Mais qui est-il pour vous, au juste ?

Le feu rougeoyant du masque s'intensifia. Les tentacules claquèrent avec rage contre le sol. La voix du démon tonna, implacable :
— Nicola ?! Un chétif ! Un couard ! Un poltron... Un lâche qui doit rester ignoré de tous !

Chaque mot vibrait comme un coup de marteau, projetant Antoinette un peu plus dans l'effroi.

Antoinette, encore secouée par la fureur de la créature, sentit un courage nerveux gonfler sa poitrine. Elle osa répliquer, sa voix teintée d'une ironie volontaire :
— C'est donc lui, votre interdit ! Nicola... Vous avez l'air de l'adorer, pourtant vous cohabitez ensemble.

Un grondement terrible répondit à ses paroles. Les parois du tunnel vibrèrent comme sous l'effet d'un tremblement de terre.
— NON ! Rugit Grigne-Dints. L'âme de Nicola est prisonnière de mon entité et le restera à tout jamais ! Il n'a aucun pouvoir, aucune volonté. Prends garde, misérable demoiselle... car je suis l'unique Grigne-Dints !

L'écho roula de paroi en paroi, répercutant le nom du monstre comme une incantation maudite.

Antoinette, secouée par la violence sonore, se releva lentement. Ses genoux tremblaient, mais son regard, lui, brûlait de défi. Sans un bruit, elle commença à reculer prudemment, ses pieds glissant sur le sol meuble du tunnel. Ses yeux cherchaient désespérément un passage, une échappée vers l'amont.

Mais soudain, le sol lui-même sembla se réveiller.

Avec un craquement monstrueux, des racines hérissées de crochets jaillirent de la terre et s'enroulèrent autour de ses chevilles. Antoinette poussa un cri aigu, son visage figé par la peur. En une fraction de seconde, elle fut arrachée du sol et tirée brutalement en arrière. Son corps raclait la poussière tandis que les racines, implacables, la traînaient comme une proie vers l'obscurité.

— Lâchez-moi ! Hurla-t-elle en frappant frénétiquement.

Ses bras battaient l'air, mais la poigne végétale se resserrait. Alors, dans un élan désespéré, elle brandit sa lampe de poche. D'un coup sec, elle l'abattit sur les tentacules qui la retenaient.

Un craquement sourd résonna. La créature gronda, secouée par la douleur. Antoinette, les dents serrées, continua de frapper encore et encore. Ses coups résonnaient dans le tunnel comme un glas de survie.

Enfin, les racines lâchèrent prise, se rétractant dans un spasme convulsif. Libérée, haletante, Antoinette roula sur le côté et bondit sur ses jambes. Sans se retourner, elle s'élança dans un sprint effréné, son souffle haché martelant l'air. Ses pas résonnaient comme une mélodie fragile face au grondement lointain du monstre.

CHAPITRE 18 – Le dôme

Dans le dôme noyé de pénombre, Stan progressait vers le sommet de l'îlot calcaire. La lumière de sa lampe faisait danser des ombres inquiétantes sur les parois, mais son regard restait fixé vers le haut. Là, suspendue comme une dent de pierre, se trouvait la stalactite qu'il avait choisie comme point de départ.

Il inspira profondément.

— Quand il faut y aller... il faut y aller, souffla-t-il, sa voix tremblante trahissant sa peur.

Il coinça sa lampe dans sa bouche, le faisceau tremblotant projetant des éclats erratiques sur les parois. Puis il bondit. Ses doigts se crispèrent sur la surface rugueuse de la stalactite. Pendant un instant, il faillit lâcher prise, mais il raffermi son emprise, ses phalanges blanchissant sous l'effort.

— Grimpe, Stan... grimpe ! S'encouragea-t-il entre ses dents serrées.

Ses bras se tendaient à s'en rompre, son dos se couvrit de sueur glacée. Lentement, douloureusement, il gagna de la hauteur. Chaque geste lui coûtait une brûlure dans les muscles. Ses chaussures glissaient contre la roche humide, l'obligeant à compter uniquement sur la force de ses bras.

Arrivé à mi-hauteur, il s'autorisa un regard vers le vide. Mal lui en prit. L'îlot où il se trouvait quelques instants plus tôt paraissait minuscule, perdu au milieu de l'eau noire. Son ventre se serra, et un vertige cruel l'assaillit.

— Plus vite je rejoins, le passage... plus vite je pourrai sauver Antoinette... répéta-t-il pour se donner du courage.

Il bondit alors vers une stalactite voisine. Ses doigts glissèrent. Son cœur manqua un battement. Il se rattrapa de justesse, ses ongles raclant la roche dans un bruit strident. Son regard plongea malgré lui vers l'abîme. Une sueur glacée coula le long de son dos.

— Il s'en est fallu de peu...

Le souffle court, Stan serra les dents et reprit son ascension.

De stalactite en stalactite, il progressait, tel un funambule suspendu entre la vie et la mort. Ses muscles hurlaient, ses bras tremblaient, mais son esprit, galvanisé par l'amour de sa sœur, refusait d'abandonner.

Enfin, ses doigts saisirent le rebord d'un passage étroit. Il se hissa, ses bras tétanisés tirant de toutes leurs forces. Son torse franchit la limite puis ses jambes.

Allongé un instant dans l'étroit boyau, il éclata d'un rire nerveux, ses poumons brûlants.

— Les parents... seraient fiers de moi en ce moment...

CHAPITRE 19 – Le duel

Antoinette courait à perdre haleine, ses pas résonnant dans le tunnel comme une série de coups de marteau précipités. Son souffle court lui brûlait la gorge, ses jambes tremblaient, mais elle refusait de ralentir. Elle voulait échapper à ce cauchemar.

Puis, brusquement, tout s'arrêta.

Ses chevilles furent saisies par une force invisible. Des racines surgies du sol s'enroulèrent autour de ses pieds et se tendirent comme des chaînes de fer. La traction fut si violente qu'elle perdit l'équilibre et tomba lourdement en avant. Ses paumes râpèrent la terre rugueuse, et son cri se brisa contre les parois.

Un instant plus tard, la poigne des racines la projeta vers le haut. Son corps frêle heurta la voûte avec un bruit sourd. Sa lampe torche lui échappa des mains et roula dans l'obscurité. Puis elle retomba lourdement sur le sol, le souffle coupé.

Elle voulut se relever, mais déjà l'ombre du monstre emplissait le passage.

Grigne-Dints apparut, sa silhouette démesurée avançant avec une assurance terrifiante. Chaque pas résonnait comme une sentence. Ses tentacules fouettaient l'air, son feu intérieur rougeoyant s'intensifiait, éclairant la galerie d'une lueur sanglante.

Soudain, d'autres racines jaillirent et s'enroulèrent autour des chevilles d'Antoinette, l'immobilisant complètement. La créature ricana, grinçant des dents d'un bruit strident.
— Je vais t'oublier dans l'une de mes galeries sans fond, là où nul ne retrouvera jamais ton corps...

Antoinette, le visage couvert de poussière et de sueur, se força à lever la tête. Sa respiration était haletante, douloureuse. Elle rassembla ses dernières forces pour lancer, d'une voix brisée mais encore fière :

— Tu as de la chance... que je ne sois pas un garçon !

Le masque ardent du monstre s'embrasa. Grigne-Dints grinça plus fort, puis, dans un accès de rage, projeta violemment l'adolescente contre la voûte. Son corps heurta la roche avant de retomber lourdement au sol.

Un gémissement plaintif s'échappa de ses lèvres.

— J'ai... mal... S'il vous plaît...

Mais aucune pitié n'habitait la créature. Ses racines se déployèrent à nouveau, serpentant autour de lui comme une armée obéissante. Il s'approcha, et sa voix claqua comme un coup de fouet :

— Je sens, dès à présent, que tu n’es plus aussi arrogante ni téméraire. Ta fin est proche, sache-le !

Ses tentacules se saisirent d’elle sans effort, l’élevant dans les airs comme une poupée de chiffon. Puis, d’un geste sec, il la lança à travers le tunnel. Elle roula sur plusieurs mètres, son corps heurtant le sol à chaque rebond.

Gémissante, la tête lourde, elle ouvrit les yeux avec peine. Son regard, brouillé, se posa sur une ouverture latérale. Une petite galerie. Un appendice. Une chance.

Rampant, ses bras tremblants tirant son corps meurtri, elle se traîna jusqu’à l’entrée. Elle glissa à quatre pattes dans le boyau étroit, haletant, ses cheveux collés de sueur.

Alors, elle le vit.

Un cocon immense, suspendu au plafond comme une stalactite démesurée, luisait dans la pénombre. Sa surface visqueuse vibrait doucement, comme si elle abritait une respiration. À son extrémité, une goutte lumineuse tombait à intervalles réguliers, éclaboussant le sol.

Antoinette écarquilla les yeux.

— Mais... qu’est-ce que c’est ?

Elle tenta de contourner l’amas organique, mais soudain un tentacule surgit derrière elle et claqua contre le cocon. L’impact fit éclater la membrane dans un bruit écœurant.

De la poche déchirée, un corps en putréfaction s’échappa, et avec lui une pluie de créatures. Des dizaines de *loyales*, vers gluants, huileux, de la taille de serpents s’abattirent en masse sur l’adolescente. Leurs crochets griffèrent sa peau, leurs corps froids et visqueux s’enroulèrent autour de ses bras et de ses jambes.

— QUELLE HORREUR ! Hurla-t-elle, sa voix déchirant l’air.

Elle gigota, se débattit, ses mains frappant frénétiquement les monstres gluants. Sa respiration devint erratique, son visage se crispa sous l’angoisse. Enfin, dans un sursaut de rage, elle réussit à se libérer partiellement et rampa de toutes ses forces vers la sortie.

Dans un dernier élan, elle jaillit hors de l’appendice et retrouva le tunnel principal. Son corps tremblait, son souffle sifflait. Mais elle était encore vivante.

Derrière elle, la galerie résonnait encore des bruits humides des *loyales* enragées.

Grigne-Dints, immobile dans le couloir, s’était arrêté. Le masque ardent baigné de rouge se tourna lentement vers l’amont du tunnel. Ses tentacules claquèrent contre le sol dans une cadence sourde.

Puis le monstre grinça des dents, un son strident qui fit vibrer les parois, comme l’annonce d’une nouvelle fureur.

La voix caverneuse de Grigne-Dints résonna dans le boyau souterrain, chaque mot faisant vibrer les parois comme si la terre elle-même tremblait.

— Qui es-tu, misérable pubère, et comment as-tu osé pénétrer dans mon royaume ?

Ses tentacules fouettèrent l'air avec une violence telle que des éclats de terre s'éparpillèrent sur le sol. L'écho se répandit dans tout le tunnel comme une menace répétée à l'infini.

— Ne t'imaginer surtout pas rejoindre la demoiselle infortunée !

Un coup sec fit jaillir de la poussière lorsqu'il frappa la paroi.

— Prépare-toi aussi à mourir incessamment !

Son grincement de dents strident vrilla l'espace, un son métallique, insupportable, qui fit vibrer les tympanes d'Antoinette. Ses mains vinrent instinctivement couvrir ses oreilles, son cœur battant si vite qu'elle crut qu'il allait exploser.

CHAPITRE 20 – La fuite

Pendant ce temps, plus loin dans le tunnel principal, Stan progressait, la lampe torche tremblante dans sa main. Son visage, étonnamment apaisé, laissait croire qu'il avait trouvé un instant de répit. Ses pas résonnaient dans le silence oppressant.

Puis, soudain, le sol se fissura à ses pieds.

De la terre noire, luisante, s'éleva une forme grotesque. Un épouvantail. Mais pas un banal gardien de champs : une créature fusionnée à la roche et à la poussière, ses bras démesurés faits de branchages et de racines mortes, ses doigts crochus grinçant contre les parois. Sa tête, recouverte d'un large chapeau, se tordit pour révéler une bouche béante, sans lèvres, d'où s'échappait un hurlement guttural.

Stan s'arrêta net, bouche ouverte, paralysé par la peur.
— Non... pas encore lui...

L'épouvantail rugit, un cri animal, et s'élança. Ses pas lourds faisaient vibrer le sol, chaque mouvement envoyait valser de la poussière. Ses bras se balançaient comme des faux gigantesques prêts à faucher l'adolescent.

Stan retrouva un souffle, une étincelle de survie. Il pivota brusquement et s'élança vers l'amont du tunnel, ses cris se répercutant contre les parois :
— AU SECOURS !

Ses jambes martelaient le sol, sa gorge brûlait sous l'effort. La lampe torche projetait des faisceaux désordonnés qui illuminaient fugacement les parois humides.

Il bifurqua soudain vers une galerie étroite sur sa droite, espérant fuir. Mais l'endroit ressemblait plus à un piège qu'à une échappatoire. Des racines épaisses pendaient du plafond, formant une forêt de lianes mortes qu'il dut traverser en se débattant.

Un cri de désespoir lui échappa lorsqu'il sentit la poigne glaciale de la créature s'emparer de sa jambe. Les doigts difformes de l'épouvantail, rugueux comme des branches calcinées, le tirèrent brutalement vers l'arrière.

Stan, le visage déformé par l'effroi, agrippa frénétiquement les racines solides plantées dans la paroi.

L'épouvantail approcha son visage, ses orbites vides irradiant une flamme rougeâtre. Sa bouche disproportionnée s'ouvrit, laissant résonner un hurlement bestial qui secoua toute la galerie.

La terre trembla. Des pans de parois s'écroulèrent. Et soudain, le sol céda.

Stan poussa un dernier cri de terreur, son corps bascula dans le vide. Il disparut à travers l'ouverture béante, avalé par l'obscurité et le rugissement du néant.

*

Dans le tunnel principal, Grigne-Dints, les tentacules déployés, se rapprocha inexorablement d'Antoinette. Sa silhouette emplissait tout l'espace, une masse monstrueuse animée par une haine séculaire.

Ses dents grinçaient avec une telle intensité que les parois elles-mêmes semblaient en souffrir. Chaque vibration résonnait dans le ventre de la terre.

Enfin, il hurla, ses flammes intérieures embrasant son masque :
— Tu vas mourir !

Son cri roula comme une déferlante, écrasant Antoinette sous son poids sonore. Elle chancela, ses jambes menaçant de céder, mais son regard restait rivé au monstre, hypnotisée entre effroi et défi.

Grigne-Dints avançait avec l'assurance d'un roi dans son royaume quand, soudainement, ses tentacules se replièrent de manière involontaire. Un spasme brutal parcourut toute sa carcasse monstrueuse.

Son corps titanesque chancela. Il trébucha, s'effondra lourdement contre le sol, le masque rougeoyant frappant la poussière avec fracas.

Ses tentacules se tordirent, s'agitant comme des serpents blessés. Ses griffes labourèrent la terre dans un chaos furieux. La créature suffoquait, incapable de reprendre son souffle.

Ses hurlements résonnèrent dans le tunnel, déchirants, rageurs :
— Tu n'y arriveras pas, avorton ! Tu n'y arriveras jamais !

L'écho roula à travers les parois comme un tonnerre sinistre.

Antoinette, figée, tremblait de tout son être. Sa poitrine se soulevait de manière irrégulière. Son regard oscillait entre peur et fascination. Elle observait ce monstre invincible soudainement diminué, torturé par une force invisible. Était-ce Nicola qui, de l'intérieur, tentait encore de lutter ?

Son souffle devint court. Elle n'osait bouger, de peur de déclencher à nouveau la colère de l'entité.

CHAPITRE 21 – Les profondeurs

Dans un autre recoin des profondeurs, Stan reprenait difficilement ses esprits. Il était assis, le dos meurtri, ses mains écorchées. Le sol terreux et humide collait à sa peau.

Avec précipitation, il ramassa sa lampe de poche, la seule arme qui lui restait. Ses doigts tremblaient tandis qu’il dirigeait le faisceau en tous sens. Le halo de lumière révéla des parois mouvantes, des formes informes qui semblaient palpiter.

— Je... je suis où encore ?

Son souffle s’accéléra lorsqu’il vit jaillir du sol un bout de racine. D’abord mince et fragile, il se mit à croître, gonflant de manière anormale, comme s’il se gorgeait d’une énergie obscure.

— Mais... qu’est-ce que... ?

D’autres racines suivirent. Elles jaillirent, grandirent, se tordirent, se recouvrirent d’une écorce épaisse. Rapidement, leurs surfaces se hérissèrent de milliers d’épines brillantes, acérées comme des poignards.

Elles se rapprochèrent les unes des autres, dans un grincement sinistre. Peu à peu, elles prirent forme. Un visage. Un masque hideux, difforme, hérissé de crocs faits d’épines. Un rictus de haine pure.

Dans un hurlement muet, le visage de racines se projeta sur Stan.

L’adolescent, paralysé un instant, retrouva l’instinct de survie. Il brandit sa lampe torche et frappa de toutes ses forces le visage végétal. Chaque coup résonnait comme du bois qui se fend.

Les crocs d’épines claquèrent à quelques centimètres de son visage. L’air sentait la sève et la moisissure.

Dans un ultime effort, Stan réussit à écraser le plant contre la paroi. Le visage éclata en une pluie de fibres et d’échardes. Il recula, dégoûté, et essuya frénétiquement sa lampe contre son torse.

— Beurk !

Mais son répit fut de courte durée.

L’épouvantail.

Il surgit soudainement au-dessus de sa tête, silhouette imposante se découpant dans la pénombre. Ses bras immenses s’abattirent, et sa main difforme se referma brutalement sur les

cheveux de Stan. La douleur explosa dans son crâne alors qu'il était tiré vers le haut comme une poupée de chiffon.

Le visage du monstre se pencha. Ses traits, façonnés de racines et de terre, exprimaient une rage bestiale. Ses yeux, deux orbites enflammées, brûlaient d'une lueur infernale.

Stan, les pieds battant dans le vide, cria sa détermination dans un hurlement désespéré. Il frappa la main de la créature avec sa lampe torche, encore et encore.

Puis, soudain, un craquement.

La lampe éclata. La lumière mourut, mais de la terre sacrée enfouie en elle comme une poussière oubliée se dispersa dans l'air et retomba doucement sur le sol.

Un souffle parcourut la galerie, comme si le monde souterrain lui-même retenait son haleine.

Stan chuta, lourdement, sur ses fesses. Sa poitrine se soulevait dans des spasmes douloureux. — Mais... c'est quoi ce cauchemar ?

L'épouvantail hurla, un cri qui fit vibrer la terre entière. Dans un élan de fureur, il plongea intégralement dans le trou, se jetant sur l'adolescent. Ses griffes cherchaient à l'atteindre, son visage difforme à le mordre.

Stan lutta comme un possédé. Ses pieds frappaient, ses mains repoussaient à l'aveugle. Mais l'étreinte monstrueuse se referma. Une main énorme se serra autour de sa gorge.

La pression augmenta. Son souffle se bloqua. Sa vision se troubla. Il suffoquait.

Ses yeux écarquillés cherchaient désespérément une issue, une aide.

Et alors, à travers la paroi, une racine différente apparut.

Une dévouée.

Elle s'extirpait lentement de la terre, se rapprochant, luisant d'une énergie étrange.

Les yeux de Stan, noyés de larmes et de désespoir, fixèrent cette apparition. Était-ce un ennemi de plus... ou un sauveur inattendu ?

Stan suffoquait, la poigne monstrueuse de l'épouvantail lui broyant la gorge. Son souffle se brisait en saccades. Sa vision se brouillait. Ses doigts griffaient désespérément l'air.

Puis, dans un ultime réflexe de survie, il attrapa le visage hideux des dévouées, ce masque de racines aux crocs d'épines. Ses mains tremblaient, mais il trouva la force d'écraser cette chose contre la face difforme de son agresseur.

Un craquement ignoble résonna.

— Papa, maman... je vous aime ! Haleta-t-il dans un souffle d'adieu.

Le masque vivant mordit l'épouvantail. Un cri guttural, monstrueux, résonna à travers toute la galerie. L'épouvantail, fou de rage et de douleur, leva sa seconde main, son moignon fermé prêt à s'abattre sur le crâne de l'adolescent.

Stan ferma les yeux, persuadé que tout allait s'arrêter là.

CHAPITRE 22 – Sauvé

Mais, soudain, l'impossible se produisit.

Un tentacule colossal jaillit de l'ombre et intercepta le coup. La force fut telle que la galerie trembla, envoyant des pluies de poussière et de terre. Un autre tentacule s'enroula rapidement autour de la tête de l'être maudit.

Le monstre hurla, sa voix résonnant comme un écho d'outre-tombe.

Puis, d'un mouvement sec, la tête de l'épouvantail fut arrachée net.

La décapitation éclata dans un fracas de racines et d'éclats de terre. Un flot de poussière sacrée se déversa en pluie scintillant, tombant sur Stan, l'enveloppant d'un manteau éphémère.

Le corps du monstre convulsa, puis s'effondra dans une lente agonie, se décomposant en un amas de fibres et de terre qui se dispersa dans le néant.

— STAN ! STAN !

La voix d'Antoinette fendit l'obscurité.

Stan, encore étourdi, leva les yeux. Son visage, d'abord figé par la stupeur, se détendit. Un sourire nerveux, presque enfantin, s'étira sur ses lèvres.

Il grimpa maladroitement, s'aidant du cadavre en décomposition comme d'un escalier grotesque. Ses mains se cramponnèrent au rebord du trou, ses muscles criant de douleur.

— Je... je suis ici ! Haleta-t-il, la voix brisée mais forte.

Antoinette apparut aussitôt, son visage éclairé par l'émotion. Ses yeux brillaient, ses lèvres tremblaient. Elle se pencha, tendant ses deux bras vers lui.

— Si tu savais comme je suis heureuse de te retrouver !

Stan protesta dans un souffle, mais ses doigts se refermèrent avec force sur les mains de sa sœur. D'un effort commun, il fut hissé hors de l'abîme. Il roula sur le sol de la galerie adjacente, haletant, trempé de sueur et de poussière.

Antoinette n'attendit pas une seconde. Elle se jeta sur lui et le serra de toutes ses forces. Un instant, le monde souterrain sembla disparaître, ne laissant que cette étreinte fraternelle.

Stan, surpris, ferma les yeux et répondit à son élan. Mais rapidement, il s'écarta, reprenant son rôle d'aîné contrarié.

— Pourquoi n'es-tu pas restée dans la chambre ? Tu devais m'écouter !

Son reproche sonnait plus inquiet que colérique.

Il fouilla alors dans sa chemise, d'un geste lent, comme s'il révélait un trésor. Ses doigts en sortirent un petit corps de tissu : monsieur chaussette.

Les yeux d'Antoinette s'écarrillèrent. Sa respiration s'emballa. Elle prit le doudou entre ses mains tremblantes, comme si elle retrouvait une part d'elle-même qu'elle croyait perdue à jamais.

— Je te croyais perdu... Murmura-t-elle d'une voix brisée. Si tu savais comme tu m'as manqué...

Stan, le regard complice mais encore durci par l'épreuve, soutint les yeux de sa sœur.

— J'ai dû batailler ferme dans ce monde diabolique. Avec ses croquemitaines... ses plants carnivores... et ses vers dégueulasses...

Antoinette baissa les yeux, serrant monsieur chaussette contre elle. Ses lèvres s'étirèrent dans un demi-sourire.

— On en reparlera plus tard... si tu veux bien. Genre... tu as vraiment dû prendre sur toi.

Stan inspira profondément. Ses traits se radoucirent. Un sourire perplexe, mais sincère, se dessina sur son visage.

Il s'avança soudain d'un pas vers elle, et pour la première fois depuis longtemps, il n'avait plus l'air distant.

Stan n'avait pas quitté sa sœur des yeux depuis qu'il l'avait hissée hors de l'abîme. Ses doigts, encore tremblants de la lutte, frôlèrent la joue pâle d'Antoinette.

— Ton visage... regarde, tu es blessée.

Sa voix s'était faite douce malgré lui, presque suppliante. Mais Antoinette, crispée, repoussa vivement sa main. Son regard s'assombrit, et elle serra monsieur chaussette si fort que ses phalanges blanchirent.

— Rien d'important ! Lâcha-t-elle sèchement, comme si ce refus devait mettre fin à toute sollicitude.

Stan soupira et leva les mains en signe de reddition.

— Voilà... ça recommence. Ta satanée crise d'égo, toujours là pour me rappeler que tu refuses d'admettre quand tu souffres.

Il détourna un instant le regard et balaya la galerie du faisceau tremblant de sa lampe. Les parois suintaient, laissant glisser des filets de ce liquide visqueux et lumineux. Leurs ombres dansaient contre la terre comme des fantômes moqueurs.

— Écoute, reprit-il d'une voix ferme, il faut trouver un moyen de sortir de ce monde de fous. Avant que ce... démon... ne revienne.

Mais Antoinette secoua la tête avec une force presque colérique. Son visage se crispa en une grimace d'opposition.

— Impossible !

Puis, aussi soudainement que sa colère était montée, elle relâcha ses traits. Son regard se fit plus intense, presque fiévreux. Elle leva monsieur chaussette et le brandit devant Stan comme un étendard grotesque mais solennel.

— C'est un truc de malade... Viens, suis-moi.

Stan resta figé, déconcerté. Le tissu rose aux grands yeux ronds se dressait devant lui comme s'il avait pris une autorité nouvelle. Son cœur accéléra ; il ne savait plus si sa sœur délirait ou si elle avait réellement compris quelque chose que lui ignorait.

— Que... que se passe-t-il ? Demanda-t-il d'une voix étranglée.

Sans lui laisser le temps de résister, Antoinette attrapa sa main. Sa poigne était ferme, pressante, brûlante de détermination. Elle le tira d'un geste sec, comme pour lui arracher toute hésitation.

— Je t'en prie, Stan, fais-moi confiance !

Ses yeux brillaient, emplis d'un mélange d'angoisse et de certitude. L'instant avait quelque chose de solennel, comme si ce monde obscur exigeait enfin leur alliance complète.

Stan déglutit. Son instinct criait la prudence, mais la détresse et la fougue de sa sœur firent vaciller sa résistance. Il hocha faiblement la tête, résignée.

Derrière eux, au loin, une plainte sourde se fit entendre. Un grincement lancinant, régulier, qui vibrait dans les parois de la galerie celle de Grigne-Dints.

La créature, tapie dans l'ombre du tunnel principal, s'était recroquevillée sur elle-même. Son visage masqué était penché vers le sol, ses tentacules repliés dans une posture presque fœtale. Mais de sa gorge jaillissait un son continu, grinçant, comme un râle de dents frottées les unes contre les autres. Une menace contenue prête à se déchaîner de nouveau.

CHAPITRE 23 – La rencontre avec Nicola

Stan et Antoinette avancèrent à travers la galerie étroite, leurs pas résonnant sur le sol humide. L'air se chargeait d'une odeur lourde, presque suffocante.

Soudain, Stan tira brusquement sa sœur en arrière. Le faisceau de sa lampe vacilla, éclairant son visage tendu.

— Attends ! Dit-il d'une voix précipitée.

Il la força à lui faire face, son souffle haletant s'écrasant contre ses joues. La peur, l'inquiétude et la colère se mêlaient dans ses yeux clairs.

— Comment es-tu arrivée ici ? Demanda-t-il, sa voix vibrante de désespoir. Et... et où est ce monstre ?

Le silence de la galerie sembla se refermer sur eux. Les gouttes de liquide lumineux continuaient de tomber en cadence, comme un sablier cruel.

Antoinette baissa les yeux un instant, hésitant entre aveux et mutisme. Mais derrière elle, le grincement sourd de Grigne-Dints se fit plus proche.

Antoinette leva soudain la main, bloquant d'un geste sec le faisceau de la lampe. Son regard, calme mais habité d'une étrange intensité, se posa sur Stan. Elle prit délicatement la torche de ses doigts crispés, comme si ce simple objet portait le poids de leur vie. Puis, sans un mot, elle le tira en avant. Ensemble, ils sortirent de la galerie étroite et retrouvèrent le souffle oppressant du tunnel principal.

Antoinette, d'un geste sûr, éteignit la lampe. Le noir les enveloppa aussitôt, seulement brisé par les reflets blafards du liquide luminescent qui serpentait au sol. Elle resta un moment immobile, fixant l'aval du tunnel avec une sérénité qui glaça Stan.

— Il ne nous fera aucun mal, dit-elle d'une voix posée. D'ailleurs, c'est lui qui a détruit le croquemitaine, comme tu l'appelles.

Stan se tourna vivement, incrédule. Son visage se crispa dans l'ombre mouvante.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

Sans répondre, Antoinette leva son bras, celui qui portait encore monsieur chaussette. Elle fit pivoter le pantin grotesque vers Stan, comme s'il avait quelque chose d'essentiel à révéler. Sa voix devint grave, vibrante d'une conviction nouvelle.

— Genre... il a besoin de nous.

Stan sentit son souffle se bloquer dans sa gorge. Son regard se fixa, presque hypnotisé, sur les deux yeux blancs brodés de la chaussette.

— Mais... il est malfaisant, Antoinette ! Il t'a enlevée ! Il voulait t'ensevelir dans ses ténèbres !

Sa sœur pivota brusquement, ses yeux agrandis par l'éclat du liquide phosphorescent. Elle alluma de nouveau la torche et l'éleva sous son propre menton. Son visage se tordit alors en un masque inquiétant, mi-enfantin, mi-spectral.

— Nous devons l'aider !

Le faisceau cruel accentuait ses traits, creusait ses joues, faisait étinceler ses pupilles. Stan prit au dépourvu, eut un mouvement d'hésitation. Il arracha presque la lampe des mains de sa sœur, la plaça sous son menton et se donna, lui aussi l'apparence d'un spectre en colère.

— L'aider ? Répéta-t-il, sa voix cassée par la peur et l'incompréhension.

Antoinette, imperturbable, reprit la torche et répéta son geste. Le halo blafard soulignait l'étrangeté de ses paroles.

— Il est, à son insu... et aux yeux des citoyens de ce pays... une légende effrayante, condamnée à errer à travers le temps.

Stan secoua la tête, secoué par la gravité de ces mots. D'un geste nerveux, il reprit la lampe, l'orienta vers son propre visage et laissa exploser sa voix.

— QUOI ?

Son cri résonna dans la galerie, amplifié par les échos souterrains, comme si des centaines de voix se moquaient de lui.

Antoinette ne cilla pas. Elle reprit une dernière fois la lampe, braqua la lumière sous son menton. Sa voix tremblait, mais non de peur : d'un poids qu'elle semblait enfin assumer.

— Grave, répéta-t-elle. J'ai essayé de fuir, encore et encore. Mais son redoutable double... son interdit... à chaque fois m'a rattrapée. À chaque fois, il m'a rejetée à ses pieds.

Stan, le cœur battant, fit mine d'arracher la torche de ses mains. Son geste resta suspendu, comme si quelque chose le retenait. Ses yeux se posèrent sur la joue de sa sœur. Dans la pâle clarté, il distingua les griffures, les marques laissées par la créature. Sa gorge se serra.

— Je comprends mieux maintenant, murmura-t-il, briser. Ces marques... sur ton visage.

Un silence pesant s'abattit. Le tunnel semblait écouter, respirer avec eux. Et derrière, très loin, un grincement à peine perceptible vibra dans la terre, rappelant que Grigne-Dints n'était jamais loin.

Stan reprit soudain la lampe, la plaça sous son menton et, le visage illuminé de bas en haut, fixa sa sœur avec intensité.

— Tu dis... SON DOUBLE !

Le faisceau accentuait ses cernes, sculptait ses joues en creux, lui donnant l'air d'un spectre effaré.

Antoinette, imperturbable, reprit à son tour la torche et répéta le même geste. La lumière traça sur son visage des ombres théâtrales. Son ton resta calme, mais chaque mot vibrait d'une gravité nouvelle.

— Suis-moi. Je vais tout t'expliquer.

Stan expira bruyamment, comme si le poids de la vérité lui tombait déjà sur les épaules. Il hocha la tête, résigné, et serra le poing autour de monsieur chaussette que sa sœur lui avait presque imposé de tenir. Puis, ensemble, ils reprirent leur marche dans le tunnel, leurs pas rythmés par le ruissellement lumineux de la rigole au sol.

— C'est dingue... commença Antoinette d'une voix chargée... son histoire a commencé le 24 août 1572 ?

Antoinette poursuivit à travers une cadence posée, comme si elle récitait une litanie apprise dans les ténèbres.

Un peu plus loin, la rigole lumineuse éclairait leurs visages avec davantage de force, soulignant chaque expression.

— Oui ! Henri, son père, n'était pas seulement médecin... Il maniait aussi la sorcellerie, dit-elle en appuyant le mot, comme si le simple fait de le prononcer lui brûlait les lèvres.

Elle inspira longuement, ses yeux sombres fixés sur l'aval du tunnel.

— Et quand Angèle, son épouse, fut trahie et massacrée, Henri ne supporta pas la perte. Fou d'amour et de désespoir, il mit fin à ses jours. Mais pas avant d'avoir scellé dans la chair de son propre fils une malédiction liée à une bague noire.

Stan s'arrêta net. Ses yeux, grands ouverts, tremblaient dans la lumière mouvante.

— Alors... Nicola... il était fils unique. Et après la mort de ses parents... il est devenu prisonnier de ce monstre ?

Antoinette le regarda fixement, les sourcils froncés, sa voix légèrement cassée.

— Oui. Grigne-Dints est né de cette bague maudite. Elle a nourri de son pouvoir noir les rancunes d'Henri, et Nicola... il s'est retrouvé coincé, écrasé par la volonté vengeresse de son propre père.

Elle marqua un silence, son souffle plus court. Puis, avançant d'un pas, elle glissa sa main sur l'épaule de Stan pour le contraindre à regarder droit devant. Sa voix se changea étrangement.

— Et tu vois... ce n'est pas normal. Pas normal du tout.

Stan sentit la froideur dans ses mots. Antoinette s'arrêta brusquement et, de sa main ferme, bloqua sa progression.

— Que se passe-t-il ? Demanda-t-il, inquiet.

Antoinette leva monsieur chaussette, comme si le pantin avait soudain autorité sur eux deux, et dirigea son visage cousu vers l'aval du tunnel. Son regard se durcit.

— Genre... il va falloir courir. Très vite.

Le souffle de Stan se figea dans sa gorge.

À l'extrémité du tunnel, une silhouette massive apparut, sombre et titanesque. Grigne-Dints. De dos, son corps difforme emplissait déjà toute la galerie. Ses tentacules, d'abord agités comme des fouets, se déployèrent brusquement avec une violence inouïe.

Dans un craquement sinistre, ils s'enfoncèrent dans la paroi, se plantant de part et d'autre comme des pieux monstrueux. La terre trembla, la poussière retomba en pluie fine. Le passage était désormais obstrué, muré par sa propre force.

Puis, lentement, Grigne-Dints pivota sa tête masquée. Le feu rougeoyant de son regard éclata dans la pénombre comme deux flammes infernales. Dans un mouvement impossible, son crâne tourna à cent quatre-vingts degrés, se disloquant presque, jusqu'à croiser le regard pétrifié des adolescents.

Sa voix, caverneuse et stridente à la fois, résonna dans le tunnel comme un glas :
— Vous m'incommodez... au plus profond.

Le silence qui suivit vibra d'une menace plus glaçante encore que ses mots.

Stan et Antoinette restèrent figés, incapables d'avancer ni de reculer. Leurs yeux s'agitaient frénétiquement de gauche à droite, cherchant en vain une échappatoire. L'air du tunnel semblait s'être épaissi, saturé d'une odeur âcre de terre brûlée.

— C'est grave... murmura Antoinette, sa voix chevrotante résonnant dans l'écho souterrain. Aucune échappatoire en vue...

Stan avala sa salive, le front couvert de sueur froide. Son regard se planta dans celui de sa sœur, et sa mâchoire trembla.

— Tu m'avais juré... qu'il était inoffensif !

Une secousse parcourut le sol. Grigne-Dints, gigantesque et implacable, s'avavançait vers eux. À chaque pas, ses tentacules s'enfonçaient dans la paroi avec un craquement sec, arrachant des blocs de terre et faisant tomber des gerbes de poussière. Le feu rougeoyant de son masque illuminait les parois comme un brasier ambulante.

— Je vais vous exterminer... une fois pour toutes, vermines ! Rugit-il, sa voix tonnant dans la galerie.

Antoinette recula d'instinct, trébuchant presque. Ses lèvres tremblaient, et elle murmura d'un ton désespéré :

— Il flippe grave...

Stan, bouche entrouverte, peinait à articuler, son souffle court.

— Il... il y a toujours une solution, finit-il par dire, plus pour se convaincre lui-même que pour rassurer sa sœur. Enfin... je l'espère.

Comme si leurs doutes appelaient de nouveaux tourments, le sol vibra. Devant eux, à l'amont du tunnel, deux silhouettes surgirent de la terre noire. Les épouvantails. Leurs corps démesurés se redressèrent dans un craquement sinistre, leurs bras s'agitant comme des

branches maudites. D'un hurlement guttural, ils se mirent en mouvement, balançant leurs membres disproportionnés vers les adolescents.

— ILS SONT DEUX MAINTENANT ! Cria Stan, sa voix se brisant sous l'effroi.

Leur fuite avorta net. Des tentacules fusèrent dans le dos, s'enroulant autour de leurs chevilles comme des serpents de fer. En un instant, Stan et Antoinette furent tirés brutalement vers l'arrière, leurs ongles labourant vainement le sol. Leurs cris se mêlèrent dans l'air saturé de poussière.

— Votre fin funeste est proche ! Rugit Grigne-Dints, son feu flamboyant irradiant la paroi d'une lueur infernale.

Les corps frêles des adolescents furent projetés avec une violence inouïe contre la terre compactée. La paroi vibra, leur arrachant un gémissement. Antoinette, le souffle coupé, s'écrasa à plat ventre. Son visage se frotta contre le sol rugueux, laissant une trace de terre collée à sa joue. Dans un effort surhumain, elle se redressa à genoux, les yeux brûlants de larmes.

— NICOLA ! Hurla-t-elle dans un sanglot rageur, ses mains crispées sur la terre humide.

*

Plus haut, dans les profondeurs de la crypte du puits des tourments maléfiques, une lueur s'éveillait. Le puits immense, cerclé de rigoles qui convergeaient vers lui, était plein presque à ras bord d'une essence épaisse et lumineuse. Sa surface, d'ordinaire stagnante comme un miroir maudit, frissonna soudain. Des vagues concentriques se formèrent, projetant sur les murs une clarté éclatante, presque divine.

Les rigoles qui alimentaient l'excavation palpiterent à leur tour, comme si un cœur battait à travers la terre entière. L'essence vibrait, prête à réagir à une force invisible.

CHAPITRE 24 - L'union sacrée

Dans le tunnel, Stan et Antoinette, contusionnés, se relevèrent avec peine. Leurs membres tremblaient, leurs visages portaient les stigmates de l'affrontement, mais ils se rapprochèrent, titubants, se soutenant l'un l'autre.

Ils avancèrent de quelques pas seulement, haletants, vers l'amont du tunnel. Là, les deux épouvantails dressaient leurs silhouettes grotesques, barrages vivants de chair et de bois, balançant leurs bras interminables dans un vacarme monstrueux. Leurs hurlements gutturaux emplissaient la galerie comme une tempête.

Les adolescents s'arrêtèrent, le souffle court, et échangèrent un regard lourd de désespoir.

— Tout est fini... souffla Stan, ses yeux reflétant la lumière rougeoyante derrière eux.

Antoinette, le visage blême, serra monsieur chaussette contre elle.

— On est perdus...

Son ton était une plainte, mais dans ses yeux brillait encore une étincelle : celle d'une enfant qui, même face à l'inéluctable, refusait de plier.

Stan, le souffle court, avançait à reculons en entraînant Antoinette, ses mains crispées sur les épaules de sa sœur. Leurs regards paniqués furetaient dans le tunnel où la terre semblait soudainement respirer. Les parois se mirent à vibrer. D'innombrables dévouées éclatèrent de la paroi, surgissant comme des serpents de bois. Leur croissance était fulgurante : en quelques battements de cœur, elles s'étiraient, se gonflaient, s'entortillaient les unes aux autres. Des visages hideux se sculptèrent à leur surface, dentelée de crocs acérés dégoulinants de sève noire.

— J'aurais dû rester au lit ! Hurla Stan d'une voix étranglée, ses yeux exorbités fixant l'horreur qui s'approchait.

Les hideuses bouches végétales claquèrent rageusement, se jetant dans l'air comme pour mordre. Au même instant, les deux épouvantails en amont agitèrent leurs bras démesurés, prêts à s'abattre sur les adolescents comme des massues infernales. Le tunnel tout entier vibra de leur rugissement guttural.

Mais la fureur changea de camp. Des tentacules surgirent avec une vitesse foudroyante. Leurs griffes déployées, effilées comme des lames, s'abattirent sur les croquemitaines. D'un seul coup sec, les têtes des épouvantails furent décapitées dans un geyser de terre sacrée qui éclaboussa les parois. Les silhouettes monstrueuses s'effondrèrent lourdement, leurs troncs désarticulés raclant le sol dans un vacarme caverneux.

Les dévouées ne furent pas épargnées. Une pluie de racines hérissées s'abattit sur elles, lacérant, transperçant, réduisant leurs visages hideux en lambeaux. Les épines éclatèrent dans une gerbe de suc visqueux, et l'odeur fétide se mêla à la poussière. Le sol était jonché de fragments de terre sacrée qui fumaient comme des braises étouffées.

Dans le tumulte, une voix claire, impérieuse, résonna :
— Le temps presse ! Il faut absolument se rendre à la crypte !

Stan et Antoinette, encore à genoux, le regard hagard, se tournèrent d'un même mouvement vers la silhouette colossale.

— NICOLA ! Crièrent-ils en chœur.

Le feu intérieur du monstre n'était plus rougeoyant, mais d'un blanc intense, vacillant comme une flamme épuisée. Grigne-Dints/Nicola s'avança en titubant, appuyé lourdement sur ses tentacules qui s'enfonçaient dans le sol pour le soutenir.

— Il... il est très fort ! Gémit Nicola, sa voix résonnant comme un écho lointain. Je ne sais pas combien de temps... je vais encore pouvoir le contenir.

Les enfants bondirent à sa rencontre, leurs pas hésitants mais déterminés. Antoinette tendit instinctivement ses mains, comme pour apaiser la créature.

— J'aimerais comprendre ! Cria Stan, la voix brisée entre peur et exigence.

— C'est Nicola ! Insista Antoinette avec ferveur, ses yeux brillants d'une certitude désespérée. C'est vraiment lui !

Grigne-Dints/Nicola redressa lentement sa silhouette monstrueuse. Sa respiration saccadée se traduisait en grincements douloureux de dents. Deux de ses tentacules, griffes rentrées, se levèrent en direction de l'aval du tunnel comme pour montrer la voie.

Il tourna sa face blanchoyante vers Stan.

— Heureux... de faire enfin votre connaissance, cher Stan, dit Nicola d'un ton vacillant mais empreint de chaleur. Votre sœur m'a fait l'éloge de vos qualités... et de votre bravoure.

Stan fronça les sourcils, interloqué, et lança un regard chargé de doute vers Antoinette.
— Vraiment ?!

Grigne-Dints/Nicola chancela, sa masse monstrueuse se courbant sous un effort invisible. Ses tentacules grincèrent contre la paroi. Puis il reprit, sa voix grondant d'urgence :

— Le temps presse !

Stan fit un pas vers lui, son regard brûlant d'incompréhension et de défi.

— Pourquoi ?! S'écria-t-il, sa voix résonnant dans toute la galerie.

Grigne-Dints/Nicola baissa lentement ses tentacules, ses griffes repliées contre lui, et fixa longuement Stan de son regard brûlant. Sa voix vibra à travers le tunnel, grave et haletante :

— Il faut absolument se rendre à la crypte... Là-bas se trouve le puits des tourments maléfiques. Si je plonge dans sa vasque, je pourrai enfin me libérer de ce monstre... et peut-être retrouver une part de mon humanité.

Stan fronça les sourcils, ses traits se durcirent. Il leva un doigt tremblant vers lui, puis le tourna vers Antoinette et lui-même.

— Et nous ? Qu'est-ce qu'on gagne en échange ?

La créature s'avança de quelques pas, ses racines traînant lourdement contre le sol comme des chaînes. Sa voix s'adoucit légèrement :

— J'ai grand besoin de vous. Seul, je ne pourrai accomplir cet acte. Je suis trop faible face à mon redoutable égo, à cette autre moitié qui me dévore de l'intérieur. Mais vous... vous pouvez m'assister durant le voyage.

Il fit encore un pas puis un autre, chaque mot accentuant son effort.

— Une galerie émergente, creusée par les soins de Grigne-Dints, mène directement hors de la crypte. Elle rejoint la surface. Vous pourriez fuir par là et retrouver la lumière... Et du même coup, vous sauveriez ce pays de la malédiction qui l'accable depuis des siècles.

Stan, malgré la peur qui le tenaillait, esquissa un sourire nerveux. Il lança un coup d'œil vers Antoinette, qui l'observait avec intensité, puis reporta son attention sur le colosse monstrueux.

— Quel... quel gage avons-nous de ce que tu avances ? Quelle garantie que tu ne nous trahiras pas ?

Antoinette, excédée, lui asséna un coup de coude sec dans le ventre.

— Mais tais-toi donc, Stan ! Tu ne comprends pas ? C'est peut-être notre seule chance ! Il faut lui faire confiance, sinon jamais nous ne pourrions rentrer chez nous.

Stan se plia en deux sous la douleur, ses lèvres tordues dans une grimace. Il jeta un regard sombre à sa sœur, mais ne protesta plus.

Grigne-Dints/Nicola pencha lentement la tête vers eux, ses tentacules vibrant faiblement comme sous l'effet d'une douleur sourde.

— Si vous voulez vous libérer de ce royaume maudit, alors nous devons unir nos forces. Le danger ne faiblit pas. Chaque pas que nous faisons réveille ces lieux ensorcelés.

Le trio reprit sa marche. Le monstre avançait avec peine, ses racines traînant derrière lui en un bruit visqueux et traînant. Les adolescents accéléraient pour se maintenir à sa hauteur, haletants.

Stan, les sourcils froncés, se rapprocha du colosse et l'interpella d'une voix où perçait à la fois la curiosité et la crainte :

— Alors... peux-tu m'expliquer ? Ces choses que nous avons vu... ces gros vers huileux, hideux, armés de crochets. Ces plantes carnivores qui nous ont traqués sans relâche. Et surtout... ces croquemitaines aux bras démesurés. Qu'étaient-ils ?

Grigne-Dints/Nicola continua d'avancer, mais tourna lentement sa face blanchoyante vers l'adolescent.

— Les vers que tu décris sont les Loyaux, mes plus anciennes créatures. Quant aux plantes, ce sont les Dévouées. Elles forment l'essence même de Grigne-Dints... ses gardiennes, ses sentinelles. Elles veillent sur ce royaume et protègent son pouvoir. (Il expira bruyamment, son feu intérieur vacillant.) Heureusement pour nous que je parviens encore, un peu, à contenir ce monstre. Sinon, elles vous auraient déjà déchiquetés sans pitié.

Stan déglutit difficilement, la gorge nouée. Ses lèvres tremblèrent quand il murmura :

— Alors j'ai eu chaud... beaucoup trop chaud.

Il serra les poings et leva brièvement les yeux vers la voûte obscure, comme s'il remerciait en silence une force invisible de l'avoir épargné.

Antoinette, les yeux fixés sur Monsieur Chaussette, vit la chaussette s'agiter nerveusement, comme secouée par une urgence soudaine. Sa bouche se tordit de façon grotesque tandis qu'elle émettait sa voix ventriloquée, aiguë et pressante :

— Je percute maintenant ! Tant que Nicola garde la maîtrise, aucun des sbires de Grigne-Dints ne peut nous approcher.

À ces mots, Grigne-Dints/Nicola redressa brusquement sa silhouette colossale et accéléra l'allure. Ses tentacules claquaient contre le sol, traçant des sillons dans la terre meuble. Les adolescents, pris de court, se hâtèrent de le rejoindre, haletants, le cœur battant. Le monstre tourna son masque blanchoyant vers Stan, et sa voix vibra, profonde et solennelle :

— Les croquemitaines... ou plutôt les Épouvantails, comme ils se désignent eux-mêmes, ne sont pas de simples créatures. Ce sont des chasseurs d'interdits. Ils furent façonnés à partir de la terre sacrée, celle qui recouvrit mon corps lors de ma naissance dans ce royaume. Leur existence est liée à ma propre damnation.

Il pivota ensuite vers Antoinette, ses yeux blanchoyants brillant d'une intensité presque humaine :

— Quant aux vers huileux et hideux... ce sont les Loyaux. Les plus fervents, les plus cruels serviteurs de Grigne-Dints. Leur loyauté n'a pas de faille.

Il étendit lentement une de ses tentacules, dont l'extrémité se posa près d'une rigole creusée dans le sol. Le liquide lumineux qui y ruisselait scintillait d'une clarté malsaine, presque hypnotique. Sa voix se fit grave, chargée de douleur :

— Les Loyaux ont pour mission d'entretenir ce royaume infernal. Ils construisent sans relâche, étendent les galeries, et surtout... ils extraient l'essence même de sa puissance.

Stan et Antoinette, bouche bée, échangèrent un regard horrifié avant de crier d'une même voix :

— QUOI ?!

Grigne-Dints/Nicola s'immobilisa soudain, son feu intérieur vacillant un instant. Puis, dans un mouvement d'une rapidité effrayante, il déploya deux tentacules qui vinrent se coller brutalement contre les fronts des deux enfants. Ils se figèrent sur place, leurs yeux grands ouverts, incapables de bouger. Une chaleur brûlante envahit leurs crânes tandis que la voix de Nicola résonnait dans leurs esprits :

— Voyez... Voyez comment le monstre organise ses méfaits, aidés de ses suppôts. Vous devez comprendre ce que je combats depuis des siècles.

CHAPITRE 25 – Les grincements du passé

Flashback

Un champ de bataille, éventré par les obus, hurlant sous les flammes. La Première Guerre mondiale. La boue colle aux bottes, le ciel est obscurci par la fumée. Six soldats prussiens avancent d'un pas brutal, les visages tordus par la haine. Leurs fusils crépitent, fauchant des civils qui tentent de fuir en hurlant. Des mères serrent leurs enfants contre elles, des vieillards trébuchent dans la terre gorgée de sang.

Soudain, le sol tremble. Une fissure béante se forme, crachant poussière et pierres. Dans un grondement, Grigne-Dints surgit des entrailles de la terre, monstrueux, immense, incandescent. Les soldats, d'abord médusés, se ressaisissent et ouvrent le feu. Les balles ricochent sur son armure végétale, sans effet.

Grigne-Dints, implacable, déploient ses tentacules. En un éclair, les griffes s'abattent. Les armes sont arrachées, les corps projetés à terre comme de simples pantins. Les soldats crient, se débattent, mais sont rapidement neutralisés, ligotés, paralysés. Leurs yeux s'emplissent de terreur.

Puis, l'horreur ultime commence. La terre se dérobe sous eux. Lentement, inexorablement, leurs corps sont aspirés vers les profondeurs. Leurs cris s'étouffent à mesure qu'ils disparaissent.

Dans les entrailles du monde souterrain, les Loyaux s'agitent avec frénésie. Ils s'emparent des condamnés et tissent autour d'eux des cocons épais, fibreux, leur corps prisonnier enfermé dans une gangue de matière vivante. Ces cocons se fixent comme des stalactites dans des appendices sombres, alignés en sinistres rangées.

Puis les vers, luisants, huileux, armés de crochets, entrent en action. L'un après l'autre, ils s'introduisent dans la chair des prisonniers à travers la gangue translucide. Les soldats convulsent, leurs corps secoués de spasmes, mais ne peuvent hurler. Le liquide visqueux et lumineux commence à suinter, goutte après goutte, depuis la pointe de chaque cocon. Il ruisselle en un mince filet vers une rigole, rejoint d'autres filets, et nourrit la rivière souterraine.

L'essence de vie, arrachée, transformée, volée.

Fin du flashback

Stan et Antoinette haletaient, figés, les yeux écarquillés. Leurs visages étaient baignés de sueur. Les tentacules se rétractèrent lentement de leurs fronts. Le silence, lourd, oppressant, retomba autour d’eux.

Les tentacules collés sur le front des deux adolescents se décollèrent brusquement dans un bruit humide, comme des ventouses arrachées à la chair. Elles se replièrent en un mouvement sec, regagnant le corps du monstre. Stan et Antoinette clignèrent des yeux, encore tremblants, leurs visages baignés de sueur glacés.

Antoinette, les bras levés, mains ouvertes en signe de refus, secoua la tête avec véhémence.

— Genre !... Comme les trois braconniers, murmura-t-elle, sa voix étranglée.

Grigne-Dints/Nicola acquiesça lentement, son masque tourné vers elle.

— Oui, dit-il d’une voix résonnante. Comme eux. Leurs âmes perverses, souillées par le mal, seront transformées... réduites en ce liquide maudit et lumineux.

Il tourna son visage blanchoyant vers la rigole qui serpentait à leurs pieds. Le fluide luisant ruisselait, hypnotique, comme une rivière de lumière volée.

— Cette essence rejoint ensuite le puits des tourments maléfiques, ajouta-t-il, sa voix grondant d’un écho douloureux.

Stan blêmit. Ses lèvres tremblèrent. Il mordit nerveusement sa lèvre inférieure, puis souffla d’une voix presque muette :

— Ils... ils sont donc toujours... vivants ?

Le monstre pivota vers lui, ses tentacules frémissant comme irrités.

— Grigne-Dints a besoin de sujets vivants, répondit-il d’un ton sec. Vivants, afin de mieux se nourrir de leur essence et d’asservir leurs âmes.

Antoinette s’avança d’un pas, serrant Monsieur Chaussette contre elle comme un talisman dérisoire. Elle leva le bras, brandissant la chaussette vers le colosse.

— Quelle fin funeste ! Lança-t-elle, la gorge nouée.

Stan, bouche bée, leva soudain la tête. Ses yeux reflétaient une incompréhension désespérée.

— Et le temps... effacera leurs dépouilles, n’est-ce pas ? Il ne restera rien d’eux !

Il se tourna vers sa sœur, ses traits marqués par une stupeur accablante.

— Triste fin en effet... souffla-t-il.

Antoinette baissa lentement les bras, ses doigts tremblant le long de son corps. Elle inspira profondément, comme pour chasser l’horreur, mais sa voix resta tremblante :

— Mais... mais à quoi peut bien servir tout ce liquide lumineux ?

Grigne-Dints/Nicola, silencieux un instant, fit mine de se détourner. Ses racines grincèrent en frottant contre la paroi, puis il pivota à nouveau, son masque braqué sur l'adolescente. Ses yeux flamboyants se plantèrent dans les siens.

— À lever son armée de damnés.

Stan recula d'un pas, les mains crispées. Son souffle se coupa net.

— Une... une armée de damnés ?! S'écria-t-il, la voix montant dans les aigus. Mais... mais pour quoi faire ?!

Grigne-Dints/Nicola redressa lentement sa masse, sa voix vibrante emplissant tout le tunnel.

— Pour anéantir ce pays... balayé toute trace d'humanité corrompue, toute âme envahie par la perversion et le malin.

Le silence retomba, pesant, seulement troublé par le ruissellement sinistre du liquide lumineux.

Antoinette fronça les sourcils, ses traits se durcirent. Puis, dans un geste presque théâtral, elle redressa fièrement la tête. Ses yeux sombres brillaient d'une lueur de défi.

Antoinette, le souffle court, se figea en plein milieu du tunnel. Elle leva brusquement Monsieur Chaussette, l'agitant comme une barrière dérisoire. Grigne-Dints/Nicola, surpris par son geste, s'immobilisa. Stan, lui, s'arrêta net, le regard incrédule posé sur sa petite sœur.

— Que... que se passe-t-il ? Demanda-t-il d'une voix étranglée.

Antoinette planta ses yeux sombres dans ceux, blanchoyants, du colosse. Elle s'avança, le menton haut, et brandit le pantin rose comme une arme symbolique.

— J'aimerais savoir, dit-elle d'une voix ferme, presque solennelle. Angèle, votre mère... savait-elle ce qui l'attendait, ce maudit jour du 24 août 1572 ?

Le silence s'épaissit dans le tunnel. Les murs de terre suintaient, le liquide visqueux continuait de ruisseler, et pourtant tout semblait suspendu à cette question.

Antoinette laissa soudain tomber Monsieur Chaussette. Le pantin s'écrasa mollement au sol, son regard de bouton pointé vers la voûte. Ses poings se crispèrent.

— Maman et papa, eux... ne savaient pas non plus, lança-t-elle d'une voix tremblante qui monta peu à peu dans les aigus. Ils n'imaginaient pas que la mort les guettait, ce jour où ils ont simplement fait leurs courses, comme tout le monde ! Quand ces voleurs ont perdu le contrôle et tiré... partout... sans même regarder !

Sa voix se brisa. Les larmes emplirent ses yeux, mais elle serra les dents, refusant de céder totalement.

Grigne-Dints/Nicola s’avança alors, son pas lourd résonnant comme un glas. Lentement, presque avec une infinie délicatesse, il déploya un tentacule. Celle-ci se posa sur l’épaule gauche de l’adolescente, dans un contact qui surprit par sa douceur. Puis une deuxième racine effleura son autre épaule.

— Miséricorde... souffla-t-il. Rien, ni personne, n’aurait pu prévenir Angèle de sa fin tragique. Elle a été trahie, victime d’un acte odieux, sans défense. Tout comme vos parents, arrachés à la vie par une violence aveugle.

Le feu blanchoyant de son masque s’adoucit, palpitant comme une flamme fragile.

— Je suis très affecté, croyez-le. Votre douleur est la mienne. Soyez assurés de mes sentiments les plus charitables.

Il inclina légèrement la tête, comme dans un geste de respect ou de deuil.

Antoinette le regarda longuement, ses poings toujours serrés mais ses épaules frémissantes. Elle inspira profondément, et pour la première fois son visage cessa de refléter la défiance. Derrière la créature, elle entrevoyait enfin l’âme d’un fils, meurtri autant qu’elle par la perte d’une mère.

Stan, le visage marqué par la tristesse, s’approcha doucement de sa sœur. Ses yeux clairs brillaient sous la faible lueur du liquide luminescent qui serpentait le long du tunnel.

— Ils nous manquent tellement... Souffla-t-il, presque à voix basse.

Antoinette se redressa d’un geste brusque, comme mue par une détermination nouvelle. Son regard sombre se fixa sur le monstre.

— Alors raconte-moi ! Dit-elle d’une voix vibrante.

D’un mouvement ferme, elle saisit les deux tentacules les plus proches et les serra entre ses mains frêles mais obstinées. Sa poigne se voulait ferme, comme pour lui arracher la vérité.

— J’ai besoin de savoir. Pas demain. Pas plus tard. Maintenant !

Grigne-Dints/Nicola baissa lentement la tête. Ses épaules monstrueuses s’affaissèrent, ses racines frémirent, et il s’accroupit sur lui-même, semblant s’écraser sous le poids des souvenirs. Ses yeux flamboyants perdirent de leur éclat pour redevenir ce feu pâle et blanchoyant, fragile comme la mémoire.

Il leva son masque vers eux, et sa voix, grave mais alourdie de douleur, résonna dans le tunnel.

— Ainsi... à l’aube de cette journée maudite, moi, Nicola Berteaux, âgé de sept années à peine, fus arraché à l’innocence.

Le souffle d’Antoinette se coupa. Stan, lui, fronça les sourcils, partagé entre peur et fascination.

— Mon père, Henri Berteaux, médecin respecté à Tournai, fut appelé en urgence, continua Nicola. Une jeune sage-femme l'avait supplié de venir. Une femme de son village se tordait de douleur de l'enfant qu'elle portait.

Sa voix se brisa une fraction de seconde.

— Je le vois encore... mon père, se hâtant sous l'aube, la besace pleine d'onguents, d'herbes et de fioles. Ma mère Angèle me serra contre elle, inquiète, mais sans montrer sa peur. Elle savait... oh oui, elle savait que ces jours étaient pleins de pièges. Les voisins parlaient bas, l'odeur de la haine et de la jalousie flottait dans l'air.

Il ferma brièvement les yeux.

— Pourtant, il partit. Car c'était son devoir. Car il croyait que soigner, c'était défier la mort elle-même.

Le silence pesa lourd. Le bruit des gouttes lumineuses ruisselant le long des parois paraissait être la seule musique.

Antoinette, bouleversée, resserra son étreinte sur les tentacules du monstre. Ses yeux brillèrent, non plus de défi, mais d'une étrange compassion.

— Ton père... murmura-t-elle. Il ressemblait à Papa. Toujours prêt à aider, même quand ça ne l'arrangeait pas.

Stan hocha la tête en silence, son cœur battant la chamade.

Grigne-Dints/Nicola, lui resta immobile un instant, comme figé dans la douleur, avant de reprendre son récit.

CHAPITRE 26 : Les secrets révélés

Flashback

L'an de grâce 1572.

Dans l'appartement d'Henri Berteaux, à l'entrée du rez-de-chaussée, tout semblait figé dans une inquiétude sourde. Henri, la trentaine, homme robuste et bien en chair, se tenait devant la lourde porte de bois. Son visage, marqué par les veilles et les urgences médicales, portait ce soir-là une expression alarmée.

Il posa son tricorne sur sa tête d'un geste vif. Sa main gauche, calleuse, se posa sur la clenche, révélant à la lueur tremblotante de la chandelle une bague massive : un sertissage d'or garni d'un gros caillou noir, brut et mystérieusement sculpté. La pierre semblait absorber la lumière plus qu'elle ne la reflétait.

Un froissement de pas retenti dans l'escalier. Nicola apparut, silhouette frêle, juchée tout en haut. Ses grands yeux clairs brillaient dans l'ombre, encadrés de boucles châtain qui retombaient sur son front. Le garçonnet, malgré sa pâleur, se tenait fièrement, arc-bouté contre la rampe, le regard fixé sur la porte.

Henri détourna la tête et, malgré la tension, un sourire éclatant éclaira son visage.

— Je ne serai pas long, cher Nicola. Prenez grand soin de votre mère en mon absence. Je reviens bien vite, soyez-en sûr.

Il ne laissa pas à son fils le temps de répondre. Déjà, il ouvrait la porte d'un geste sec et disparaissait, laissant le battant claquer derrière lui comme un avertissement.

Nicola resta immobile quelques secondes, troublé par le vide soudain. Puis, lentement, il s'approcha de la grande fenêtre. Le garçon sifflotait, un air maladroit pour se donner du courage. Au-dehors, la rue grouillait d'activité : les cris des colporteurs, le claquement incessant des sabots des chevaux, le grincement des essieux de charrettes. Une agitation presque normale, mais trop dense, trop nerveuse, comme si la ville entière retenait son souffle.

— Ne soyez pas impatient, vos jambes risqueraient de palpiter, dit une voix douce derrière lui.

Il se retourna aussitôt.

Angèle, la vingtaine, était assise dans une chaise sculptée, un lourd livre ouvert entre ses mains. Sa longue robe de laine fine épousait sa silhouette fragile. Ses cheveux châtons, bouclés et soyeux, tombaient sur ses épaules délicates, illuminant son visage angélique, d'une pâleur où vibrait cependant une force tranquille.

Nicola accourut vers elle avec un large sourire et se glissa sur la chaise voisine, se serrant contre elle. Ses yeux d'enfant étincelaient d'impatience.

— Voulez-vous que je vous conte une histoire enchantée ? Demanda-t-elle en levant les yeux de son livre.

Il hocha vigoureusement la tête. Alors, Angèle tourna lentement la première page, ses doigts effleurant le parchemin comme s'il s'agissait d'un trésor.

— Il était une fois, dit-elle d'une voix chantante, dans les entrailles malfaisantes des bas-fonds d'un très vieux château...

Le récit emplit la pièce de chaleur. Pour un temps, Nicola oublia la lourdeur de l'air extérieur.

*

En fin de journée, la salle à manger baignait dans la lumière vacillante d'un majestueux candélabre. Le repas, simple mais copieux, avait rassasié l'enfant. Nicola reposa ses couverts avec soin, puis s'essuya les lèvres avec une gravité qui amusait sa mère. Ils échangèrent un sourire complice, tendre et léger.

Mais soudain, un vacarme monta de la rue. Des cris. Des hurlements. Angèle et Nicola se levèrent d'un bond, l'inquiétude tordant leurs visages. Ensemble, ils s'approchèrent de la grande fenêtre.

En contrebas, la rue n'était plus la même. Parmi la foule en désordre surgissaient des hommes en armes. Le bruit sec et métallique des cuirasses, les pas lourds sur les pavés, les torches qui s'agitaient comme des flammes de colère. Des soldats, partout.

Le regard d'Angèle se durcit. Elle posa une main protectrice sur l'épaule de son fils.

— Mon Dieu... murmura-t-elle.

Surprise, Angèle entrouvrit les lèvres et osa un dernier regard par la fenêtre. Son cœur se glaça. La rue n'était plus qu'un tourbillon de flammes et de ferrailles. Des soldats hurlaient des ordres, des voisins étaient traînés de force hors de leurs foyers. Doucement, d'un geste presque désespéré, elle ramena Nicola contre elle, le serrant avec une ardeur protectrice, comme pour le cacher du monde. L'enfant, blême, enfouit son visage dans le corsage de sa mère, respirant son parfum rassurant malgré le chaos qui montait du dehors.

*

Dehors, devant l'immeuble d'Henri, un officier apparut. Petit de stature, mais large d'épaules, son visage buriné et mal rasé respirait la rudesse. Entre ses mains, il tenait une longue liste,

roulée puis déployée avec lenteur. Ses yeux d'acier parcouraient les noms, une par une, avant de relever la tête et d'ordonner sèchement :

— À l'intérieur ! Fouillez tout ! Pas un rat ne doit échapper.

Sa voix claqua comme un fouet dans l'air. Aussitôt, des soldats armés de piques et de torches se ruèrent dans les maisons. D'autres empilaient du bois à la hâte pour dresser des bûchers qui crépitaient déjà. L'odeur âcre de la résine et du goudron emplissait les narines, mêlées à celle plus sinistre de la peur humaine.

L'officier, tel un rapace, s'avança lentement au milieu de la rue, ses bottes claquant sur les pavés ensanglantés. Tout à coup, son regard s'arrêta net. Ses yeux surnois se braquèrent sur l'immeuble d'Henri. Un sourire mauvais, presque gourmand, étira ses lèvres.

*

Dans la salle à manger, Angèle et Nicola reculèrent vivement de la fenêtre, comme si la seule intensité de ce regard avait traversé les murs. Nicola, la voix tremblante, leva les yeux vers sa mère.

— Que... que se passe-t-il, mère ?

Angèle serra encore plus fort son fils contre elle. Son visage pâli par l'angoisse se tourna vers le vestibule, comme si elle attendait déjà le pire.

La porte d'entrée vola soudain en éclats. L'officier apparut dans l'embrasement, silhouette noire auréolée par la lumière rougeâtre des flammes extérieures. Debout, les poings campés sur les hanches, il imposait une présence glaciale. Un vacarme infernal, fait de cris, de bruits de bottes et de ferrailles, envahit l'appartement, brisant à jamais la quiétude de ce foyer.

L'officier avançait, ses pas lourds résonnant sur les dalles. La pointe de son épée traînait au sol, grinçant dans un crissement insupportable qui hérissait la peau. Chaque pas était une menace.

Il s'arrêta enfin, à hauteur du grand candélabre dont les flammes tremblantes illuminaient la pièce. Ses yeux brillaient d'une lueur malsaine. Un ricanement s'échappa de sa gorge, sec et cruel, ponctué d'un hochement de tête moqueur.

Son visage, désormais éclairé en plein, révélait un regard habité d'une terreur étrange, mais une terreur tournée contre autrui, celle d'un homme qui trouvait dans la haine sa seule raison d'agir.

Dans son dos surgirent quatre soldats, armés de lances et de hallebardes. Ils se rangèrent en silence derrière leur supérieur, comme des chiens de guerre attendant l'ordre de mordre.

L'officier leva sa main, d'un geste dédaigneux et glacial. Ses doigts désignèrent Angèle et Nicola, blotti l'un contre l'autre au centre de la pièce.

— Saisissez-les.

*

Dehors, la rue vibrait d'un tumulte apocalyptique. Des femmes hurlaient, des hommes étaient frappés à coups de crosse, des enfants tiraillés par les cheveux. Dans cette confusion monstrueuse, quatre soldats encadrèrent Angèle et Nicola. Ils les entraînaient vers l'extérieur, bousculant tout sur leur passage, poussant violemment les pauvres citoyens qui couraient et criaient sous le feu des torches.

Les soldats entraînaient leurs prisonniers à travers la rue en furie. Partout, le feu dévorait les fagots empilés ; les flammes montaient haut, noircissant les façades, jetant sur la pierre des ombres déformées. Les hurlements des suppliciés se mêlaient aux prières chuchotées, aux cris des enfants arrachés à leurs mères. L'air empestait le bois brûlé, la sueur et le sang.

Face aux bûchers déjà dressés, Angèle serra Nicola plus fort encore, ses bras tremblants l'entourant comme une dernière barrière dérisoire. Son visage, pourtant baigné de larmes, se fit doux. Elle se pencha vers lui, ses lèvres tout près de son oreille.

— Soyez sans crainte, murmura-t-elle d'une voix fragile mais ferme. Henri, votre père arrivera incessamment...

Nicola, les yeux humides et agrandis par la peur, leva son regard vers elle.

— Mais... où allons-nous, mère ?

Angèle ne répondit pas. Elle le serra simplement contre elle, désespérée. D'un geste protecteur, elle posa sa main sur son crâne et couvrit ses yeux de sa paume. Le garçon sentit la chaleur maternelle et s'y accrocha, son petit cœur battant à rompre.

Mais l'étreinte fut brutalement rompue. Deux soldats, sans ménagement, les séparèrent d'un geste sec. Nicola cria, tendant les bras vers sa mère, mais déjà deux autres hommes le tenaient fermement, le tirant en arrière.

— Que... que faites-vous !? S'écria Angèle d'une voix brisée.

Ses protestations furent étouffées par un bâillon qu'on lui plaqua sur la bouche avec une violence crue. Ses yeux agrandis d'horreur ne cessaient de chercher Nicola, qui se débattait à quelques pas de là.

Angèle, hurlant derrière son bâillon, fut traînée jusqu'à un bûcher incandescent. Ses mains furent attachées dans le dos à l'aide de cordes rêches qui lui entaillèrent la peau. Le feu crépitait déjà devant elle, sa chaleur suffocante lui brûlant le visage. Son regard paniqué fouillait désespérément la foule, cherchant un miracle, une silhouette familière, une échappée possible.

Pendant ce temps, Nicola était conduit à part. Deux soldats l'emmenèrent à un militaire d'une carrure imposante, le visage dissimulé sous l'ombre d'un large casque. L'homme ne montra ni colère, ni pitié : seulement l'impassible froideur d'un bourreau obéissant à des ordres.

— MÈRE ! Hurla Nicola de toutes ses forces.

Le cri se perdit dans le tumulte. Le militaire, sans un mot, attrapa l'enfant par les épaules. Il plaqua un bâillon sur sa bouche, puis tira violemment une cagoule grossière qu'il enfonça sur

sa tête. Nicola, étouffé par l'étoffe rêche, sentit ses bras tirés derrière lui et ligotés fermement. Sa résistance s'éteignit, son corps se figea, brisé par la brutalité et la peur.

D'un geste sec, l'homme le souleva et le jeta à l'arrière d'une charrette. Nicola roula sur les planches dures, les mains liées, incapable de se relever.

Le militaire rejoignit l'avant, saisit les rênes et, d'un claquement violent, lança l'attelage. Le cheval hennit et bondit. Les roues de bois crissèrent sur les pavés, puis sur la terre battue, emportant la charrette hors de la ville.

À travers la toile de la cagoule, Nicola perçut encore les cris étouffés, les flammes qui rugissaient, et quelque part la voix déchirée de sa mère qui l'appelait malgré le bâillon.

Son dernier souvenir de cette nuit maudite fut le roulis incessant de la charrette qui l'éloignait de tout ce qu'il avait jamais aimé.

Fin du flashback

En aval du tunnel, Antoinette, la bouche entrouverte, chancela de deux pas avant de s'immobiliser, le regard fixé sur Grigne-Dints/Nicola.

— C'est... horrible ! Souffla-t-elle, la voix tremblante.

Stan, accablé, plia lentement les genoux. Il s'agenouilla lourdement sur le sol froid, ses épaules affaissées.

— C'est... c'est cruel, balbutia-t-il, les yeux voilés de larmes.

Grigne-Dints/Nicola, redressant sa haute silhouette tentaculaire, fit vibrer l'air de son autorité.

— Le temps presse ! Il faut rejoindre le puits au plus vite.

Mais Stan, fronçant les sourcils, leva son visage vers la créature.

— Berteaux ! Murmura-t-il. Cela veut dire que...

Le monstre s'arrêta net. Ses tentacules claquèrent contre la paroi, soulevant un écho sinistre. D'un mouvement brusque, il pivota vers l'adolescent.

— Effectivement ! Nous sommes indéniablement de la même parenté, tonna-t-il. Le monstre l'avait goûté grâce au sang d'Antoinette. Vous comprenez maintenant pourquoi il tient absolument à vous voir morts.

Il expira lourdement, une plainte rauque résonnant dans le tunnel.

— Et cela n’a été rendu possible que grâce au frère de mon père Henri... Celui qui, lâche ou visionnaire, s’éloigna de l’insurrection et s’enfuit vers le Nouveau Monde.

Un silence lourd s’abattit, seulement troublé par le glissement du liquide lumineux le long de la rigole.

CHAPITRE 27 - La naissance du mythe

Plus tard, tandis qu'ils progressaient d'un pas plus mesuré dans le tunnel, Antoinette, incapable de contenir son tempérament, fronça le nez et plissa les sourcils.

— Genre... je me demandais : “Grigne-Dints”, ce nom bizarre, d'où il vient ?

Le monstre ralentit. Ses multiples tentacules s'agitèrent doucement dans l'air, comme des serpents hésitant à frapper.

— Gente demoiselle, répliqua-t-il, vous êtes décidément toujours aussi bavarde.

Monsieur Chaussette, dressé dans la main d'Antoinette, ouvrit sa bouche cousue dans un grotesque sourire et s'agita nerveusement.

— Et puis franchement, ajouta la chaussette d'une voix nasillarde, ton nom... il est ridicule.

Le temps sembla se figer.

Grigne-Dints/Nicola s'arrêta net. Son feu intérieur rougeoya violemment. Puis, dans un geste foudroyant, il lança un tentacule qui s'enroula autour de Monsieur Chaussette. La chaussette fut soulevée, étranglée, agitée dans les airs comme une proie pathétique.

— Non ! Hurla Antoinette, son visage se décomposant de panique.

Elle tendit les bras, mais une autre racine claqua sèchement devant elle, l'empêchant d'avancer.

Stan, le souffle court, se redressa d'un bond.

— Arrête ! Ce n'est qu'un jouet, tu ne comprends pas !

Mais Grigne-Dints serra davantage son emprise, la chaussette se tordant grotesquement, son tissu grinçant sous la pression.

Le masque flamboyant du monstre se pencha vers Antoinette.

— Ce jouet... ou peut-être ce fétiche, n'est qu'une entrave à ton courage, Antoinette. Gronda-t-il. Et moi, Grigne-Dints, je détruis les faiblesses.

Antoinette, le regard embrasé de colère, fit un pas en avant malgré la racine menaçante.

— Si tu touches à Monsieur Chaussette, c'est moi que tu détruis ! Hurla-t-elle d'une voix écorchée.

Un silence s'installa, pesant, comme suspendu. Le monstre fixait la jeune fille avec son feu ardent, sondant jusqu'au tréfonds de son âme.

— RIDICULE ! Rugis la créature, ses flammes intérieures flamboyant à travers son masque.

Puis, sa voix se brisa, adoucie, presque plaintive :

— Sache... que certains mercenaires, parlant le patois des régions environnantes, m'avaient surnommé ainsi. Car durant le long moment d'agonie précédant ma mort... je grinçais des dents.

Antoinette, saisie, recula d'un pas. Son souffle se fit court. Doucement, presque avec tendresse, le tentacule libéra Monsieur Chaussette qui retomba mollement dans la main de la fillette.

— Tu as fumé ou quoi ! lança-t-elle dans un mélange de nervosité et d'incrédulité, pour masquer l'émotion qui la gagnait.

Grigne-Dints/Nicola demeura figé, le visage pétrifié. Ses tentacules se rétractèrent lentement, comme honteux.

— Ils s'amusaient... si bien, murmura-t-il. Comme ils disaient.

Il détourna brusquement son masque flamboyant d'Antoinette, tourna le dos et marcha de quelques pas, pesants, solennels. Puis il s'immobilisa, les flammes de son intérieur vacillant comme si elles se nourrissaient d'un souvenir trop brûlant.

— J'entends encore... leur rire perfide, résonner dans mes entrailles. Ils clamaient haut et fort, une fois que la mort m'eut emporté, que j'étais... leur plus belle œuvre.

Sa voix se fit grave, alourdie d'une peine sourde.

— Edagard, leur chef... lui pouffait surnoisement. Il disait que j'étais entré en enfer... de la plus belle des manières.

Antoinette, les yeux embués malgré elle, serra doucement Monsieur Chaussette contre sa joue. Sa voix se brisa en un souffle :

— Je... je suis désolée.

Grigne-Dints/Nicola pivota lentement. Ses flammes pâlirent, devenant l'espace d'un instant plus blanches encore. Ses yeux déformés se posèrent sur l'adolescente.

— Edagard, dit "le Sanglant", continua-t-il d'une voix vibrante, était le plus terrible, le plus dangereux de tous. Mais les effigies, elles... à travers leur danse mortelle, étaient bien plus diaboliques encore.

Les murs du tunnel semblèrent résonner de ce nom maudit. Une rumeur de pas, de ferrailles et de tambours invisibles emplît l'air, comme si les échos du passé s'invitaient dans le présent.

Le monstre baissa soudainement la tête, ses tentacules se posant lourdement au sol, comme un fardeau insoutenable.

— Je vais vous conter la suite... souffla-t-il d'une voix sépulcrale.

Puis, relevant lentement son masque embrasé vers Stan et Antoinette :

— Et vous dire... comment Grigne-Dints a vu le jour.

Début du flashback

Le 24 août 1572, dans la nuit lourde et suffocante en comté de Hainaut, aux confins tournaisiens des Pays-Bas espagnols, une charrette bringuebala sur un chemin campagnard accidenté. Ses roues grinçaient, brisées par les ornières, tandis que le roulis infernal secouait l'air comme un râle funeste.

Assis nonchalamment à l'avant, un militaire hollandais au corps gras et fétide tirait sèchement sur les rênes. Son visage boursoufflé et luisant de sueur apparaissait par instants sous la lumière des éclairs qui zébraient un ciel chargé de nuages sans pluie. Chaque grondement déchirait la vallée comme une annonce de mort.

Le soldat fit stopper sa charrette dans un vacarme métallique. Lourd et maladroit, il descendit en pestant, puis se dirigea vers l'arrière. Ses mains extirpèrent brutalement un enfant des ténèbres. Il arracha d'un geste sec la cagoule de sa tête.

Un visage apparut : celui d'un garçonnet de sept ans, Nicola Berteaux. Ses grands yeux clairs, emplis d'une inquiétude grandissante, luisaient sous les mèches châtain bouclées qui collaient à ses tempes. Bien vêtu, presque noble, il avait pourtant le teint d'un prisonnier : rond, pâle, effacé par la peur. Sa bouche bâillonnée étouffait ses plaintes.

Le militaire, grognant comme une bête, plaça sèchement Nicola à genoux sur une vieille souche pourrissante en lisière du bois. Les insectes xylophages grouillaient dans les fibres décomposées, et l'enfant frissonna à leur contact. Ses mains attachées dans le dos tiraient douloureusement.

Alors une silhouette se découpa dans la pénombre. D'un pas assuré, Edagard, mercenaire espagnol, s'avança. Sa haute silhouette maigre était auréolée par la torche qu'il tenait dans sa main droite. Son visage balafre, encadré de longs cheveux noirs crasseux et d'une barbe épaisse, paraissait sculpté par la cruauté. Coiffé d'un chapeau extravagant orné d'une plume colorée, cuirassé de fer sombre et botté de cuir, il imposait sa présence par une autorité naturelle et brutale.

Il jeta un regard froid au soldat hollandais. Celui-ci, comme foudroyé, baissa la tête et recula précipitamment vers sa charrette. Ses pas résonnèrent comme ceux d'un homme terrifié.

Edagard ricana sournoisement, ses yeux avides rivés sur Nicola. Il tourna légèrement la tête, contemplant en contrebas les murailles sombres de Tournai, comme si la ville elle-même allait assister à son rituel.

Autour de lui, une trentaine, de mercenaires de diverses origines s'attroupèrent : des piquiers brandissant de longues hampes, des hommes armés de haches, de couteaux, d'épées et de vieux fusils. Leurs visages portaient la marque de la violence, leurs rires gras et leurs voix rauques empoisonnaient l'air.

Nicola, le souffle court, détourna son regard vers eux. Sa poitrine se souleva convulsivement sous son bâillon.

Soudain, sept mercenaires plus exaltés que les autres se détachèrent du groupe. Leurs yeux brillaient d'une folie presque rituelle. En cercle, ils entourèrent l'enfant, scandant des chants rauques.

Chacun brandissait au bout de son sabre une étrange effigie sculptée dans des betteraves fourragères. Leurs collets jaunâtres, grossièrement taillés, formaient des visages hideux aux orbites vides et aux bouches béantes. À l'intérieur, des flammes ardentes brûlaient, faisant jaillir des lueurs rouges et orange.

Les effigies s'élevèrent et virevoltèrent, dansant comme des spectres au-dessus de l'enfant. Des traînées de fumée s'échappaient de leurs orifices, serpentant comme des âmes damnées dans l'air saturé de chaleur.

Nicola, le front en sueur, ouvrit grand les yeux. Sa mâchoire claqua involontairement. Ses dents grincèrent sous la terreur. Ce son fragile et désespéré se perdit dans la cacophonie des rires et des chants des soldats.

Les flammes, projetées en reflets mouvants sur les visages déformés des mercenaires, donnaient à leurs traits l'apparence d'une danse macabre. Autour du garçonnet, la ronde infernale battait son plein : une liturgie du mal, une farandole de feu et de mort.

Edagard, aux yeux de terreur et à l'expression jubilatoire, sourit pernicieusement. Il se penche avidement vers Nicola qui, malgré lui, grince des dents de plus en plus fort. Son visage enfantin, déformé par l'angoisse, trahit une peur insurmontable. Le garçonnet cherche désespérément du regard autour de lui, comme s'il pouvait encore trouver une issue, un secours, un miracle dans ce cercle infernal qui se referme sur lui. Ses grands yeux clairs s'emplissent de larmes, sa poitrine se soulève et s'abaisse sous le poids d'une panique dévorante.

Soudain, tout son corps se contracte violemment. Ses petits bras liés tremblent convulsivement, ses jambes se raidissent à l'extrême, et sa bouche bâillonnée laisse échapper un râle étouffé. Nicola convulse, secoué comme par un feu intérieur qui le consume. Ses dents claquent, grincement, s'entrechoquent avec une telle intensité qu'un frisson glacé parcourt l'assemblée de mercenaires. Puis, d'un coup sec, le spasme cesse. Nicola tombe raide et lourdement sur le sol, ses yeux grands ouverts figés dans l'horreur, exorbités par l'effroi de sa dernière vision. Le silence pèse une seconde, brutal et pesant, avant qu'un rire odieux ne vienne l'éventrer.

Edagard, surpris mais en même temps ravi de ce spectacle macabre, se redresse face au corps sans vie. D'une main souple, il caresse lentement sa barbe sur toute sa longueur, savourant l'instant comme une victoire personnelle. Ses sourcils se froncent, son regard s'assombrit, mais bientôt, avec une théâtralité morbide, il se décoiffe de son chapeau à plume. Courbant légèrement l'échine, il salue la dépouille comme on honore un adversaire vaincu. Un ricanement sournois, guttural, s'échappe de sa gorge, emplissant la clairière d'une vibration malsaine.

Puis Edagard reprend contenance. Il se redresse lentement, les traits figés dans un masque de satisfaction cruelle, et son regard balaie les alentours. Il cherche, scrute avec minutie, comme pour graver ce moment dans l'éternité. Ses yeux s'arrêtent soudain sur un chêne ancestral, dressé fièrement au milieu des terres, son écorce abondamment crevassée semblant porter les stigmates de siècles de souffrances et de secrets.

*

Au pied du chêne ancestral, l'un des sept mercenaires, un Irlandais au visage couvert de pustules et aux yeux jaunâtres, s'avance d'un pas lourd. D'un geste brutal, il arrache de son sabre l'effigie monstrueuse encore empalée, dont les flammes vacillent et crachent une fumée âcre. Cette effigie, marquée d'un crucifix inversé, garde une grimace démoniaque figée dans le bois et la chair de betterave carbonisée. L'Irlandais ricane, son sourire élargissant sa bouche déformée et dévoilant ses dents pourries. Sans la moindre hésitation, il jette l'effigie au sol. D'un coup sec, il la tranche en deux, laissant une odeur pestilentielle envahir l'air.

Le mercenaire, pris d'une ivresse perverse, saisit la moitié de l'effigie côté visage encore fumante. Ses doigts s'y accrochent fermement malgré la chaleur brûlante. Puis, avec une cruauté délibérée, il plaque ce masque de cauchemar sur le visage innocent de Nicola, comme pour sceller son destin à jamais. Le contraste entre la pureté de l'enfant et la monstruosité de cette effigie enflammée arrache des rires sardoniques aux autres mercenaires.

Les six complices, toujours brandissant leurs propres effigies démoniaques, se regardent un instant, impunis, galvanisés par le spectacle de leur ignominie. Leurs yeux brillent d'une jouissance malsaine, et sans un mot, ils attrapent le corps du malheureux Nicola. Sans la moindre considération, ils le jettent dans un trou peu profond, fraîchement creusé au pied du chêne. La terre meuble se soulève et retombe lourdement, maculant son petit corps. Puis, comme si rien n'avait d'importance, les sept mercenaires rejoignent Edagard et leurs acolytes, brandissant énergiquement leurs armes. Les épées, les hallebardes et les fusils s'agitent dans la lueur des flammes, prêtes à en découdre mortellement avec les innocents habitants de Tournai.

*

Le lendemain aux aurores, un ciel encore grisâtre surplombe les terres meurtries. L'air est saturé par les restes épais de fumées noires, vestiges d'un conflit sauvage et meurtrier. Sur un chemin campagnard souillé de sang et de cendres, avance à grands pas un homme : Henri Berteaux. De bonne stature, le visage creusé par la fatigue et la douleur, il porte les habits sombres d'un ordre religieux, la capuche rabattue sur son front. Ses bottes martèlent la terre humide, et son regard brûle d'une inquiétude farouche.

Henri scrute les alentours, chaque arbre, chaque sillon du sol, comme s'il pressentait le pire. Soudain, il s'arrête net. Ses yeux se figent sur le pied du chêne ancestral, silhouette imposante et sinistre dans le décor dévasté. Son cœur se serre violemment, un pressentiment noir l'envahit. D'un pas brusque, il accélère sa marche, ses mains tremblantes se crispant sous sa cape.

En approchant, la vision le frappe de plein fouet : là, vulgairement abandonné dans un trou à peine recouvert, repose un corps juvénile, inerte. Henri chancelle. Son souffle se brise dans sa poitrine. Il tombe à genoux au bord de la fosse. Ses doigts hésitants se tendent, effleurent le petit visage déformé par l'effigie encore collée.

D'un geste tremblant mais résolu, Henri soulève l'horrible masque : une moitié de betterave carbonisée, marquée à la joue d'un crucifix brûlé à l'envers. L'odeur de cendre mêlée à celle de la chair morte l'assaillit. Alors, son cœur explose dans sa poitrine. Ses lèvres se tordent, ses yeux se voilent de larmes.

Un hurlement s'arrache de ses entrailles, un cri brut, sauvage, animal, qui résonne dans toute la vallée :

— NICOLAAAAA !

Ce cri, mêlé de douleur et de haine, fend l'air du matin comme une malédiction irrévocable.

— NICOLA ! Noon !

D'un coup, Henri s'effondre lourdement sur ses genoux devant la dépouille de son fils. Ses bras retombent, ballants, comme privés de force, et de sa gorge jaillit un flot de râles mêlés à des lamentations déchirantes. Sa voix, rauque et étranglée, monte vers le ciel tel un chant funèbre. De sous sa capuche, ses sanglots résonnent, emplis d'un supplice indescriptible.

Dans une crise de désespoir, Henri redresse violemment la tête vers la voûte céleste. Ses yeux rougis fixent les nuages lourds, et ses lèvres larmoient des mots étranges, incompréhensibles, comme un ancien langage interdit. Ses bras s'agitent convulsivement, formant une croix tremblante. Alors, sa main gauche se tend, et son index laisse apparaître une bague massive au sertissage d'or, ornée d'un gros caillou noir, grossièrement sculpté comme une pierre maudite.

Soudain, le chêne ancestral qui se dresse derrière Nicola frémit. Sans qu'aucun vent ne souffle, ses milliers de feuilles bruissent et s'agitent. Dans un ballet sinistre, elles se décrochent une à une, et fanent aussitôt avant même d'atteindre le sol. Comme guidées par une force invisible, elles se posent doucement sur le corps du garçon, le recouvrant peu à peu, comme un linceul improvisé.

Henri, secoué de sanglots, ploie de nouveau sa nuque. Ses bras tremblants tombent vers l'avant et ses mains jointes se scellent si fort que ses ongles s'enfoncent dans sa chair. De lourdes larmes, brûlantes, tombent goutte à goutte, éclatant sur la terre. Certaines viennent heurter directement la surface rugueuse de la pierre noire. Aussitôt, le caillou réagit. Une lueur rouge vif pulse dans sa profondeur, comme un cœur malfaisant qui s'éveille.

Un étrange liquide sombre s'en échappe, épais et huileux, s'écoulant lentement le long de l'anneau. Il goutte sur la terre et s'imprègne aussitôt dans le sol. À l'endroit où il touche, des

lombrics ordinaires se convulsent et se tordent frénétiquement. Leur corps, jusque-là frêle, se gonfle, grandit, se déforme. Les vers deviennent monstrueux, atteignant plus de vingt centimètres, leurs extrémités s'arment d'un crochet puissant et menaçant. Hideux, huileux, d'une couleur terne et malade, ils disparaissent aussitôt, rampant avec avidité dans les entrailles de la terre.

Henri, capuche rabattue, serre ses poings désespérément. Ses lèvres continuent d'exhorter ce langage ancien, guttural, qui apaise à peine la tempête de sa douleur. Ses épaules secouées trahissent une peine insondable, mais aussi une rage sourde, une imploration lancée aux puissances obscures.

Au coucher du soleil, enfin, Henri, épuisé, redresse lentement son dos. Ses mains tremblantes effleurent les feuilles mortes qui recouvrent le corps de son fils, comme un dernier geste d'adieu. D'un mouvement lourd, il se lève, et lentement, il repousse sa capuche. Son visage apparaît : mature, creusé, ravagé par la douleur. Ses cheveux mal rasés témoignent de négligence, ses traits tirés, vieillis prématurément par l'horreur.

Il se détourne, voûté, et s'éloigne en titubant, ses pas pesants s'enfonçant dans la terre meuble. Il disparaît lentement à travers champs, laissant derrière lui, sans même s'en apercevoir, le corps bien-aimé de son fils, Nicola, abandonné à la terre.

Le soir, étend son manteau. Le vent, désormais plus fort, se lève en bourrasques. Les feuilles mortes qui tapissaient la dépouille de l'enfant s'envolent par vagues, tourbillonnant anarchiquement avant de retomber dans un chaos de poussière et de cris muets. Alors, le corps du jeune garçon se met à bouger. Lentement, inexorablement, il s'enfonce dans le sol, aspiré par une force invisible. La terre se referme sur lui, engloutissant son innocence à jamais.

Le soleil, dans ses derniers rayons, éclaire une ultime fois le trou béant désormais vide au pied du chêne ancestral. Une atmosphère lourde, étouffante, s'installe. Puis, des entrailles profondes, une première racine surgit. Tentaculaire, surdimensionnée, hérissée de milliers de griffes lacérantes, elle se dresse hors de la terre. Une, puis deux, puis des centaines d'autres émergent, gesticulant avec une force inouïe.

Au milieu de ce chaos végétal, un masque monstrueux s'arrache des ténèbres. Une tête hideuse surgit, illuminée de l'intérieur par un feu rougeoyant. Sa joue gauche porte la marque brûlée d'un crucifix inversé. Le corps suit, grossièrement formé de racines et de tentacules qui imitent, dans leur désordre, la silhouette d'un enfant déformé.

Le silence de la campagne, brisé par cette apparition, s'emplit d'un grondement sourd. Le monstre grince des dents, un son long, strident, insupportable, qui lacère l'air. Puis, levant sa tête infernale vers le ciel, il hurle d'une voix démoniaque, résonnant comme une malédiction éternelle :

— GRI-I-I-GNE... DINNNNTS !

— Je suis Grigne-Dints... et à partir de ce jour ma vengeance n'aura de cesse ! Hurla la créature, sa voix gutturale résonnant comme un écho d'outre-tombe à travers la campagne endormie.

— La fin de la perversion humaine est venue !

Ses racines se tordirent, frappant le sol avec la puissance d'un orage. Chaque impact faisait vibrer la terre comme sous l'effet d'un séisme. Les griffes qui hérissaient ses tentacules se déployèrent toutes ensemble dans un vacarme métallique, stridentes comme des lames qu'on aiguise. Le masque rougeoyant, marqué du crucifix inversé, irradiait un feu intérieur si ardent qu'il brûlait la nuit de ses lueurs infernales.

Grigne-Dints gronda, ses dents grinçant encore et encore, un bruit lancinant qui glaçait le sang. Les corbeaux perchés alentour s'envolèrent en hurlant, et les bêtes cachées dans la forêt reculèrent au plus profond de leurs terriers. Le ciel lui-même sembla répondre à cette malédiction, déchiré de lueurs spectrales derrière les nuages noirs.

Puis, dans un mouvement brutal et sauvage, la créature plongea toutes ses racines dans la terre meuble. Le sol se déchira, béant, aspirant son corps tentaculaire comme une gueule affamée. Avec une vitesse inhumaine, il s'enfonça dans les profondeurs, aspiré par les ténèbres. Le bruit de ses dents grinçantes s'atténua, mais resta suspendu dans l'air, comme une menace éternelle.

Le trou béant se referma derrière lui, ne laissant qu'une terre ravagée et quelques feuilles mortes tournoyant dans un silence oppressant. Le calme revint, mais il n'était plus celui d'une campagne paisible. C'était un silence lourd, comme chargé d'une terreur indicible.

Car ce soir-là, en l'an de grâce 1572, un nom maudit venait de naître, un nom qui traverserait les âges comme une plaie ouverte, un spectre tapi dans l'ombre des siècles :

Grigne-Dints.

Et dès cet instant, son règne de vengeance commença, inlassable, irrévocable, consumé par une haine dévorante contre l'humanité pervertie.

Puis il disparut... à jamais.

Fin du flashback

CHAPITRE 28 - Le retour du monstre

Stan, le visage grave et sous l'émotion s'exclame d'une voix vibrante. Il s'interpose brutalement entre Antoinette et le monstre.

— Maintenant, reprenons notre route... et plus de questions jusqu'à notre arrivée au puits !

Grigne-Dints, la tête inclinée vers le sol comme s'il méditait sur cette injonction, se redresse lentement. Ses tentacules raclent lourdement le sol, puis, d'abord maladroitement, ensuite avec plus d'assurance, il commence à se déplacer vers l'aval du tunnel. Antoinette et Stan, le visage décidé mais crispé, se remettent en marche derrière lui, les yeux rivés sur ses racines traînantes.

La voix caverneuse du monstre s'élève soudainement, glaçante :

— La peur... prend très souvent diverses formes, Antoinette.

Le ton solennel de Grigne-Dints résonne dans les entrailles du tunnel, et l'écho de ses mots roule comme un tonnerre sourd. Stan, nerveux, grimace et accélère brusquement le pas. Il rattrape le monstre d'une foulée précipitée, puis lève la main en signe d'interdiction.

— J'avais dit : plus de questions ! Sinon nous n'y arriverons pas.

Grigne-Dints pivote légèrement sa tête monstrueuse vers lui, et réplique avec une voix ferme, vibrante comme une condamnation :

— Ce n'était point une question, Stan.

Les mots résonnent comme une cloche de glas. Stan, frappé de stupeur, s'arrête net, figé comme une statue. Ses yeux s'écrouillent d'effroi. Grigne-Dints se retourne entièrement, lentement, ses tentacules claquant lourdement contre le sol. L'éclat rougeoyant au cœur de son masque s'intensifie, enflammant son effigie monstrueuse comme une braise attisée par le vent.

Stan, terrifié, tend brusquement son bras droit devant sa sœur et hurle d'une voix tremblante :

— NON !

Antoinette, stoppée dans son élan, voit le bras de son frère s'abaisser soudainement, comme si ses forces l'avaient quitté. Stan tourne les talons et, dans un sursaut de panique, se met à courir de toutes ses forces vers l'aval du tunnel. Sa respiration haletante se perd dans l'écho. Il bifurque, affolé, vers un petit appendice et disparaît dans la pénombre.

Antoinette, le visage désorienté, choisit l'autre issue. Elle se précipite dans une galerie adjacente, ses pas claquant nerveusement sur le sol meuble. Grigne-Dints, furieux, déploie une nuée de tentacules. Ils sifflent dans l'air en claquant comme des fouets, et sa voix gronde, résonnant contre chaque paroi :

— Vous allez mourir... et lentement, je vous le jure !

Dans un mouvement fielleux, le monstre se propulse violemment en avant et bifurque de toute sa masse vers la galerie d'Antoinette. L'adolescente, haletante, atteint l'extrémité de la galerie et s'écrase contre le mur de fond. Le souffle court, elle frappe nerveusement ses pieds contre la terre, cherchant en vain une sortie. Les larmes aux yeux, elle se retourne, désespérée, vers l'entrée.

Ses mains tremblantes brandissent Monsieur Chaussette devant elle comme un bouclier.
— Tu veux la bagarre ? Alors, tu auras la bagarre ! Cria-t-elle d'une voix brisée.

De son côté, Stan, tétanisé, s'est réfugié dans un appendice étroit. Il s'y recroqueville, les bras serrés contre lui, la respiration saccadée. Ses lèvres tremblent quand il balbutie dans le noir :
— Ce... ce n'est pas possible... on n'y arrivera pas !

Dans la galerie, Antoinette dilate ses narines nerveusement et, geste réflexe, se coiffe brusquement les cheveux de sa main. Le plafond gémit au-dessus d'elle. Des racines tentaculaires surgissent de la voûte, sinueuses, menaçantes, prêtes à fondre sur elle. L'adolescente, suffoquant d'angoisse, garde pourtant Monsieur Chaussette brandi devant son visage comme une ultime défense.

— Je vais faire pipi dans ma culotte ! Lâche-t-elle d'une voix étranglée.

Soudain, une lumière blanchoyante s'allume à l'intérieur du masque du monstre. Grigne-Dints chancelle. Nicola, l'âme captive, surgit. Les flammes rouges de l'effigie s'apaisent, remplacées par un éclat pur et doux.

La silhouette colossale se fige. Antoinette, stupéfaite, pousse un soupir de soulagement et se laisse tomber à genoux, ses bras ballants. Elle expire longuement, libérant la terreur accumulée. Monsieur Chaussette retombe lourdement au sol, pendu entre ses doigts inertes.

Face à elle, ce n'est plus le démon qui se tient... mais Nicola, l'enfant prisonnier, qui se bat pour exister à travers l'enveloppe maudite.

— Tu... tu as réussi à reprendre le contrôle du monstre, souffle Antoinette, la voix encore tremblante.

Grigne-Dints/Nicola hoche faiblement la tête en signe d'assentiment. Sa silhouette immense chancelle, mais il s'avance, fébrile, vers l'adolescente.

— Il faut rejoindre ton frère Stan au plus vite... et le rassurer.

Antoinette, soulagée, laisse éclater un sourire radieux. Elle se redresse d'un bond et, l'air taquineuse malgré la peur qui lui colle encore à la peau, s'approche du monstre d'un pas léger :

— Lui, rassuré ? Mais voyons ! Il doit sûrement être mieux seul, loin de nous deux.

*

Un instant plus tard, ils marchent de concert. Grigne-Dints/Nicola ouvre la marche, ses tentacules raclant les parois du tunnel comme une procession sinistre. Stan suit à distance, le visage fermé, encore secoué par la frayeur qu'il vient de vivre. Antoinette, elle, ferme la marche, fatiguée. Ses pas traînent. Elle fait la moue, souffle bruyamment, puis se coiffe

nerveusement en ramenant ses cheveux sur le côté d'un geste agacé.

— Genre !... il est encore loin ce foutu puits ?

Aucune réponse. Stan et Grigne-Dints/Nicola continuent d'avancer, pressés, comme s'ils n'avaient même pas entendu. Antoinette, vexée, se rapproche d'un pas vif et tente d'attirer l'attention.

— Nicola ! Hé ! Tu m'entends ?

Silence. Le monstre ne tourne même pas la tête. Alors, d'un geste presque enfantin, Antoinette étend sa main et tente d'effleurer son flanc recouvert de racines. Mais soudain, une voix résonne... dans son esprit.

— Moi... je t'ai entendue, Antoinette.

L'adolescente s'arrête net, pétrifiée. Ses yeux s'écarquillent. Elle garde sa main suspendue dans l'air, immobile, comme paralysée. Elle continue pourtant de marcher, mais plus lentement, à côté du monstre, les lèvres entrouvertes.

— Grigne-Dints... Mais... tu... tu parles dans ma tête ?

— Je vais t'aider, Antoinette. Ensemble, nous ferons justice... contre ces meurtriers. Ceux qui t'ont odieusement et prématurément arraché ta mère et ton père !

Les mots claquent dans son crâne comme une promesse venimeuse. Antoinette reste bouche bée. Puis, peu à peu, son regard s'assombrit. Ses traits se durcissent.

— Tu... tu as raison. Ils n'ont pas hésité une seule seconde à tuer mes parents...

Un silence lourd s'installe. Puis, brusquement, l'adolescente secoue la tête, comme pour chasser une pensée sombre, et reprend son allure normale.

— Genre ! Mais pourquoi tu es devenu si... compréhensif, hein ? Et surtout... si gentil ?

Le monstre ne répond pas de vive voix. Sa voix sourde résonne encore dans son esprit :

— Rejoins-moi, Antoinette. Ensemble, nous serons plus forts. Et nous ferons payer... durement... à tous ces êtres maudits, tout ce qu'ils ont commis.

Antoinette, hagarde, dévisage le masque rougeoyant. Son souffle se coupe.

— Que... que, je me venge ?

— Tu as le droit... oui, le droit ! Sans mesure, sans pitié, sans remords... de te soulever contre cette injustice.

La tentation s'insinue en elle comme un poison. Ses doigts se resserrent convulsivement autour de Monsieur Chaussette, qu'elle tient pressé contre sa poitrine. Ses yeux se perdent un instant dans le vide, hésitants entre la douleur, la colère... et une promesse de revanche.

Antoinette s'exclame avec conviction, ses yeux brillant d'une étrange lueur.

— Tu as raison ! Après tout... tu ne chasses que les méchants... enfin... presque !

Le masque du monstre s'incline légèrement. Sa voix s'insinue dans son esprit comme un venin doux et séduisant :

— Quitte le groupe au plus vite, Antoinette... viens me rejoindre. Mais avant, il faut que tu

frappes... que tu assommes durement ce pétouchard de Nicola afin que je puisse me libérer de son emprise.

L'adolescente, traits tirés, s'immobilise brusquement. Ses jambes tremblent légèrement. Elle reste figée, le souffle court, puis finit par murmurer d'une voix sourde :

— Mais... qui suis-je, moi, pour faire justice de mes propres mains ?

Ses doigts tremblants serrent nerveusement Monsieur Chaussette contre sa poitrine. Puis, brusquement, elle redresse la tête et fixe intensément le masque ardent. Elle hoche affirmativement la tête.

— Je comprends ton petit manège... Tu crois que je vais tomber dans ton piège ?

Le monstre grince des dents, son feu rougeoyant vacillant comme une braise attisée. Sa voix se fait dure, cinglante :

— Je vois que toi aussi, tu n'es qu'une perdante. Une couarde, tout comme cet avorton !

Antoinette, piquée au vif, se redresse d'un bond.

— Non ! Tu te trompes lourdement !

Ses yeux lancent des éclairs de défi. Grigne-Dints/Nicola détourne soudain son regard d'elle. Son feu blanchoyant pulse, et son corps massif s'écarte lentement de l'adolescente pour se rapprocher de Stan, marchant à sa droite.

Le monstre ajuste son pas pour se coller subtilement à l'adolescent. Son souffle chaud et lourd se mêle à celui du garçon. Stan, d'abord distrait, garde son regard fixé devant lui, mais une tension naît dans ses traits.

— Ils ne comprennent pas ta souffrance... Mais moi, oui !

Stan sursaute, l'air hagard. Il tourne brusquement la tête vers la silhouette oppressante.

— Quoi ?

La voix s'intensifie dans son esprit, grave et résonnante, comme venue d'un gouffre profond.

— Je sais ce que cela fait d'être incompris... et abandonné injustement.

Les mots frappent Stan en plein cœur. Ses pas ralentissent, son souffle devient irrégulier. Il détourne un instant les yeux d'Antoinette, pensif, troublé.

— C'est... c'est impossible... Tu... tu es dans ma tête !

Il tend son index, accusateur, vers la créature.

— Comment... comment est-ce possible ?

Le masque se tourne lentement vers lui, son feu rougeoyant semblant se nourrir de la peur de l'adolescent. Doucement, presque tendrement, Grigne-Dints/Nicola se rapproche encore. Une de ses racines tentaculaires se détache du corps massif, sinueuse comme un serpent. Elle glisse silencieusement dans l'air avant de s'enrouler autour du torse de Stan, serrant d'abord avec douceur, comme une caresse.

Stan se fige, son cœur battant à tout rompre.

— Que... que veux-tu dire ?

La racine poursuit sa progression, entourant son corps comme une étreinte perfide. Grigne-Dints/Nicola resserre lentement sa prise, sa voix grondant dans l'esprit du garçon :
— Tu es sans réponse... face à ton injustice. Mais moi... moi, je peux t'offrir une voie.

Grigne-Dints/Nicola lance trois autres racines sinueuses vers le corps de l'adolescent, les faisant claquer sournement dans l'air avant de les enrouler autour de lui comme des anneaux vivants.
— Tu es devenu si muet... si refermé sur toi-même.

Ses tentacules se serrent brusquement, comprimant la poitrine de Stan. La créature laisse sa voix résonner en lui, puissante, envoûtante :
— Je suis avec toi, Stan. Ensemble... nous pourrons enfin faire payer les assassins du meurtre horrible de tes parents.

Stan, le souffle court, garde d'abord le regard fixe devant lui, comme hypnotisé. Soudain, ses yeux s'écarquillent. Ses poings se ferment avec une vigueur nouvelle. Son visage s'illumine d'une lueur trouble, mi-haineuse, mi-émervillée.
— Oui... Ils doivent tous payer !

Les tentacules serrent encore davantage, accentuant l'étreinte, comme pour sceller une promesse funeste.
— Rejoins-moi, Stan. Et ensemble, nous anéantirons tous ces impurs. Tu pourras dominer ce monde qui t'a tant méprisé. Mais avant... il faut frapper. Frapper fort, et réduire au silence ce poltron de Nicola. Laisse-moi reprendre le contrôle de mon corps.

Stan lève soudainement les yeux, pris de vertige devant le visage ardent. Le feu blanchoyant pulse, brûle son esprit. Son regard glisse vers les racines qui s'enroulent autour de lui, comme des serpents avides. Stupéfaction, colère et peur se mélangent en lui.
— Non ! Je... je ne suis pas ta chose !

Dans un effort désespéré, il secoue tout son corps, se libérant nerveusement de l'étreinte. Les tentacules claquent contre la paroi en se rétractant violemment. Stan s'écarte vivement, les traits crispés, puis reprend sa marche, feignant une indifférence forcée, comme si rien ne s'était passé.

Le silence lourd n'est troublé que par leurs pas précipités. Grigne-Dints/Nicola, Stan et Antoinette avancent d'un pas soutenu dans le tunnel, l'air chargé de tension.

CHAPITRE 29 - Les dévouées

Tout à coup, les parois abruptes s'agitent comme sous l'effet d'un souffle invisible. De minuscules bourgeons émergent en grappe, se gonflant, se fendant, jusqu'à devenir des dévouées hérissés d'épines scintillantes. Par milliers, ils s'entrechoquent, se croisent, s'étirent, et envahissent en cadence toute la paroi du tunnel, comme un immense réseau vivant.

Antoinette, fascinée malgré elle, se fige. Elle avance la tête, plissant les yeux pour mieux distinguer les mouvements étranges de cette armée végétale.

— Genre ! Mais qu'est-ce que...

Stan, aussitôt interpellé, sursaute et se précipite vers elle. Il pose brutalement sa main sur son épaule et la tire en arrière.

— Fais attention ! Ce sont les dévouées... Souviens-toi de ma mésaventure dans le trou !

Antoinette, le visage pantois, fixe intensément les plants grouillants comme des bêtes sauvages.

— Mais pourquoi elles partent si vite, dans tous les sens ?

Grigne-Dints/Nicola s'avance d'un pas lourd, son masque ardent projetant des reflets inquiétants sur les parois couvertes d'épines. Il observe la fuite coordonnée des dévouées.

— Elles annoncent notre venue...

Un silence pesant tombe. Antoinette grimace, son front plissé de peur et de curiosité mêlées. Elle s'approche tout près de la paroi, tend sa main, puis arrête son geste, frissonnant. Elle se dresse face aux dévouées, les yeux grands ouverts, comme pour défier leur mouvement frénétique.

Antoinette grimace du visage, partagée entre dégoût et curiosité. Elle s'avance plus près de la paroi grouillante, les yeux fixés sur l'agitation chaotique des dévouées. Chacun de leurs mouvements semble calculé, presque intelligent, comme s'ils formaient une armée vivante. Son souffle se coupe quand elle ose tendre monsieur Chaussette en avant. Le tissu fatigué de son doudou tremble dans sa main, ridicule face à ces monstres végétaux.

D'un geste hésitant, elle touche délicatement l'extrémité d'un des plants. Le contact est immédiat, brutal : le végétal se dresse, claque sèchement dans l'air, puis s'enroule comme une vipère autour du pauvre doudou.

— Tu... tu vas le lâcher !

La voix d'Antoinette résonne dans le tunnel, vibrante de panique. Elle tire de toutes ses forces, gigote, secoue nerveusement monsieur Chaussette qui se retrouve happé, étouffé dans l'étreinte verdâtre. Ses doigts blanchissent tant elle serre le tissu. Finalement, dans un sursaut désespéré, elle arrache son trésor des griffes végétales. Le plant, comme vexé, se replie brusquement et disparaît au milieu de la masse grouillante.

— Saleté de mauvaise herbe !

Son visage rouge de colère se durcit. Elle serre son doudou contre elle, le souffle saccadé. Son regard dérive alors vers l'aval du tunnel, où une étrange clarté pulse au loin. La lumière s'intensifie par vagues, inondant la galerie d'éclats surnaturels. Antoinette plisse les yeux.

— Mais... qu'est-ce qu'il y a là-bas ?

Grigne-Dints/Nicola, qui la précédait, s'immobilise. Lentement, il pivote son masque ardent vers l'aval. La blancheur surnaturelle de son feu intérieur se reflète dans l'intensité de la clarté.

— C'est le puits... Le puits des tourments maléfiques.

Antoinette sent son cœur s'accélérer. Elle rejoint rapidement Stan, qui l'attend quelques pas plus loin. Celui-ci esquisse un sourire de soulagement en croisant son regard.

— Nous sommes enfin arrivés !

Grigne-Dints/Nicola, impatient, bat l'air de ses tentacules. Son corps entier frémit comme si le sol lui-même l'appelait. Puis, sans attendre, il se remet en marche, accélérant la cadence.

— Il faut se dépêcher... avant que les dévouées ne scellent définitivement le passage.

Le tunnel, derrière eux, s'assombrit à vue d'œil : les dévouées s'agitent de plus belle, fermant peu à peu l'espace comme un gouffre de ronces.

Antoinette, l'air troublé, attrape soudain le bras de son frère pour le retenir. Son visage pâlit tandis qu'elle murmure :

— Dis-moi, Stan... Est-ce que toi aussi tu as entendu le monstre... dans ta tête, tout à l'heure ?

Stan s'immobilise. Ses yeux s'écarquillent, un frisson traverse son échine. Il acquiesce lentement, presque honteux.

— Oui... Il a essayé de m'enrôler. De me séduire... pour que je choisisse son camp.

Grigne-Dints/Nicola, entendant ces mots, stoppe net sa marche. Ses tentacules se figent, suspendus dans l'air. Son feu blanchoyant pulse comme une respiration profonde. Lentement, il se tourne vers eux, ses mots tombant comme une sentence :

— Je vous l'ai dit. Il reste puissant... terriblement puissant, malgré son isolement.

Les adolescents échangent un regard lourd d'inquiétude. Puis, presque à contre-cœur, ils reprennent leur avancée derrière lui.

Enfin, ils atteignent l'extrémité du tunnel. Une lumière aveuglante s'y déverse, se répandant sur leurs visages crispés. Sans un mot, Grigne-Dints/Nicola bifurque et pénètre dans la galerie terminale. Les deux enfants le suivent, le souffle court, leurs pas résonnant contre le sol.

CHAPITRE 30 - La crypte des tourments maléfique

Devant eux s'étend la crypte : un énorme puits circulaire, creusé à même la roche, s'ouvre au ras du sol. L'excavation, immense et béante, est presque pleine à craquer. Une essence lumineuse s'agite à l'intérieur, dégageant une clarté insoutenable. La lumière danse, vibre, pulse comme un cœur monstrueux. Des volutes épaisses de fumée blanchâtre s'élèvent en spirale, montent jusqu'à la voûte rocheuse, puis retombent lourdement, poisseuses, comme si l'air lui-même devenait liquide.

Antoinette, bouche entrouverte, serre son doudou contre elle. Stan s'approche, fasciné et effrayé à la fois. Sa voix tremble mais se veut bravache :

— Grave... On dirait une énorme marmite d'ectoplasmes en fusion.

Grigne-Dints/Nicola scrute longuement le puits. Ses tentacules glissent sur le sol en un bruissement inquiétant, mais son feu blanchoyant, lui, reflète une solennité nouvelle. Autour de l'excavation, plusieurs rigoles massives convergent en silence, déversant leur flux visqueux et lumineux. L'essence s'y jette par cascades épaisses, chaque goutte vibrant d'une puissance malsaine. Le puits bouillonne, prêt à éclater.

Sa voix gronde, grave et prophétique :

— Lorsque ce flot atteindra son paroxysme, les damnés de l'enfer surgiront. Ils déferleront par milliers sur les terres des hommes... et nul ne pourra leur résister.

Antoinette, glacée mais tentant un semblant d'humour, sourit nerveusement. Elle serre monsieur Chaussette contre son torse, comme pour se donner du courage.

— Heureusement... ce n'est pas pour demain.

Grigne-Dints/Nicola pivote lentement son masque vers elle. Le feu blanchoyant pulse plus fort.

— Détrompe-toi, gente demoiselle... c'est imminent.

Le souffle d'Antoinette s'interrompt. Son sourire se fige. À ses côtés, Stan ouvre grand la bouche, pantois, comme vidé de toute parole. Enfin, il laisse échapper une exclamation étranglée :

— Quoi ? Tu veux dire... que des monstres vont sortir de là ?

Le monstre détourne sèchement le regard vers lui. Ses tentacules claquent contre la roche, comme pour souligner l'urgence.

— Si vous ne voulez pas voir ce cauchemar se répandre à la surface, alors rejoignez sans attendre la crypte de Grigne-Dints. Vous y trouverez la veine... le passage secret qui vous mènera directement vers la surface.

Un silence oppressant s'installe, seulement troublé par le bouillonnement du puits. Puis, Antoinette s'avance d'un pas décidé. Elle articule monsieur Chaussette face au monstre,

comme si elle voulait parler par son biais :

— Et toi... tu vas te libérer, n'est-ce pas ? Te libérer enfin de ce sort maudit... et de cette entité infernale. Tu pourras rejoindre ta famille...

Grigne-Dints/Nicola l'observe. Son feu blanchoyant vacille un instant, comme un cœur battant. Il s'avance, imposant, puis se baisse légèrement pour faire face à l'adolescente.

— Comme moi, faites votre deuil. Et une fois en surface, soyez unis à tout jamais. Ne laissez jamais s'effacer les précieux souvenirs qui vous rattachent à vos parents... c'est ce qui vous sauvera.

Stan hésite, son corps tendu, ses mains tremblantes. Puis, dans un élan soudain, il s'avance vers le monstre. Son cœur cogne dans sa poitrine. Il lève lentement ses bras et, maladroitement, enlace la créature. Ses tentacules se crispent, puis s'adoucissent.

— Je... je suis heureux d'avoir fait ta connaissance... toi, notre lointain aïeul.

Le masque du monstre s'abaisse légèrement, comme en signe de gratitude.

Grigne-Dints/Nicola incline la tête, et sa voix, chargée d'émotion, résonne à travers la crypte :

— De toute mon âme, je vous remercie. Vous m'avez aidé à lutter contre mes ténèbres... et à me libérer de cette légende qui m'enchaînait.

Il tend une longue racine vers une entrée étroite, dissimulée derrière le puits. La galerie semble minuscule, mais une lueur y palpite, promesse d'une échappatoire.

— Voici la veine. C'est votre salut. Quand je plongerai dans la vasque, ne perdez pas une seconde... partez. Quittez ce monde.

Stan et Antoinette s'échangent un regard. Sans un mot, ils saluent le monstre d'un signe respectueux. Puis, contournant l'immense excavation, ils se dirigent vers la petite entrée exigüe. Leurs pas résonnent faiblement, engloutis par le grondement sourd du puits.

Grigne-Dints/Nicola les suit du regard. Ses tentacules se replient, son feu blanchoyant s'intensifie. Fièrement, il se dresse sur le rebord du gouffre incandescent. Ses racines claquent comme des tambours de guerre. Son masque s'incline vers les adolescents une dernière fois.

— Soyez libres... et portez mon héritage.

Puis, résolu, sûr de lui, il ouvre ses bras tentaculaires au-dessus de la lumière bouillonnante.

— Car ce monde souterrain et diabolique va disparaître à tout jamais.

Grigne-Dints/Nicola respire fort, chaque souffle faisant vibrer les parois du tunnel. Son masque blanchoyant se fissure d'émotions contradictoires. Devant lui, le puits des tourments maléfiques s'embrase peu à peu, son intensité croissant, ses volutes de fumée se densifiant jusqu'à recouvrir la voûte rocheuse. L'essence lumineuse gronde comme une mer en furie.

Stan et Antoinette, déjà engagés dans la crypte, s'immobilisent. Ils se retournent une dernière fois, observant le monstre avec un mélange de respect et d'effroi. Son visage semble apaisé, presque humain dans sa résignation. Alors seulement, les deux adolescents s'éclairent mutuellement avec leurs lampes de poche et franchissent l'entrée exigüe.

À l'intérieur, la crypte s'étend comme une cage obscure. Leurs faisceaux balayaient des parois luisantes, couvertes d'une roche noire qui miroite sinistrement. L'air est lourd, saturé d'une humidité suffocante.

— Genre ! Cet endroit est tout aussi lugubre que le reste, souffle Antoinette en serrant fort monsieur Chaussette.

Stan scrute nerveusement chaque recoin, son faisceau tremblant comme sa main.

— Je ne vois pas la veine ! Il a forcément dû la creuser quelque part !

Antoinette s'agite, sabrant la crypte de sa lumière fébrile. Ses pupilles s'élargissent à mesure que l'urgence monte.

— Il faut se dépêcher, Stan ! Nicola va plonger dans le puits d'un instant à l'autre !

Au même moment, Grigne-Dints/Nicola, resté en arrière, se redresse dans toute son immensité. Ses racines s'ouvrent comme une forêt en pleine expansion. Son feu blanchoyant pulse intensément. Sa voix tremble de ferveur :

— Père... Mère... nous allons enfin être réunis. J'ai hâte de retrouver votre amour...

Dans un souffle solennel, il penche son corps tentaculaire vers l'excavation. Le puits frémit, s'agite, puis relâche d'étranges bulles d'émulsion à la surface. Comme s'il reconnaissait son hôte. Alors, sans hésiter, Grigne-Dints/Nicola se projette en avant. Ses racines claquent une dernière fois dans l'air. Puis son corps entier plonge dans l'essence lumineuse et disparaît.

Stan et Antoinette, haletants, fouillent encore la crypte. Leur lumière fouette les parois sans jamais révéler l'ouverture espérée. Stan se fige, projette son faisceau sous son menton, son visage crispé d'angoisse.

— Il... il n'y a pas de veine !

Antoinette, blême, se rapproche de l'entrée. Elle fixe le puits avec une inquiétude croissante. Monsieur Chaussette tremble entre ses doigts.

— Ho... Ho...

D'un geste nerveux, elle tend son index tremblant vers l'excavation. Ses yeux s'élargissent d'effroi.

— Genre... il y a quelque chose qui ne tourne pas rond.

CHAPITRE 31- L'échec

Le puits, désormais en pleine émulsion, bouillonne comme jamais. Des éclats lumineux jaillissent, inondant la crypte d'une clarté aveuglante. Des centaines de Loyales affluent des tunnels voisins, rampant à toute vitesse. Elles se jettent dans la vasque avec un bruit ignoble, comme pour alimenter la tempête.

Soudain, la surface s'écarte. Et là, au milieu de l'essence tourbillonnante, surgit la tête monstrueuse de Grigne-Dints, déformée par la douleur et la rage.

— POUUUUURQUOI ? Hurle-t-il dans un rugissement qui secoue la crypte tout entière.

Stan, saisi d'horreur, se précipite vers l'entrée de la crypte. Il s'accoude lourdement contre la paroi, sa respiration courte et sifflante. Ses yeux s'écarquillent vers l'extérieur où le tunnel tremble.

— Mais... mais qu'est-ce qui se passe ?

Antoinette, le visage inquiet, scrute avec insistance le puits en ébullition.

— Étrange... Nicola est réapparu soudainement...

Stan s'exclame, crispé, ses yeux rivés sur l'excavation.

— Je ne le sens vraiment pas !

Les deux adolescents s'élancent et rejoignent le monstre. Grigne-Dints/Nicola émerge lentement de la vasque, sa tête lasse et son feu blanchoyant vacillant. Il chancelle, ses tentacules martelant faiblement le sol.

— Il... il est très fort ! (Expire bruyamment) Je le sens encore... toujours là, combattant violemment pour prendre le contrôle de mon âme...

Il s'écroule lourdement, écrasé sous le poids de cette lutte intérieure. Stan et Antoinette, la foulée hésitante, approchent malgré la peur qui les serre. Le monstre redresse faiblement la tête vers eux, puis détourne le regard vers le puits.

Là, un spectacle effroyable s'accomplit : les Loyales affluent, rampant par dizaines, et se jettent un à un dans l'excavation en fusion. La surface bouillonnante les engloutit, puis recrache des silhouettes difformes. L'un d'eux, gorgé de lumière, émerge en se traînant péniblement sur le sol. Son corps se déchire et explose pour laisser place à un damné hideux, vêtu de loques anciennes aux couleurs flétries par le temps. Ses yeux vides crachent la terreur, et de l'un de ses bras terminé par un crochet jaillissent soudain des arcs électriques qui zèbrent l'air.

Antoinette, pétrifiée, tend un doigt tremblant vers le puits.

— Regarde... regarde, Stan !

Sous leurs yeux horrifiés, d'autres Loyales surgissent et, un à un, s'ouvrent pour laisser éclore encore plus de damnés : des hommes, femmes, des soldats, des guerriers de toutes époques, arrachés aux conflits sanglants de l'histoire. Tous porteurs du même crochet maudit, tous déchaînant leur foudre infernale.

— LES DAMNÉS ! Hurle Antoinette, la voix brisée par la peur.

Grigne-Dints/Nicola baisse lourdement la tête, ses yeux blanchoyants faiblissant.

— Je suis... désolé...

Stan s'avance, nerveux, le poing serré.

— QUOI ?

Le monstre, désespéré, fixe l'adolescent.

— Cela n'a pas opéré... la libération a échoué... et je ne comprends pas pourquoi...

Antoinette pivote vivement, brandissant monsieur Chaussette vers Stan et le monstre.

— Je veux pas jouer les rabat-joie, mais là... ça part en live !

Elle déglutit difficilement, son regard happé par le puits.

— Et il en sort encore... encore !

Tous trois se retournent à nouveau. L'excavation bouillonne plus fort encore, et cette fois huit Loyales plongent simultanément. La vasque explose de lumière, et de ses entrailles jaillissent... Edagard et ses sept mercenaires.

Leurs silhouettes se dressent, effroyables, auréolées de flammes spectrales. Leurs crochets électriques crachent des arcs destructeurs, illuminant la crypte d'éclairs aveuglants. Leur haine hurle à travers leurs cris de guerre tandis qu'ils s'avancent d'un pas assuré vers les adolescents.

Stan s'effondre presque, ses jambes vacillant sous l'horreur.

— Non... Edagard... et ses sept mercenaires !

Sa voix se brise en un cri désespéré.

— Ils vont élever une armée de damnés... et nous mettre à mort !

Stan, les yeux écarquillés, se racle sèchement la gorge. Son regard affolé se tourne vers le monstre.

— Nicola ! Qu'est-ce que l'on peut faire ?

Grigne-Dints/Nicola secoue lentement la tête, son feu blanchoyant vacillant.

— Rien...

Stan se mord frénétiquement les doigts, ses yeux happés par la silhouette d'Edagard.

— Alors... je vais mourir ?

Antoinette, furieuse, l'empoigne brusquement par le col. Son regard se plante dans celui de son frère avec une dureté implacable.

— Tu es vraiment relou, Stan !

Elle se détourne aussitôt vers le monstre.

— Tu dois affronter Edagard et ses mercenaires. C'est le seul moyen de faire respecter ta volonté.

Puis, elle pivote vers son frère, la voix ferme et vibrante.

— Et toi, arrête de te refermer sur toi-même !

Ses yeux alternent rapidement entre Stan et le monstre, son souffle court mais assuré.

— Nous devons dépasser nos doutes, briser nos peurs, et aller de l'avant... ensemble.

Un silence lourd s'installe. Antoinette fronce les sourcils, baisse un instant le regard sur monsieur Chaussette... Puis, dans un geste brutal, elle l'arrache de sa main. Sous le regard abasourdi de Stan, elle jette son doudou d'un mouvement sec vers le puits. Le petit corps de tissu heurte l'essence bouillonnante, puis sombre aussitôt dans les profondeurs.

— Monsieur Chaussette ! S'écrie Stan, la voix étranglée.

CHAPITRE 32 - Le pacte des enfants

Le visage d'Antoinette se crispe de douleur. Une larme unique glisse le long de sa joue. Mais soudain, elle se redresse, fière, ses traits se durcissent. Son regard brûle de détermination.
— C'est fini... Nous devons grandir et nous unir. C'est le seul moyen de combattre ces damnés... et d'obtenir enfin notre liberté !

Grigne-Dints/Nicola redresse brusquement sa masse tentaculaire, son feu intérieur vibrant avec force.

— Tu as raison, Antoinette ! (Il hausse la voix) Le sort ne peut s'acharner une fois encore ! Ces damnés... et Grigne-Dints lui-même... doivent être anéantis. Sinon, c'est tout le pays qui sombrera dans les ténèbres.

Antoinette serre les poings, ses yeux rivés sur le monstre, prête à livrer la bataille décisive.

— Il faut trouver ce qui te permettra de rejoindre ta famille... mais pour l'instant, mets à mort une fois pour toutes tes bourreaux ! Lança Antoinette d'une voix vibrante, les poings serrés.

Grigne-Dints/Nicola tourna lentement son masque ardent vers Édagard et ses mercenaires. Son feu intérieur, vacillant, s'embrasa d'un éclat farouche.

— Je vais les affronter... et les anéantir !

Il se redressa de toute sa hauteur, ses tentacules griffus claquant dans l'air comme des fouets. Ses yeux flamboyants se posèrent sur Stan et Antoinette.

— Mais vous... mettez-vous à l'abri dans le tunnel principal. Attention aux Dévouées, elles n'attendent qu'un instant de faiblesse pour vous happer.

Stan, nerveux, fit quelques pas vers lui, ses mains s'agitant comme pour repousser une peur invisible.

— Et si les damnés arrivent jusqu'à nous ? On fait quoi ? On leur balance de la terre aux yeux, c'est ça ?

Grigne-Dints/Nicola secoua lentement la tête. Sa voix résonna grave et rassurante.

— Non, Stan. Soyez sans crainte. Courez, tenez bon... Je vous rejoindrai dès que possible.

À ces mots, Stan attrapa la main de sa sœur et tous deux partirent en trombe. Leurs pas martelaient le sol humide tandis que le souffle brûlant du combat naissant emplissait déjà la crypte.

Grigne-Dints/Nicola se posta alors devant Édagard et ses sept mercenaires. Ses racines jaillirent en une muraille mouvante, hérissée de crocs et de griffes. Sa voix rugit comme un tonnerre :

— Approchez, fils de la perversion... Aujourd'hui, s'achève votre règne de sang !

*

Stan et Antoinette, haletants, coururent à perdre haleine jusqu'à une anfractuosité du tunnel. L , leurs poumons en feu, ils s'arrêtèrent, pli s en deux, cherchant leur souffle. Stan s'adossa à la paroi ruisselante, sa poitrine se soulevant à un rythme affolé.

— On... on va rester ici, Antoinette. Pas un bruit. Pas un seul geste. On attendra...

Antoinette, les traits tirés, passa une main tremblante sur son front en sueur. Elle hocha la tête d'un air grave.

— D'accord... Mais j'ai un mauvais pressentiment.

Le silence ne dura pas. D'un coup, des hurlements gutturaux, déchirants, se r percut rent à travers la roche. Les parois en tremblèrent. Les deux enfants sursaut rent violemment, leurs yeux s' carquillant d'effroi. Lentement, ils tournèrent la tête vers l'aval du tunnel.

Là-bas, une horde de damnés avançait   vive allure. Leurs mâchoires claquaient comme des pièges d'acier, leurs crochets brandis crachaient de longs arcs électriques bleutés qui illuminaient la voûte d'éclairs sinistres. Leur progression, rythm e par des hurlements inhumains, ressemblait à une marée noire et implacable.

Stan et Antoinette se figèrent, bouche bée, le souffle suspendu.

— J'ai l'impression... d'être dans la salle d'attente du dentiste, murmura Antoinette avec une ironie nerveuse, ses yeux fixant l'horreur qui s'approchait. Et là... je n'appréhende vraiment rien de bon.

Autour d'eux, les parois se couvrirent soudainement de milliers de bourgeons. Ils éclatèrent en un frisson d'épines, se gonflant à vue d'œil. Les Dévouées prenaient vie. Serrées les unes contre les autres, elles s'entrela aient, se nourrissant de la peur environnante. Bientôt, elles fa onn rent des visages hideux, grotesques, aux couleurs vives, hérissés de dents acérées prêtes à mordre. Les parois entières devinrent une fresque cauchemardesque qui se penchait vers les deux fugitifs.

CHAPITRE 33 - Le combat des âmes

Pendant ce temps, Grigne-Dints/Nicola lança ses premières attaques. Ses tentacules fendaient l'air, claquaient contre le sol et la roche, projetant éclats et étincelles. Édagard, agile malgré son corps damné, esquivaient les coups avec une rage bestiale, ses crochets crépitants traçant dans l'air des gerbes électriques. Ses hurlements féroces se mêlaient au fracas du combat.

— Immonde créature ! Tonna Édagard, les yeux injectés de haine.

Mais Grigne-Dints/Nicola se redressa de toute sa masse et rugit à son tour, un feu flamboyant éclatant dans son masque.

— C'est toi, bourreau ! Toi qui as brisé mon âme... Aujourd'hui, je réclame justice !

Édagard, le visage déformé par une haine viscérale, se ressaisit brusquement. D'un geste brutal, il balance son bras armé du crochet incandescent. L'arme grésille dans l'air et projette une pluie d'étincelles électriques qui frappent violemment les parois de la crypte. Le fracas résonne tel un tonnerre, illuminant un instant le combat d'éclairs sinistres.

Grigne-Dints/Nicola, farouche, bondit prestement. Ses tentacules massifs se fixent contre la voûte rocheuse, lui permettant d'arpenter le plafond comme une bête immonde. Ses griffes raclent la pierre, laissant de profondes marques incandescentes derrière lui. De ses extrémités, il déploie lentement une couronne entière de crochets lacérants, chacun vibrant d'une force meurtrière.

— Vous n'avez encore rien vu... de mon nouveau pouvoir ! Gronda-t-il, sa voix roulant comme un écho infernal.

Il s'élança alors avec une vitesse fulgurante. Ses crochets se mirent à fendre l'air, s'abattant sur Édagard avec une précision implacable. Le mercenaire tenta d'esquiver, brandissant son crochet électrique comme un bouclier, mais la force des assauts était trop grande. Les impacts résonnaient dans la crypte tels des coups de tonnerre, chaque frappe envoyant des gerbes d'étincelles et des éclats de roche.

Édagard, acculé contre la paroi, fut frappé de toutes parts. Les crochets de Grigne-Dints/Nicola tailladaient sa chair maudite, déchirant peu à peu sa masse musculaire jusqu'à ne laisser qu'un corps disloqué, réduit en lambeaux sanglants. Dans un dernier hurlement guttural, il s'écroula lourdement, son cadavre inerte se vidant de toute force.

Grigne-Dints/Nicola, encore suspendu à la voûte, se laissa glisser avec souplesse jusqu'au sol. Ses orbites embrasées fixèrent la dépouille. Une onde de soulagement, mais aussi de fureur contenue, vibrait dans son masque.

Sous les haillons souillés de l'ennemi vaincu, un loyal terne surgit aussitôt. Rampant à une vitesse inquiétante, il se faufila entre les roches et courut en direction du puits des tourments maléfiques. Nicola, crispé, observa la scène avec horreur.

— Tu es enfin mort une fois pour toutes, Édagard dit *le sanglant*... souffla-t-il d'une voix lourde, mais son feu intérieur vacillait d'inquiétude.

Soudain, les sept mercenaires restants, animés d'une rage décuplée, hurlèrent d'une même voix. Leurs crochets crépitants projetèrent des arcs électriques monstrueux. Ils se précipitèrent en meute vers le monstre, leurs corps déformés par la malédiction.

Grigne-Dints/Nicola n'hésita pas. Ses tentacules claquèrent et tourbillonnèrent dans l'air comme une tempête meurtrière. Il frappa sans relâche, bloquant, lacérant, écrasant. L'affrontement fut bref mais brutal. Les mercenaires, broyés par la violence des coups, finirent déchiquetés. Leurs carcasses mutilées tombèrent les unes après les autres, jonchant le sol comme des loques sanglantes.

— Fichtre... souffla-t-il en contemplant les cadavres. Je commence à m'adapter rapidement à leurs capacités meurtrières.

Son feu ardent blanchit intensément. Il leva le masque vers l'obscurité du tunnel.

— Il faut que je rejoigne mes descendants. Ils doivent s'implanter.

D'un bond puissant, il grimpa de nouveau sur la voûte et se projeta en avant, disparaissant dans le tunnel principal, ses tentacules raclant la pierre avec une vitesse démoniaque.

Mais déjà, derrière lui, les corps en lambeaux des mercenaires se mirent à vibrer. Un à un, sept loyales ternes émergèrent d'entre les tissus pourris, leurs corps huileux luisant d'une lueur malsaine. Ils se faufilèrent comme une nuée grouillante en direction du puits. Dans un bruit immonde, ils plongèrent ensemble dans l'essence en ébullition.

Le liquide bouillonna, crépita, et s'illumina d'une lumière insoutenable. Puis, un par un, les damnés reprirent forme. Édagard, la gueule tordue de haine, émergea en premier, suivi de ses sept acolytes revenus d'entre les flammes. Tous, revêtus de leurs haillons d'époque imbibés de lumière, brandissaient leurs crochets électriques avec une hargne redoublée.

Édagard leva la tête, ses yeux enragés se fixant vers le tunnel principal.

— Pas encore, Nicola... Cette fois, c'est toi qui tomberas !

*

Au même moment, les Dévouées se mirent à proliférer sur les parois. Elles entrelacèrent leurs visages difformes en un amas mouvant, leurs dents acérées claquant frénétiquement. Leurs expressions de terreur se reflétaient comme mille masques vivants, charpentant peu à peu la voûte entière. Et elles progressaient, inexorablement, vers le puits des tourments maléfiques, comme attirées par une force ancestrale.

Des dizaines de damnés surgirent à travers le tunnel, rugissant de leurs voix inhumaines. Leurs crochets s'entrechoquaient, libérant de violents arcs électriques qui illuminaient les ténèbres d'éclairs aveuglants. La terre vibrait sous leurs pas.

Stan et Antoinette, blottis l'un contre l'autre, tremblaient de tout leur corps.

— Dépêche-toi, Nicola ! Dépêche-toi ! Cria Stan d'une voix brisée par l'angoisse.

Antoinette, elle, resta figée, son regard fixé sur son frère.

— Pas cette fois, dit-elle, la voix basse, presque murmurée, mais avec une gravité qui glaça Stan.

Il se tourna vers elle, le visage blême.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

Stan, le visage crispé par la peur, se redresse brusquement. Ses yeux fouillent frénétiquement le sol, cherchant la moindre arme, le moindre espoir. Tout à coup, ses doigts rencontrent une racine morte, épaisse et tordue. Il la saisit avec rage, la brandit devant lui comme un trophée fragile, puis la serre jalousement contre sa poitrine.

— Il faut se défendre... coûte que coûte ! Dit-il, la voix tremblante mais résolue.

Antoinette, qui jusque-là restait figée, esquisse un sourire téméraire. Elle se rue à son tour vers une autre racine morte, plus fine mais tout aussi solide. Ses yeux brillent d'un éclat de défi tandis qu'elle la soulève comme une arme improvisée.

— Pour le coup, je suis d'accord avec toi, grand frère ! Lança-t-elle avec enthousiasme.

Face à eux, les damnés progressent inexorablement. Leurs silhouettes décharnées s'avancent lourdement, leurs crochets électriques vibrant de rage. Ils les brandissent et les agitent dans l'air, projetant des arcs étincelants qui frappent les parois du tunnel. Leurs rugissements gutturaux emplissent la crypte d'un vacarme infernal, comme si l'enfer tout entier réclamait vengeance.

Stan et Antoinette se figent un instant, l'air tenace, mais la gorge sèche. Ils déglutissent difficilement, serrant leurs racines mortes à s'en faire blanchir les phalanges.

Puis, soudain, le plafond éclate de bruit. Grigne-Dints/Nicola surgit d'un bond fracassant, ses tentacules sifflant dans l'air tel un fouet démoniaque. Sa silhouette titanesque balaie l'espace d'une aura de terreur et d'espoir mêlés. Il fond sur les damnés avec une brutalité fulgurante. Ses racines claquent et fouettent, frappant les damnés les uns après les autres. Les créatures hurlent, se déchirent, tombent en lambeaux, réduites en morceaux qui s'écrasent lourdement au sol.

Stan, le souffle court, laisse échapper un soupir de soulagement. Ses yeux écarquillés s'illuminent d'une étincelle de vie.

— Sauvé... souffla-t-il, le visage tourné vers le monstre.

Grigne-Dints/Nicola atterrit fermement sur le sol. Ses tentacules s'ancrent dans la pierre tandis que son feu intérieur, d'un blanc ardent, jaillit de ses orbites et de sa gueule béante. Son souffle incandescent résonne comme un appel à la guerre.

— Il va falloir rejoindre au plus vite le puits des tourments maléfiques, dit-il d'une voix profonde et vibrante.

Il se redresse fièrement, son corps monstrueux imposant, et fixe les adolescents d'un regard qui mélange gravité et espoir.

— J’ai aussi réussi à tuer Édagard... et ses sept mercenaires, ajouta-t-il d’un ton ferme.

Antoinette, émue, s’élance vers lui et saisit l’un de ses tentacules avec une énergie presque enfantine. Elle le serre généreusement comme on félicite un frère d’armes.

— Compliment ! Dit-elle avec un sourire sincère.

Grigne-Dints/Nicola baisse alors deux de ses tentacules. Dans un geste fraternel et solennel, il pose l’un sur l’épaule de Stan, l’autre sur celle d’Antoinette. Sa voix résonne comme un avertissement solennel.

— Il faut se presser. Bientôt, les damnés, les Dévouées, les épouvantails et les Loyales... occuperont tout le royaume.

Stan, intrigué, s’avance vers lui. Son regard trahit une crainte sourde, mais aussi une curiosité douloureuse.

— Que vont-ils... que vont-ils bien vouloir faire de nous s’ils nous attrapent ?

Grigne-Dints/Nicola détourne lentement la tête, ses orbites flamboyantes scintillant d’un éclat las.

— Pour ma part... ils emprisonneront encore un peu plus mon âme, répondit-il d’une voix lasse, chargée d’un poids infini.

Antoinette, le visage soudain inquiet, brandit nerveusement sa racine dans l’air comme pour chasser un ennemi invisible. Sa voix tremble d’angoisse.

— Et... et pour nous !?

Grigne-Dints/Nicola s’arrête net. Son feu vacille un instant. Il baisse légèrement la tête et, d’un ton désolé, il murmure :

— Pour vous... ce serait bien pire.

— Comme je vous l’ai déjà dit sûrement... une fin funeste !

Stan et Antoinette, bras ballants, restent immobiles, la tête basse, accablés par cette perspective. Le silence lourd du tunnel résonne de leurs respirations haletantes. Puis, Grigne-Dints/Nicola redresse lentement la tête. Ses orbites flamboyantes se fixent posément sur les deux adolescents. Sa voix, ferme et grave, brise l’air.

— Mais pour l’instant, ayons confiance... et cherchons ce qui fait tant trembler mon égo !

Stan se redresse d’un coup, son visage se durcit. Dans un geste rageur, il brandit sa racine morte comme une arme sacrée. Ses yeux brillent d’un éclat téméraire.

— Qu’ils viennent ! Cria-t-il avec défi.

À cet instant, le sol tremble. Les damnés surgissent par dizaines, emplissant tout le tunnel de leurs silhouettes grotesques. Leurs hurlements résonnent comme une clameur infernale. Ils avancent à vive allure, leurs bras hérissés de crochets électriques s'agitant frénétiquement, projetant dans l'air de longues gerbes d'étincelles.

Antoinette, la gorge nouée, se tourne instinctivement vers l'amont du tunnel. Son regard s'écaille. Elle voit les Loyales, ces vers hideux, progresser rapidement. Ils envahissent tout le passage, rampant, se gonflant, se déchirant. Subitement, de leurs chairs répugnantes éclosent d'innombrables visages hideux aux expressions déformées par la terreur. Les gueules béantes happent l'air, aspirant tout ce qui se trouve autour d'elles.

— Genre ! Il... il faut y aller ! S'écria-t-elle, les yeux exorbités.

Grigne-Dints/Nicola, implacable, se dresse de toute sa hauteur. Ses tentacules frémissent, ses griffes lacérantes jaillissent hors de leur gangue. Son ton claque comme un ordre militaire.

— Suivez-moi ! On fonce ensemble à travers les damnés, et sans s'arrêter, on se dirige vers le puits !

Stan et Antoinette hochent la tête vigoureusement, galvanisés malgré la peur qui les étreint.

Alors, Grigne-Dints/Nicola bondit et arpente le plafond à toute vitesse. Ses tentacules fouettent l'air dans un vacarme assourdissant, frappant et déchirant les damnés avec une violence inouïe. Chaque coup fait exploser des lambeaux de chair spectrale qui retombent lourdement sur le sol. Le monstre avance, implacable, comme une tempête de griffes et de flammes.

Les adolescents, de leur côté, se battent avec une témérité désespérée. Stan abat violemment sa racine morte sur les damnés qui tentent de l'encercler. Antoinette esquive de justesse les terribles décharges électriques qui zèbrent l'air, ses cheveux volant dans tous les sens. Ensemble, ils progressent péniblement, frappant, esquivant, criant, mais toujours avançant vers la crypte.

Bientôt, l'entrée de la crypte apparaît devant eux, béante, illuminée par les volutes émanant du puits des tourments maléfiques. Mais à cet instant, le sol gronde. Quatre silhouettes monstrueuses émergent brusquement de la terre : des épouvantails gigantesques, aux visages hideux figés dans une expression de terreur éternelle. Leurs bras démesurés se lèvent dans un mouvement mécanique et oppressant. Ils se mettent en marche, bloquant le passage, avançant lentement mais inexorablement vers l'entrée de la crypte.

CHAPITRE 34 - Le retour d'Edagard

Grigne-Dints/Nicola, Stan et Antoinette s'arrêtent net, haletants, le cœur battant à tout rompre. Leurs regards, hagards, se posent sur le puits. Là, debout face à l'excavation flamboyante, Edagard, le visage fielleux, trône comme un maître revenu d'entre les morts. À ses côtés, ses sept mercenaires, plus haineux que jamais, les entourent comme des spectres vengeurs. Et derrière eux, des dizaines d'autres damnés s'alignent, formant une armée grouillante qui barrait toute issue.

— Comment est-ce possible !? S'écria Stan, la voix brisée par l'effroi.

Grigne-Dints/Nicola, son feu intérieur rugissant, ne fléchit pas. Son visage se durcit, son corps se tend. Dans un grondement sourd, il lance ses tentacules, déclenchant une série d'attaques fulgurantes. Ses griffes lacérantes frappent Edagard avec la force de la rage accumulée.

Edagard, cependant, esquive avec une agilité perfide. Ses crochets électriques crépitent, illuminant la crypte de lueurs bleutées. Dans un cri bestial, il contre-attaque, projetant ses arcs meurtriers contre le monstre. Le choc fait vibrer toute la galerie.

Grigne-Dints/Nicola hurle à son tour.

— La solution se trouve certainement ici ! Sinon, pourquoi défendraient-ils ce lieu au péril de leur vie !

Edagard, acculé contre la paroi, reçoit une pluie de coups fulgurants. Chaque impact résonne dans toute la crypte comme le glas d'une condamnation inévitable. Le chef sanguinaire hurle sa rage, mais ses cris se brisent sous la puissance meurtrière de Grigne-Dints/Nicola. Finalement, son corps, lacéré, se disloque. Il tombe en lambeaux, inerte, sur le sol, sa silhouette monstrueuse réduite à une dépouille pitoyable.

Grigne-Dints/Nicola, orbites enflammées, fixe la carcasse encore fumante. Mais déjà, une nouvelle menace se dresse : un Loyal, terne et visqueux, jaillit des vêtements souillés d'Edagard. Rampant avec avidité, il file vers le puits des tourments maléfiques, comme pour offrir à son maître défunt une résurrection immorale.

— J'ai compris maintenant... pourquoi ils se régénèrent ! Rugit Grigne-Dints/Nicola, son feu intérieur flamboyant de colère.

Dans un geste fulgurant, il abat l'un de ses tentacules griffus. L'impact est si violent que le Loyal éclate en une gerbe immonde, projetant ses humeurs visqueuses sur la roche noire.

— C'en est fini à tout jamais de toi, Edagard ! Gronda-t-il, la voix résonnant comme un serment.

Sans relâche, il se jette ensuite contre les mercenaires restants. Ses tentacules fouettent l'air avec une vélocité infernale. Chaque assaut lacère la chair damnée, chaque griffure fait éclater des corps en cendres lumineuses. Il arpente la voûte comme une araignée déchaînée, frappant d'en haut, insaisissable. Puis, au milieu du carnage, son regard ardent se tourne soudainement vers Stan et Antoinette.

— Occupez-vous des damnés autour du puits ! Il faut absolument trouver ce qui mettra fin à ce cauchemar ! Ordonna-t-il avec une urgence solennelle.

Stan et Antoinette, le souffle court, se jettent aussitôt dans la mêlée. Armés de leurs racines mortes, ils frappent avec une détermination désespérée. Chaque coup est un cri de survie. Ils parviennent à mettre hors d'état de nuire plusieurs damnés, leur chair spectrale se dissolvant dans un éclat de lumière mourante. Autour d'eux, les Loyales qui tentent de se faufiler jusqu'au puits sont interceptés et pulvérisés à coups rageurs.

— Attention ! Il en arrive de plus en plus ! S'écria Stan, la voix étranglée par l'effort.

Deux damnés, leurs gueules béantes hurlant une rage insatiable, surgissent et se précipitent sur Antoinette. Leurs crochets s'abattent d'un même geste et l'électrocutent. L'adolescente tremble, son visage se fige sous la douleur. Elle tombe lourdement sur le sol, inerte, son corps parcouru de spasmes.

— ANTOINETTE ! Hurla Stan.

Pris d'une fureur décuplée, il abat rageusement sa racine contre les deux damnés. Leurs corps disloqués explosent en un amas informe. Tremblant, Stan se précipite vers sa sœur et la relève doucement. Son souffle est coupé lorsqu'il la voit entrouvrir faiblement les yeux.

— Co... comment savoir ce qui mettra un terme définitif à tout cela...? Murmura-t-elle, sa voix brisée par la souffrance.

Mais déjà, un nouveau damné surgit de la foule infernale. Dans un geste fulgurant, il lève son crochet incandescent et l'abat contre Antoinette. L'impact coupe sa joue, et le sang, éclat vif et rouge, jaillit. Les gouttes s'élancent dans l'air, éclaboussant le puits des tourments maléfiques. Le liquide écarlate se mêle aussitôt à l'essence lumineuse.

Stan, fou de rage, se jette sur le damné. Dans un cri bestial, il frappe de toutes ses forces. Sa racine s'abat et pulvérise le monstre en une pluie d'étincelles. Mais son attention se détourne aussitôt vers sa sœur.

— Tu l'as échappé belle ! Souffla-t-il, les yeux embués.

Puis, soudain, son regard accroche le puits. Un détail le glace d'abord... avant de l'illuminer.

Le sang... le sang d'Antoinette se mélange rapidement à l'essence même du puits. La couleur éclatante s'assombrit. Une réaction étrange s'opère : des bulles surgissent, un bourdonnement sourd vibre dans toute la crypte. Les volutes de fumée se dispersent dans une danse chaotique. Stan, bouche entrouverte, comprend. Son cœur s'emballe, un sourire incrédule se dessine sur son visage.

— Je... je crois avoir trouvé la solution ! S'exclame-t-il, la voix tremblante d'une révélation.

Antoinette, hagarde, lève les yeux vers le puits. Dans l'essence, le sang tourbillonne, se dilue, disparaît. Le tumulte cesse brusquement. Le liquide maudit semble se calmer, comme apaisé par ce sacrifice inattendu.

— Tu as raison, Stan... mais, il faudra absolument plonger beaucoup plus abondamment notre sang à celui de l'essence, dit Antoinette d'une voix ferme, le regard déterminé.

Stan hoche la tête, ses yeux brillants d'un courage désespéré. Ensemble, les deux adolescents s'entaillent profondément la paume de leurs mains. La douleur est vive, mais ils n'y prêtent aucune attention. Le sang s'écoule en abondance, chaud et rouge, maculant leurs doigts tremblants.

— Allons-y, souffle Stan.

En un même geste solennel, ils plongent leurs mains ensanglantées dans le puits. Le liquide écarlate se mêle immédiatement à l'essence lumineuse. Une réaction violente s'ensuit : la surface du puits frémit, bouillonne, puis se met à tourbillonner avec une force inouïe. Un bourdonnement sourd envahit la crypte, comme si la pierre elle-même vibrerait sous la puissance du rituel.

Stan et Antoinette, malgré la peur, affichent un sourire d'espoir. Ils s'approchent encore davantage, leurs visages éclairés par la clarté fulgurante du puits. Mais soudain, l'essence se stabilise brutalement. Le tourbillon s'apaise, les sons s'éteignent, et la couleur lumineuse reprend son aspect initial, calme, imperturbable.

— Non ! Non ! NON ! Hurla Stan, frappant du poing contre le sol, ses yeux exorbités de désespoir.

Antoinette recule d'un pas, la bouche entrouverte, incapable de croire ce qu'elle voit.

— Ce n'est pas possible... murmura-t-elle, ses mains tremblant encore au-dessus du puits.

Stan se mord nerveusement les doigts, les larmes aux yeux.

— C'est la fin... je, je n'en peux plus ! Gémit-il, sa voix brisée par le désespoir.

À cet instant, quatre épouvantails monstrueux surgissent, hurlant leur rage à l'entrée de la crypte. Leurs visages hideux, sculptés d'horreur, se déforment dans un rictus de cruauté. Leurs bras démesurés s'abattent comme des massues, happant et lacérant tout ce qui se trouve sur leur passage. Ils avancent, prêts à envahir la crypte et à écraser les derniers espoirs des adolescents.

CHAPITRE 35 : L'alliance du feu et du sang

Dans le même temps, Grigne-Dints/Nicola se bat farouchement contre les damnés, ses tentacules fendant l'air avec une brutalité démoniaque. Mais soudain, son feu blanchoyant, symbole de sa lutte acharnée, change brusquement de couleur. Les orbites flambent d'un rouge ardent, plus sombre, plus menaçant. Un grincement aigu, insoutenable, déchire l'air. Puis, dans un fracas monstrueux, il s'effondre lourdement au sol, inerte, ses tentacules écrasés contre la pierre.

— L'avorton ! Gronde une voix caverneuse issue de l'entité maléfique. Tu vas me le payer très cher !

Les damnés se ruent aussitôt sur le corps affaibli du monstre. Ils sectionnent, l'un après l'autre, ses terribles tentacules, les arrachant comme des branches mortes. Des gerbes de lumière noire éclaboussent les parois de la crypte.

— Nicola ! Cria Antoinette, les yeux remplis de larmes.

Alors, dans un ultime sursaut de bravoure, Stan et Antoinette bondissent ensemble. Armés de leurs racines, ils frappent de toutes leurs forces. Chaque coup est guidé par une rage désespérée. Un à un, les damnés sont réduits en lambeaux, leurs cris s'éteignant dans le tumulte.

Stan, haletant, le visage couvert de sueur, se tourne vers sa sœur, les yeux pleins d'inquiétude.

— Il faut... il faut que Nicola reprenne possession de l'entité, sinon... tout est perdu, dit-il d'une voix tremblante.

Alors que tout semble s'effondrer, un miracle se produit : Grigne-Dints/Nicola, faiblard, laisse réapparaître une flamme blanchoyante. Elle jaillit timidement, mais assez pour se mêler à l'ardeur du masque. Dans un effort surhumain, il se redresse lentement, faisant face aux deux enfants.

— Tant que je contrôle encore un peu mon ego... il faut s'unir et s'allier à votre intention, dit-il d'une voix déchirée, mais résolue.

Stan, le visage perplexe, secoue la tête.

— Quoi ? Mais... baigner notre sang n'a rien donné !

Antoinette, les mains ouvertes en signe de dénégation, lance :

— Tout au plus... juste quelques émulsions !

Grigne-Dints/Nicola chancelle, mais s'avance tout de même vers eux, ses yeux brillants d'une flamme désespérée. Il fixe Antoinette, ses orbites ardentes pénétrant jusqu'à son âme.

— Vous ne comprenez pas encore...

— L'équation ! L'équation est certainement de s'unir à travers et par le sang... sinon pourquoi, pourquoi aurait-il voulu te perdre dans les profondeurs après t'avoir goûté ? Cria Stan, la voix déformée par l'urgence.

Antoinette acquiesça avec véhémence, ses yeux fixés sur son frère, puis sur le monstre. Ensemble, ils comprirent. L'union, la fusion des sacrifices : c'était la clé, la seule.

CHAPITRE 36 - Le sacrifice

Stan, Antoinette et Grigne-Dints/Nicola se frayent un passage jusqu'au puits, bataillant à chaque pas. Les damnés surgissent de partout, brandissant leurs crochets électriques, rugissant comme des bêtes déchaînées. Leurs arcs meurtriers jaillissent dans l'air, frappant les parois et faisant éclater des gerbes d'étincelles. Les adolescents, le souffle court, esquivent de justesse chaque coup, leurs racines mortes frappant avec désespoir mais une détermination farouche.

En arrière-plan, les Loyales émergent par centaines, glissant hors des fissures de la crypte. Leur chair huileuse s'étend, se contorsionne et s'enroule. Puis, dans une horreur indicible, elles s'ouvrent, et de leurs ventres jaillissent des visages déformés, hideux, tordus de terreur, happant tout ce qui bouge à leur portée. La crypte elle-même semble devenir vivante, monstrueuse, oppressante.

— Vite ! Cria Antoinette en grimaçant, ses yeux étincelant d'une rage douloureuse.

Stan et sa sœur s'entaillent à nouveau la paume, cette fois plus profondément encore. Le sang jaillit à flots, chaud et abondant, coulant le long de leurs doigts. Sans hésiter, ils plongent leurs mains dans l'essence lumineuse du puits des tourments maléfiques.

— Et cette fois... cette fois, c'est indéfectiblement que nous mettons un terme à cette horrible croisade ! Hurla Antoinette, sa voix emplie d'un courage farouche.

Grigne-Dints/Nicola, tremblant, se redresse face au puits solfatare. Ses orbites flamboyantes éclatent en une lumière démente. Soudain, le feu ardent blanchoyant de son masque se met à tournoyer violemment, puis vire d'un rouge sang incandescent. Un grincement strident, insupportable, résonne à travers toute la crypte, faisant trembler les pierres et résonner les voûtes.

Une voix intérieure, puissante, caverneuse, éclate :

— Tu m'as trahi ! Toi à qui pourtant, j'ai octroyé tant de pouvoirs !

Le feu rougeoyant tournoie, devient brutalement blanchoyant. Nicola hurle à travers la créature :

— Tu m'as volé ma liberté ! Mon âme ! Et depuis, j'erre comme un monstre à travers les âges, prisonnier de ton pouvoir !

À nouveau, le masque s'embrase de rouge, plus intense, plus démentiel encore.

— Fourbe ! Je t'ai pourtant fait don d'une nouvelle vie, à travers l'effigie cruelle qui te représentait... afin que tu te venges des impurs !

Nicola serre les dents, ses tentacules tremblants de rage.

— Quelle vie ?! J'aurais tellement préféré que tu me laisses rejoindre les miens... au royaume de Dieu !

Le rouge revient, flamboyant, hurlant presque :
— Au royaume de Dieu ?! Regarde donc comme il t’a répudié ! Comme il t’a abandonné, sans jamais se soucier de toi !

Alors, dans un geste désespéré, Grigne-Dints/Nicola redresse sa tête monstrueuse. Il enserre son propre masque entre deux racines tentaculaires, comme pour l’arracher, l’écraser, l’éteindre. Le feu ardent passe une dernière fois du rouge au blanc, luttant, s’entre-déchirant dans un combat final.

— Ton règne est fini ! Hurla Nicola d’une voix humaine, vibrante, libérée.

Dans un acte sacrificiel, il sectionne deux de ses propres tentacules avec ses griffes. Le sang jaillit, sombre et épais, se déversant en torrents. Sans hésiter, Nicola plonge son corps tout entier dans le puits. L’impact est violent : son corps disparaît instantanément, englouti par l’essence lumineuse.

Le puits des tourments maléfiques réagit aussitôt. Des grondements terribles emplissent la crypte, des bourdonnements monstrueux résonnant comme mille tambours. Le sang des adolescents et celui du monstre fusionnent, se mélangeant à l’essence jusqu’à la saturer. La couleur devient ténébreuse, d’un noir rougeoyant, comme une nuit en flammes.

Puis soudain, une détonation gigantesque secoue tout le royaume souterrain. Le sol s’ouvre, les parois se fissurent, la voûte tremble. La crypte entière se met à vibrer comme si la terre elle-même allait s’effondrer.

Un tourbillon gigantesque se forme rapidement, faisant trembler le sol et toute la crypte. Les parois suintent, les voûtes se fissurent et des blocs de roche tombent lourdement dans un fracas assourdissant. Stan et Antoinette, l’air saisi, reculent de plusieurs pas, le souffle court, tout en regardant apeurés vers les épouvantails et les damnés aux gestes agressifs. Leurs visages déformés par la haine se figent brusquement dans un dernier rictus de douleur. D’un coup, comme foudroyés par une force invisible, ils s’écroulent lourdement sur le sol, laissant retomber leurs crochets qui s’éteignent aussitôt, libérant un dernier crépitemment d’étincelles avant de sombrer dans le néant.

— Ils... ils sont tous devenus fous ! S’écrie Stan, la voix tremblante.

Les loyales, surgissant encore des entrailles de la terre, font apparaître plusieurs visages hideux, leurs dents longues et acérées s’entrechoquant comme pour happer l’air lui-même. Elles s’avancent, menaçantes, faisant mine de bondir sur les adolescents. Mais soudain, comme frappées par une malédiction invisible, elles s’arrêtent net, paralysées dans leur élan, avant de retomber lourdement sur le sol. Leurs corps huileux et répugnants se liquéfient, se tordent et commencent à fondre en une boue sombre et fétide qui imprègne la roche.

Alors, au centre de la crypte, le puits des tourments maléfiques, en pleine activité, laisse soudainement apparaître une silhouette spectrale. C’est Nicola. Le garçonnet s’élève lentement, son visage apaisé éclairé par une douce lueur. Ses yeux clairs, autrefois noyés de douleur, brillent désormais de sérénité. Il détourne la tête, regarde complaisant et heureux vers Stan et Antoinette, puis ouvre les bras. Dans une vision presque irréelle, Angèle et Henri apparaissent à ses côtés. Leurs visages rayonnent d’amour et de chaleur. Nicola s’élance dans leurs bras, et la famille, enfin réunie, s’étreint avec ferveur. Ensemble, ils s’élèvent lentement

vers la voûte de la crypte et disparaissent dans une lumière bienveillante, laissant derrière eux un souffle de paix.

Stan et Antoinette, les yeux noyés de larmes, regardent, émus et heureux, vers la voûte qui vient de les libérer d'un fardeau ancestral.

— Il a enfin recouvré sa liberté, murmure Stan.

— Et pour l'éternité, ajoute Antoinette d'une voix douce, mais ferme.

Antoinette essuie délicatement ses larmes du revers de la main tandis que Stan renifle et chasse maladroitement ses pleurs. Mais très vite, la réalité les rattrape. Ils se tournent nerveusement vers le puits, qui continue de vibrer et de gronder comme une bête agonisante.

La crypte entière résonne d'un vacarme soutenu. Le sol se déchire par endroits, les colonnes de pierre s'effondrent, et le puits des tourments maléfiques s'affaisse lentement sur lui-même, disparaissant morceau par morceau dans un chaos de poussière et de flammes.

— Il faut à tout prix rejoindre la crypte de Grigne-Dints et trouver la veine ! Hurle Stan en serrant la main de sa sœur.

Sans attendre, Stan et Antoinette courent main dans la main à travers le tumulte. Ils bondissent au-dessus des damnés agonisants, leurs corps se convulsant une dernière fois avant de se réduire en cendres. Les adolescents pénètrent rapidement dans la crypte de Grigne-Dints. Leurs visages oppressés, haletants, se séparent, chacun scrutant frénétiquement un recoin différent de la salle. Le temps leur manque. Le vacarme s'intensifie.

Soudain, le regard de Stan s'illumine.

— Je l'ai trouvé ! La veine est là !

Antoinette, le souffle court, se précipite vers son grand frère. Son cœur bat la chamade, mais un soulagement l'envahit. Elle arrache sa lampe de poche et dirige nerveusement le faisceau tremblant vers une fissure béante. L'ouverture exigüe s'étire, semblable à un tunnel veineux qui semble palpiter d'une énergie sombre.

— Dépêchons-nous ! Dit-elle, la voix cassée par l'urgence.

Stan esquisse un sourire malgré la peur qui lui tord le ventre.

— Je ne comptais pas rester ici une minute de plus !

Il saisit vivement le bras de sa sœur et la pousse en avant. Antoinette s'engouffre dans l'ouverture, ses cheveux frottant contre les parois étroites. Elle rampe, le souffle court, ses mains griffant la roche luisante. Stan la suit de près, refermant la marche.

CHAPITRE 37- La veine

Antoinette, le visage crispé, avance à quatre pattes dans le passage oppressant. L'air est lourd, presque irrespirable. Chaque mouvement semble interminable. Derrière elle, Stan, haletant, la pousse doucement mais fermement dans le dos. Les parois vibrent, se contractent, comme si la veine cherchait à les emprisonner vivants.

— Vite... VITE ! Crie Stan, le ton désespéré.

Leurs mains glissent sur la paroi humide, mais ils continuent, animés par une seule volonté : atteindre enfin la surface, et avec elle, la liberté.

Stan, le front trempé de sueur, pousse plus fort encore sa petite sœur dans l'étroit passage. Ses muscles brûlent, ses doigts s'écorchent contre la roche, mais il ne relâche pas. Antoinette, haletante, rampe de toutes ses forces, ses ongles griffant la paroi humide. Leur souffle résonne dans la veine comme un tambour battant l'urgence.

Soudain, une explosion d'une violence inouïe secoue le souterrain. Le grondement s'amplifie, résonne dans chaque fibre de leur corps. La veine se contracte brutalement et, comme si elle expulsait son fardeau, une onde de choc vient les propulser vers l'avant.

Un cri mêlé de terreur et de soulagement jaillit de leur gorge tandis qu'une violente poussée les projette hors du boyau étouffant, les envoyant vers l'extérieur avec la brutalité d'un boulet de canon.

CHAPITRE 38 - Retour à la surface

En extérieur, sur le champ de betteraves noyé dans la nuit, une gerbe de terre et de cailloux éclate au milieu des sillons. Stan et Antoinette surgissent de la plaie béante de la terre, hurlants malgré eux sous l'impact, puis retombent violemment sur le sol dur. Leurs corps roulent dans la poussière avant de s'immobiliser, les visages grimaçants et les poumons en feu.

Ils restent un instant hagards, couchés sur le dos, regardant la voûte céleste au-dessus d'eux. L'air frais de la nuit fouette leur peau encore marquée par les ténèbres souterraines. Le contraste est brutal : après l'enfer des profondeurs, les étoiles scintillent comme un océan de diamants, et la pleine lune éclatante domine le ciel avec majesté.

Stan, encore tremblant, se redresse maladroitement sur un coude. Sa voix est rauque mais chargée d'émotion :

— Nous... nous sommes enfin chez nous !

Antoinette, les cheveux en bataille et les yeux humides, le rejoint dans un souffle tremblant :

— Nous avons réussi !

Leurs regards se croisent, lourds de fatigue mais emplis de complicité. Sans un mot de plus, ils s'enlacent avec ferveur, comme pour s'assurer qu'ils sont bien réels, qu'ils sont vivants, et que le cauchemar est derrière eux. Leurs cœurs battent à l'unisson dans cette étreinte silencieuse.

Puis, lentement, Stan desserre son étreinte et plisse les yeux vers l'horizon. Quelque chose attire son attention.

— Regarde là-bas ! Sur le sentier, juste à l'orée du grand bois...

Antoinette suit la direction indiquée par son frère. Son visage se fige, interloqué. Là-bas, sous la pâle clarté lunaire, une silhouette étendue gît immobile.

— Le fermier ! Souffle-t-elle, la gorge serrée.

Stan grimace légèrement, l'air inquiet et ironique à la fois.

— J'espère qu'il aura oublié notre fugue...

Antoinette secoue la tête avec un demi-sourire, malgré la fatigue qui alourdit ses traits.

— On peut toujours rêver !

Épuisés mais déterminés, Stan et Antoinette se relèvent tant bien que mal. Ils avancent rapidement à travers les sillons de betteraves, leurs pas encore maladroits, leurs vêtements couverts de poussière et de terre. Au-dessus d'eux, la voûte céleste s'ouvre, grandiose : un ciel pur constellé d'étoiles et la pleine lune, éclatante, éclaire leur chemin comme une promesse de liberté retrouvée.

CHAPITRE 39 - Le matin

Dans la chambre des adolescents, au petit matin, la lumière du jour s'invite par les rideaux entrouverts. Stan, l'air paisible, dort profondément, lové dans la douceur de son lit. Son visage, marqué la veille par la peur et l'effort, respire maintenant la sérénité. Le silence de la maison n'est troublé que par le chant discret des oiseaux.

Mais soudain, un bruit sec brise cette quiétude. On entend frapper vigoureusement à la porte.
— Debout ! Le petit déjeuner est servi ! Hurle Kelly d'une voix ferme.

La réalité quotidienne les rattrape déjà, balayant comme un songe la frontière fragile entre l'horreur vécue et la normalité retrouvée.

Stan, le visage grimaçant, se redresse lentement dans son lit. Ses paupières encore lourdes s'ouvrent difficilement, laissant apparaître des yeux rougis par la fatigue. Dans un bâillement sonore, il étire son corps ankylosé par une nuit agitée. Ses doigts viennent se perdre dans sa chevelure en bataille qu'il se frictionne lourdement, comme pour chasser les derniers vestiges du cauchemar vécu.

— On arrive de suite, tante Kelly, marmonne-t-il d'une voix encore ensommeillée.

Son regard se tourne mollement vers la droite de son lit. En constatant le vide, il grimace, puis étire paresseusement ses bras vers le plafond.

— Antoinette ! Appelle-t-il d'un ton traînant.

— ICI ! Je suis dans la salle de bains ! Réplique vivement la voix claire de sa sœur.

Stan soupire de soulagement. Ses bras retombent lourdement sur le matelas tandis qu'un sourire fatigué se dessine sur son visage.

— Tu es bien matinale !

— Je voulais être prête pour ce premier jour très spécial, répond Antoinette avec une excitation à peine contenue.

Stan, encore interloqué, se lève d'un pas hésitant et se dirige vers sa valise posée au sol. Ses gestes sont lents, méthodiques, comme si chaque mouvement lui demandait un effort. Il fouille et en ressort un pantalon propre et un pull.

— Il... il faut garder cette histoire secrète, dit-il en expirant fortement. De toute manière, tonton James et tante Kelly ne nous croiraient certainement pas.

La voix d'Antoinette, vive et rêveuse, lui parvient depuis la salle de bains :

— Tu as raison. Mais quelle aventure... si j'avais su qu'un jour je vivrais cela !

Stan acquiesce de la tête, le visage encore marqué par la nuit. En enfilant son pantalon, il laisse échapper un murmure grinçant :

— Impensable... voire improbable !

Antoinette, comme absente, ajoute d'un ton doux :
— Il est libre maintenant.

Stan, enfilant rapidement son pull, se fige un instant, puis laisse échapper un souffle apaisé :
— Et ensemble, nous avons sauvé ce pays de cette légende monstrueuse.

Il se sent allégé, comme si ces mots avaient enfin clos le lourd chapitre de leurs épreuves. Sans perdre de temps, il secoue ses cheveux pour leur donner forme et marche vers la salle de bains.

Quand il en franchit le seuil, il s'arrête net. Son regard accroche immédiatement le miroir, où il aperçoit Antoinette en train de peigner soigneusement ses cheveux mi-longs. Elle se retourne lentement vers lui, dévoilant une allure nouvelle. Vêtue d'une tenue féminine, à la fois sobre et élégante, elle irradie d'une assurance qu'il ne lui connaissait pas.

Stan reste bouche bée. Ses yeux la dévisagent de haut en bas avec un mélange de surprise et de fierté.
— Mince alors ! Lâche-t-il, incapable de trouver d'autres mots.

Antoinette, un sourire malicieux aux lèvres, ne dit rien. Elle passe près de lui avec la grâce d'une jeune femme sûre d'elle. Ses pas résonnent légèrement sur le parquet alors qu'elle quitte la salle de bains. Dans une marche féminine assumée, elle traverse la chambre, laissant derrière elle un parfum de maturité nouvelle.

*

En bas, dans la salle à manger, James et Kelly dégustent paisiblement leur petit déjeuner. Le cliquetis discret des couverts contre les assiettes rythme l'instant. Mais soudain, leurs gestes se figent. Leurs regards, à la fois intrigués et dubitatifs, se braquent vers l'entrée de la pièce.

Antoinette apparaît, marchant avec assurance, ses cheveux brillants tombant délicatement sur ses épaules. Sa démarche et sa tenue la transforment aux yeux de ses tuteurs, qui échangent un regard interloqué, presque incrédule.

D'un pas léger, les cheveux lâchés, Antoinette entre dans la salle à manger. Elle marche avec une élégance naturelle, transformée par les épreuves vécues. À ses côtés, Stan la suit de près, plus réservé mais le visage serein, presque fier de retrouver une atmosphère normale. Ensemble, ils avancent vers la table familiale. Ils s'installent adroitement l'un à côté de l'autre, leurs gestes coordonnés trahissant une complicité silencieuse. Une fois assis, ils se servent calmement et commencent à manger avec retenue, comme s'ils prenaient conscience de savourer un moment fragile de répit.

Kelly, l'air saisi, cesse presque de respirer. Son regard fixe intensivement les deux adolescents. Elle observe chaque détail : l'assurance nouvelle d'Antoinette, le sérieux contenu de Stan, et cette étrange aura de maturité prématurée qui semble s'être posée sur eux en une seule nuit. Enfin, elle lâche d'un ton à moitié surpris, à moitié admiratif :
— Eh bien... l'air de la Belgique a du bon.

James, en face, éclate d'un rire joyeux et spontané. Il tape légèrement du plat de la main sur la table et s'exclame :

— Et ce n'est que le premier jour !

Mais son entrain est aussitôt brisé. Le téléphone portable de James SONNE brusquement, vibrant avec insistance. Il sursaute, l'attrape nerveusement et se lève d'un bond. Ses pas pressés résonnent sur le parquet alors qu'il s'écarte de la table et disparaît rapidement dans le vestibule, l'air concentré et soucieux.

Un silence pesant s'installe un instant. Kelly repose lentement sa fourchette. Elle fronce les sourcils et fixe les adolescents, ses yeux cherchant à percer ce qu'ils semblent cacher derrière leur calme apparent.

— Vous avez passé une bonne nuit ? Demande-t-elle, sa voix adoucie par une inquiétude implicite.

Stan et Antoinette, la bouche pleine, mangent copieusement mais avec politesse. Ils acquiescent de la tête, d'un air presque mécanique, comme s'ils voulaient éviter les questions. Puis, Stan relève timidement son visage vers Kelly. Son regard vacille, partagé entre le désir de tout révéler et la peur d'être incompris.

— Nous aurons à parler... d'un petit problème... sans trop d'importance... survenu cette nuit, articule-t-il avec hésitation.

Avant que Kelly ne puisse réagir, James réapparaît dans le vestibule, l'air empreint et nerveux. Il range son portable précipitamment dans la poche intérieure de sa veste. Il reprend place à la table, saisit brusquement sa tasse de café, et l'avale d'une traite. Son geste est sec, pressé, trahissant une mauvaise nouvelle qu'il peine à contenir.

— J'ai une bien mauvaise nouvelle, annonce-t-il d'une voix grave.

Kelly se tourne vivement vers lui, son visage crispé par l'inquiétude. Stan et Antoinette échangent un regard intense, leurs yeux grands ouverts, unis dans une même appréhension. Puis Stan, prenant son courage à deux mains, se redresse légèrement et fixe James.

— Justement... nous comptons t'en parler aussi...

Mais James lève sa main d'un geste de dénégation. Son regard s'assombrit, tranchant.

— Pas le temps ! Coupe-t-il sèchement. Nous devons malheureusement partir au plus vite. L'institut nous envoie d'urgence en mission.

Sans attendre, il repose sa tasse avec force, le bruit résonnant dans toute la pièce. Il se lève brusquement, la chaise grince et bascule presque. Puis, sans un mot de plus, il quitte la table à grandes enjambées, laissant flotter dans l'air une tension glaciale.

Kelly fronce davantage les sourcils. Ses yeux, lourds de questions restées sans réponse, se posent à nouveau sur les deux adolescents. Son ton est ferme mais pas dénué de chaleur :

— Votre petit problème... ce sera pour une autre fois. Vite ! Allez chercher vos valises. Nous rentrons à Tarrytown.

Stan et Antoinette restent figés une fraction de seconde, l'air hagard, presque incrédule. Mais aussitôt, leurs regards se croisent. Une expression de soulagement traverse leurs visages. Un sourire discret mais sincère s'échappe de leurs lèvres, comme un secret partagé.

— Enfin... on rentre chez nous ! Murmurent-ils à l'unisson, dans un souffle de délivrance.

*

Dans la cour de la ferme, James tire rapidement une grosse valise. Son pas est lourd, nerveux, presque précipité. Il s'avance vers l'arrière du 4x4 noir encore couvert de poussière de campagne. Le véhicule attend, moteur tournant, comme prêt à bondir hors de là. James ouvre le coffre et, d'un geste assuré, y place la valise, immédiatement rejoint par Stan qui l'aide sans rechigner.

— Je suis heureux que tu t'assimiles sans rechigner maintenant, dit James en jetant un coup d'œil complice à son neveu.

Stan, l'air posé et confiant, le regarde droit dans les yeux. Son ton est ferme, loin de l'enfant craintif d'autrefois :

— Tout le monde peut changer, Tonton.

Un sourire sincère fend le visage de James. Il acquiesce en silence, secoue légèrement la tête comme surpris de cette maturité, puis contourne le véhicule pour rejoindre le côté conducteur.

— Tu as bien raison, Stan, répond-il avant d'ouvrir sa portière.

Kelly, pressée, s'avance à grandes enjambées. Sa démarche est tendue, elle traîne derrière elle une lourde valise qu'elle hisse sans ménagement dans le coffre. Le claquement sec du verrou résonne dans la cour silencieuse.

Antoinette apparaît alors, l'air affirmé, presque rayonnante. Ses cheveux se balancent au gré de sa marche féminine. Elle tire derrière elle une petite valise noire décorée d'autocollants colorés : joueurs de football, pilotes de moto et bolides d'Indycar. Ses yeux fixent intensément James tandis qu'elle approche du 4x4.

— Et le fermier ? Tu l'avertis de notre départ précipité ?

Kelly, interpellée, se fige devant sa portière, la main encore sur la poignée. Elle se tourne vers Antoinette, son visage à la fois sérieux et doux.

— James lui a laissé de l'argent pour le séjour, et un mot d'excuse sur la table à manger.

Le silence retombe un instant, seulement troublé par le ronronnement du moteur.

*

À travers champs, au même moment, le fermier est assis au bord du sentier, à l'orée du grand bois. Sa silhouette se détache dans la nuit claire. Il secoue la tête fébrilement, comme pour chasser un mauvais rêve. Ses mains tremblantes se frottent longuement le visage, effaçant mal son air hagard. Enfin, il se met difficilement debout, chancelle un instant sur ses jambes fatiguées, puis commence à marcher à pas incertains en direction de la ferme. Son ombre s'allonge derrière lui, fragile, vacillante.

CHAPITRE 40 - Renaissance

Un an plus tard. Tarrytown, comté de Westchester, U.S.A.

Dans le salon de la maison familiale, un après-midi d'automne emplit la pièce d'une lumière dorée. Antoinette, transformée, aux longs cheveux soyeux, porte un costume folklorique bariolé. Elle sourit, amusée, en regardant à travers la grande baie vitrée. Dehors, la ville tout entière vibre : la Pumpkin Fest bat son plein. Le vacarme des musiques, des rires et des cris joyeux monte jusqu'à la maison, mêlé au souffle du vent chargé d'odeurs de citrouilles épicées.

Antoinette lève la voix, ses yeux pétillants d'impatience.
— STAN ! Dépêche-toi, les copains vont bientôt arriver !

Stan surgit enfin du couloir, le visage heureux, lui aussi habillé de couleurs vives, maquillé dans l'esprit de la fête. Son sourire éclaire son visage, mais il s'interrompt brusquement en passant devant la porte entrouverte du bureau de son père. Son regard accroche aussitôt l'intérieur obscur de la pièce. Son sourire se fige, son pas ralentit.

Intrigué, presque happé par une force invisible, il s'arrête net. Son cœur bat plus vite. Puis, comme poussé par une intuition, il pousse doucement la porte et entre dans la pièce.

Le bureau est silencieux, légèrement en désordre. L'odeur de bois ciré se mêle à celle d'un vieux papier resté trop longtemps clos. Stan avance d'un pas hésitant, presque fébrile, ses yeux scrutant chaque recoin. Enfin, il s'approche du large bureau de chêne, son regard fixé sur quelque chose qu'il ne comprend pas encore.

La voix d'Antoinette surgit derrière lui, inquiète.
— Mais ! Qu'est-ce que tu fais ?

Stan, l'air interpellé, se retourne vers sa petite sœur, son index posé sur ses lèvres.
— CHUT ! Jamais on n'a pu entrer dans le bureau de papa.

Son regard pétille de curiosité et d'appréhension mêlées. Il avance à pas lents, prudents, comme s'il avait peur de réveiller une présence invisible dans la pièce. Autour de lui, les vieux dossiers s'empilent, jaunis, débordant de liasses de papiers attachés par de vieilles ficelles. Sur les murs, des cadres familiaux tapissent les étagères : leurs parents souriants, lui et Antoinette encore enfants, des souvenirs de vacances, des fragments d'une vie simple... un contraste brutal avec les secrets enfouis ici.

Stan contourne le large bureau de chêne. Ses yeux fixent soudain un détail : trois tiroirs bien alignés, presque intimidants. Sa respiration s'accélère, ses mains tremblent légèrement lorsqu'il saisit la poignée du dernier tiroir, celui du bas. D'un geste sec mais retenu, il tire. Le bois grince, et un souffle de poussière s'élève, l'enveloppant d'une odeur âcre de vieux papier et de secret trop longtemps scellé.

Antoinette, restée en retrait, croise les bras. Son visage trahit un mélange de lassitude et de peur.

— Il faut qu'on parte ! Souffle-t-elle. Et puis, on n'a rien à faire dans ce bureau.

Stan lève les yeux vers elle, ses pupilles brillantes d'insistance.

— Juste un instant, Antoinette. C'est tellement rare qu'on peut être ici...

Ses doigts fouillent avec précaution dans le tiroir. Puis, soudain, il s'immobilise. Tout au fond, soigneusement rangée comme si elle avait été mise là avec un respect solennel, repose une petite boîte noire. Sa surface mate, légèrement craquelée par le temps, est marquée d'écritures argentées d'un style ancien, presque ésotérique.

Stan la saisit avec lenteur, la tenant comme si elle pouvait se briser au moindre faux mouvement. Il déglutit, son cœur tambourinant dans sa poitrine. D'un souffle tremblant, il entrouvre la boîte.

— Mais... qu'est-ce que c'est ?

Antoinette, soudain attirée malgré elle, s'avance, ses yeux rivés sur l'intérieur. Une lueur étrange se reflète dans son regard. Là, nichée dans le velours usé, repose une bague. L'or terni de son sertissage semble presque absorber la lumière ambiante, tandis qu'au centre trône un gros caillou noir, grossièrement sculpté. Un silence lourd s'abat dans la pièce.

Antoinette écarquille les yeux. Sa voix se brise en un cri d'effroi :

— Ce... ce ne serait pas la bague noire de...

Stan, bouche bée, serre la boîte comme s'il craignait qu'elle ne lui échappe.

— C'est la bague d'Henri... le père de Nicola.

Leurs regards se croisent, pétrifiés. Antoinette, les yeux dilatés, avance un doigt tremblant et effleure à peine la surface du caillou noir. À son contact, elle frissonne, comme si un froid glacial s'était engouffré en elle.

— Je connais l'histoire de ce caillou, murmure-t-elle d'une voix grave.

Stan recule légèrement, saisi.

— Quoi !?

Antoinette ferme les yeux un instant, rassemblant ses souvenirs. Puis, avec lenteur, elle détourne le visage, horrifiée. Quand elle rouvre les yeux, elle fixe de nouveau la bague, comme hypnotisée.

— Nicola... lors de notre première rencontre, m'a avoué qu'il voyait souvent, dans son esprit torturé, un ange suprême... du nom de Lucifer. Bien avant sa chute en enfer, il aurait laissé couler du ciel des larmes de peine et de trahison. Ces larmes, aussi grosses que des cailloux, déchirèrent le ciel et, comme la foudre, s'écrasèrent pour finir dispersées dans les abîmes terrestres.

Stan tremble, ses mains serrant la boîte à s'en faire blanchir les jointures. Ses yeux fixent intensément sa sœur.

— Tu veux dire que...

Antoinette croise son regard, lentement, profondément. Sa voix est presque un souffle :

— Dont une seule... donna vie à la légende. Au monstre. À l'effigie démoniaque.

Le silence pèse. Dans la pièce close, on croirait entendre les murs respirer.

Au Grigne-Dints ! Disent ensemble Stan et Antoinette, leurs voix se mêlant dans un même souffle, à la fois graves et chargés de crainte.

Stan, l'air apeuré, referme aussitôt la boîte comme si elle contenait le mal en personne. Ses mains tremblantes poussent fébrilement l'écrin au fond du tiroir. Puis, dans un geste sec, il fait claquer le tiroir qui résonne dans le bureau comme une sentence irrévocable.

Un silence lourd s'installe. Les deux adolescents restent un instant figés, le visage ébranlé, incapables de détacher leurs regards l'un de l'autre. Leurs yeux, voilés par une inquiétude muette, se cherchent, se comprennent sans qu'aucun mot ne soit nécessaire. Enfin, ils acquiescent lentement, comme pour sceller un pacte silencieux.

— Ne pensons plus à cela, souffle Stan d'une voix basse, presque suppliante. Il faut tourner la page.

Antoinette inspire profondément, ses lèvres tremblantes s'étirant en un léger sourire forcé.

— Tu as raison ! Allons rejoindre nos copains et copines... et nous amuser à la fête d'Halloween, dit-elle en essayant d'y mettre une légèreté qu'elle ne ressent pas vraiment.

Leur complicité reprend timidement le dessus. Leurs traits crispés s'adoucissent, leurs épaules se relâchent comme si, d'un commun accord, ils décidaient d'enterrer à jamais ce qu'ils venaient de découvrir. Lentement, ils convergent vers la sortie. Ensemble, ils franchissent le seuil et disparaissent du bureau, claquant la porte derrière eux.

Le claquement résonne dans la pièce vide, laissant s'installer une atmosphère lourde, oppressante, presque surnaturelle. Puis, un frisson parcourt les vitres du bureau. À travers les carreaux, un phénomène étrange se produit.

D'abord, un bruissement discret s'élève, comme un soupir venu du dehors. Puis, ce murmure devient un vacarme sinistre : des milliers de feuilles fanées de chêne, aux couleurs ternes et automnales, apparaissent comme surgies de nulle part. Elles tourbillonnent follement, s'entrechoquent, virevoltent en un ballet macabre. Le vent semble inexistant et, pourtant elles s'agitent, comme animées d'une volonté propre.

Les feuilles s'écrasent contre la vitre dans un clapotement sec, rythmique, obsédant. CLAP ! CLAP ! CLAP ! Elles recouvrent lentement la surface, noircissant la lumière qui pénétrait dans la pièce.

Alors, au milieu de ce chaos, quelque chose prend forme. Les contours d'un visage se dessinent peu à peu, d'abord flous, puis de plus en plus distincts. Des orbites creuses, une

mâchoire démesurée, des dents acérées... L'effroyable silhouette de Grigne-Dints renaît, sculptée par l'entrelacement des feuilles mortes.

Le silence retombe une fraction de seconde, étouffant jusqu'au bruit de leur bruissement. Et soudain, dans un craquement atroce, le visage se met à grincer, un GRINCEMENT long, métallique, insoutenable. Comme si les mâchoires du monstre, au-delà du temps et de la mort, refusaient encore de se taire.

Grigne-Dints, immortel, grince à nouveau des dents...

FIN

Postface - Un peu d'histoire

L'effigie hideuse et grimaçante du Grigne-Dints est à la Belgique ce que Dracula est aux Carpates : une incarnation locale du mythe du monstre, enracinée dans les légendes rurales et les peurs ancestrales.

Il y a plusieurs siècles, les terres wallonnes connaissaient un besoin urgent de main-d'œuvre saisonnière pour l'arrachage automnal des betteraves sucrières et fourragères. Ce sont les Irlandais, nombreux et travailleurs, qui répondirent massivement à cet appel. Une fois la récolte terminée, ces ouvriers ont donné naissance à une tradition paysanne et folklorique : vider les betteraves au collet jaunâtre, plus tendre que les sucrières afin d'en faire des lanternes grotesques et effrayantes. Ainsi naquirent les premières effigies démoniaques, illuminées de l'intérieur, accompagnées de contes étranges et fantastiques.

Plus tard, avec l'arrivée de la mécanisation agricole, le besoin de main-d'œuvre humaine s'est estompé. Les Irlandais, à la recherche de nouveaux horizons, ont alors migré en masse vers les États-Unis, en pleine expansion. Là-bas, la betterave fut remplacée par la citrouille, plus abondante et plus symbolique, mais l'esprit des histoires s'est perpétué. Halloween était né, entre effroi et merveilleux.

Ainsi, l'union entre les USA et les racines rurales belges du Grigne-Dints n'est pas anodine. La boucle se referme : ce qui a commencé dans les champs sombres et brumeux de Wallonie à traverser l'Atlantique, transformés, mais jamais oubliés. Le lien entre les betteraves sculptées d'hier et les citrouilles modernes d'aujourd'hui témoigne de cette transmission culturelle. Grigne-Dints en devient le chaînon manquant, la créature-pont entre deux continents, deux époques et deux formes de récits d'épouvante.

.....

Je vous remercie de m'avoir lu. - Pascal